



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

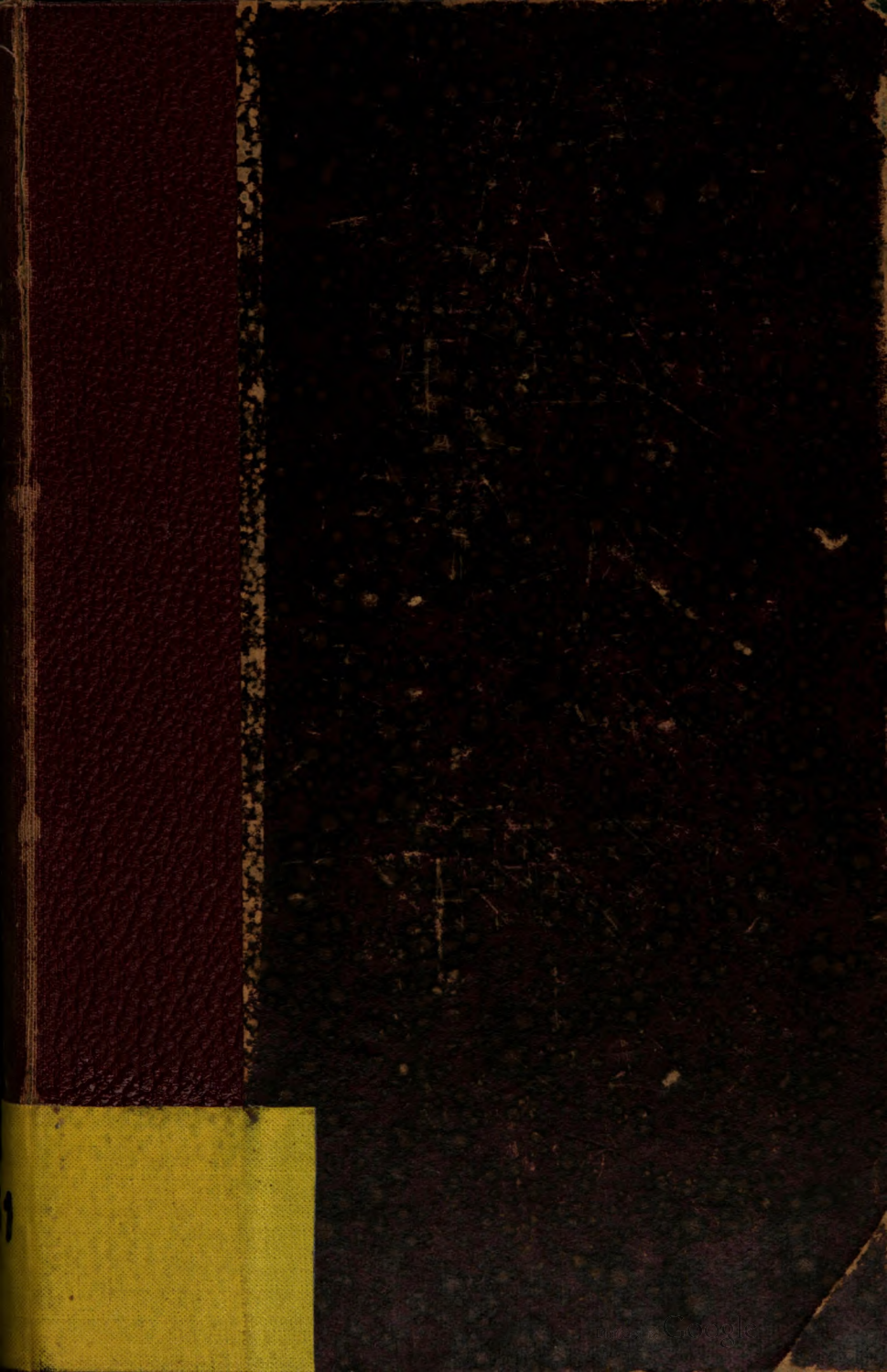
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



H. 217/4.



UNIVERSIT



900000

Digitized by Google

Barbier, I, 429.

V16
→
88

BIOGRAPHIE

DES HOMMES DE LA RÉVOLUTION.

HUMBLE ALLOCUTION

NOS HOMMES D'ÉTAT,

PAR UN BELGE,

QUI A PRIS LA RÉVOLUTION AU SÉRIEUX.

V. Joly.

Notre ennemi c'est notre maître,
Je vous le dis en bon Français.

LA FONTAINE.

TROISIÈME ÉDITION.

Première Livraison.

GESCHIEDENIS

Bruxelles.

J.-B. CRICKX, IMPRIMEUR,

VIEUX-MARCHÉ-AUX-GRAINS, N° 31.

1832.

À M. Gendebien.

Si j'avais connu un meilleur patriote et un plus estimable citoyen que vous, c'est à lui que j'aurais offert cet hommage.

V. LOY.

UN MOT AU PUBLIC.

En s'engageant à écrire la *Biographie des hommes de la Révolution*, les auteurs n'ignoraient pas à quoi ils se dévouaient, et c'est parce qu'ils le savaient qu'ils ne reculeront devant aucun danger.

Ils ne veulent pas faire œuvre de ténèbres ni de calomnies, mais un ouvrage dicté par le plus pur patriotisme, et où la justice seule flétrira on donnera des couronnes.

A peine l'avant-propos est-il paru, ils ont entendu parler de *vengeances*, ils ont osé mettre en question leur courage pour finir ce qu'ils avaient si consciencieusement commencé ; ils n'ont qu'un mot à répondre : ils sont Belges, aiment leur patrie et ont au service des intrigans qui la déshonorent et qu'il veulent démasquer, une dose de mépris égale à leur servilité.

Ils ne croient plus malheureusement qu'un grand seigneur fasse encore aujourd'hui batonner par ses laquais en livrée ; le caractère d'écrivain politique comme ils l'entendent, est grand et sérieux, ils respectent les lois, veulent la consolidation de la révolution de Septembre, et ont un profond dédain pour les hableurs de salon et les aboyeurs de parquet.

Ils savent de plus, qu'organe de la nation belge, ils ont pris une sérieuse initiative en se rendant l'interprète de l'indignation générale contre des hommes qui pèsent sur la Belgique de tout le poids de leur immense nullité.

Il y a une postérité pour tous les hommes, les uns y vont entourés de bénédictions de leurs concitoyens, les autres y arrivent entraînés sur la claie de leur réputation.

Si les auteurs de la *Biographie* troublent le sommeil de nos excellences ; ils embelliront celui des hommes de bien. Aux uns le cauchemar, aux autres des songes rians et des rêves dorés.

Si cependant, la force brutale, seule ressource du fourbe démasqué, était employée contre eux. Ils feraient un appel à cette noble jeunesse belge, qui ne leur manquera pas au jour de la persécution.

Si les auteurs ne se nomment point, ce n'est pas par crainte du moins ! Ils veulent seulement se soustraire aux séductions de tout genre, de quelque part qu'elles viennent. Ils ont le cœur brisé à la vue des maux de la patrie, et veulent marquer au front d'un stigmate inéfaçable les hommes qui ont sali le nom belge !

S'ils ont paru ne pas respecter l'inviolabilité royale, c'est qu'ils ne comprennent pas cette invention des temps modernes, et qu'il leur a toujours semblé absurde de voir transmettre la *responsabilité morale* d'un fait, d'un individu à un autre individu ; la responsabilité ministérielle leur a toujours fait l'effet d'un de ces manans placé auprès d'un royal élève, et qui recevait le fouet lorsque le très-haut, très-puissant prince ne savait pas sa leçon.

N. B. La seconde livraison comprendra les Biographies de MM. Vandeweyer, Lebeau et Goblet, à tous seigneurs tous honneurs.

COMMENT

L'AUTEUR FUT INDUIT A FAIRE CE LIVRE.

Ceci n'est qu'un avant-propos léger et bénin d'un livre destiné à relater au bon peuple belge, les faits et gestes de ses gouvernailleurs et à lui donner la mesure de leurs capacités administratives et gouvernementales.

Profonds admirateurs de l'immense talent, du patriotisme désintéressé et de l'admirable équité de nos exploiters en titre, nous avons voulu préparer à l'histoire des matériaux véridiques, propres à expliquer ce fait si abstrus, de la révolution.

Nous avons dit dans la sincérité de notre âme, qu'il serait beau d'être l'Homère de cette nouvelle Iliade tragi-comique, où la boue s'allie à l'or, le sublime à l'infamie; et qui menace de durer aussi long-temps que le siège de Troie. Pardon du souvenir classique, lecteur.

Voyant de plus, que ni articles de journaux, ni charivaris des plus harmonieux, ni affronts, ni injures, ne peuvent arracher nos zoophytes politiques du corps défaillant de l'état dont ils veulent aspirer la dernière étincelle de vie, nous avons voulu essayer du fouet de la satire et du fer chaud de la publicité.

Offrir au public une petite galerie des sommités gouvernementales et administratives de tout genre, les dépouiller des ténèbres dont ils se couvrent; offrir à la lumière du soleil leurs sottises, leurs bassesses, leurs mensonges, leurs inepties, leurs trahisons, leurs malversations, leur cupidité, voilà à quoi nous

consacrerons quelques brochures auxquelles celle-ci sert de portique.

De plus, un léger coup-d'œil sur la conspiration Grégoire, avec des notes *authentiques* et des éclaircissemens. Nous connaissons maints grands personnages pour qui cette simple annonce, sera un affreux et obsédant cauchemar.

Comme il fera beau voir ces nullités vénales et stupides , se tordre, bondir et hurler sous le fouet de scorpions qui doit venger ma patrie de leur honteuse administration.

Ceci n'est donc qu'une esquisse destinée à montrer, sous une perspective restreinte, la marche et le résultat d'un *fait* qui, entre des mains plus habiles, eût pu avoir la plus heureuse influence sur l'avenir Européen.

Et maintenant misérables, courbez la tête ! les fourches caudines sont prêtes ; vous allez passer devant un tribunal sévère , mais juste, qui aura des palmes pour l'homme de bien, des verges de fer pour les vils intriguans qui ont déshonoré leur patrie !

HUMBLE ALLOCUTION

NOS HOMMES D'ÉTAT.

Lorsqu'une nation se résout à remettre le soin de son avenir aux éventualités d'un bouleversement social, et qu'elle confie une brillante prospérité matérielle aux tourmentes révolutionnaires, c'est que quelque mal secret la dévore, c'est qu'il y a au fond de ce bonheur, de cette tranquillité apparentes, des causes occultes de mécontentement qui échappent à l'œil de l'observateur superficiel.

Si ce peuple consent à voir tout remettre en question, existence politique, nationalité, industrie, bonheur géné-

ral et individuel, c'est qu'il espère mieux de l'avenir, c'est qu'il croit pouvoir remplacer l'édifice qu'il détruit dans sa colère, par un autre plus en harmonie avec ses besoins et ses vœux. Toutes les révolutions sont dans ce fait, il ne s'agit que de les en exhum^{er}.

Nul doute que la Belgique n'eût à se plaindre de l'administration partielle et rapace qui pesait sur elle, nul doute qu'elle n'eût des motifs bien légitimes d'insurrection, mais l'ignorance et la mauvaise foi de ses misérables hommes d'état, lui ont fait *manquer le but, au lieu de l'atteindre*.

Et s'ils ont fait ainsi, c'est qu'agissant seulement, et comme nous le montrerons dans des vues d'une ignoble rapacité, ils savaient qu'ils n'auraient pu assouvir leur insatiable amour de l'or, qu'en livrant leur patrie à toutes les chances d'un bouleversement général; c'est que, prenant pour des élans de patriotisme, les accès de mauvaise humeur de l'ambition déçue, ils ne pouvaient espérer de succès pour leur infâme conduite que dans une anarchie qui mit le pouvoir aux mains d'avid^{es} et ignares intrigans, (1).

Aujourd'hui, brodés et galonnés, foulant aux pieds la soie et l'or, ils s'étonnent des plaintes de leurs concitoyens;

(1) La révolution qui devait faire un pas immense à la Belgique dans les voies constitutionnelles, lui assurer de nouvelles libertés, et améliorer le sort du plus grand nombre, s'est résumé en deux faits : le triomphe des bourgeois et du clergé, la destruction de l'Unité nationale et nous enlève de toutes parts.

souples et rampans, flatteurs et insolens, vains et ignorans, ils méprisent ce peuple dont ils pressaient jadis la main, et dont ils dévorent aujourd'hui les précieuses suées.

Non, il ne sera pas dit que vous jouirez en paix du fruit de vos rapines, de vos scandaleuses exactions, décorées du nom d'emprunts, il est juste que le peuple sache quelles mains sont chargées du soin de ses destinées et de son bonheur, il faut qu'il connaisse lui, qui paye du fruit de son travail votre faste insolent, à quel usage servent ces sommes que vous lui extorquez sous prétexte de le servir.

Et pour vous couvrir de fange, pour vous mettre au pilori de l'Europe, pour vous imprégner de honte, d'infamie et d'opprobre, pour vous stigmatiser du fer corrosif de la réprobation publique, pour vous vouer à l'exécration et au mépris de vos concitoyens; la vérité, la vérité seule suffit!..

Et puisque vous avez voulu sortir de votre profonde obscurité, que vous avez voulu parvenir aux sommités administratives, que vous avez voulu paraître au grand jour de la publicité, vous en jouirez, mes maîtres, et dans toute son étendue. Nous vous dépouillerons pièce à pièce de vos brillans oripeaux, nous vous montrerons dans toute votre hideuse nudité, nous aurons le courage de remuer toute cette boue, toute cette fange, pas un de vos noms ne sortira de ma plume sans être escorté, accolé d'une infamie ou d'une sottise; nous montrerons vos somptueux habits conservant encore l'odeur des écuries, et la trace des galons du laquais, et si un de vous croyait avoir à se plaindre, qu'il descende dans sa conscience, et il trouvera nos portraits flattés. Et

puis, comme dit Figaro : êtes-vous princes pour qu'on vous flagorne, souffrez la vérité coquins, puisque vous n'avez pas de quoi payer un flatteur !

Vous le savez, mes maîtres, Tibère plongé dans les voluptés de Caprée, n'eut d'autre punition que la marque indélébile, que la plume de Tacite lui mit au front.

Car enfin, il ne suffit pas de se dire patriote pour pouvoir exploiter et déshonorer impunément une nation !

Démasquer l'intrigue, arracher à la vénalité le voile de désintéressement dont elle se couvre, montrer à la Belgique enfin par quels hommes elle est administrée, telle est notre tâche, et nous la remplissons avec plaisir, nous faisons acte de bon citoyen.

Un rapide et succinct exposé des causes qui amenèrent la révolution belge, et de ses résultats, prouveront la vérité de notre assertion : que l'on a manqué le but, au lieu de l'atteindre.

Une des principales causes de la révolution fut l'inégale répartition des emplois entre les hollandais et les belges, l'imposition d'une langue étrangère à quatre provinces de la Belgique et sans la connaissance de laquelle toute carrière nous était fermée. Si l'on eût fait droit à ces réclamations bien justes, de quoi la Belgique avait elle à se plaindre ?

D'être gouvernée par une nation dont la population était inférieure à la sienne, de voir exploiter enfin, la Belgique au profit de la Hollande.

Ces motifs d'insurrection étaient justes, nobles, et auraient dû servir de base à l'esprit qui présida à la consolidation de notre révolution.

Nul doute que la révolution française n'ait eu une grande influence sur la notre. L'esprit quelque peu imitateur des Belges, s'imagina qu'ils allaient être déshonorés s'ils ne s'insurgeaient. La révolte éclata, et, chose incroyable, une poignée d'hommes mal armée se rendit maître d'une ville qui répugnait à se soulever, et dont la garnison eut pu écraser en un instant le petit nombre de ceux assez braves pour se montrer à découvert. Une anarchie de quelques jours succéda à cette première manifestation de l'exaspération populaire; les notabilités de tout genre, qui voulaient simplement des réformes dans le gouvernement, n'eurent pas assez de force pour diriger le mouvement qui les entraîna malgré eux.

Si les meneurs avaient eu alors, nous ne dirons pas du talent, mais la moindre prévision politique et quelque amour pour leur patrie, la révolution était terminée, et ils sauvaient la Belgique d'irréparables malheurs. Il fallait alors faire assembler les mandataires de la nation, prononcer la séparation, organiser l'armée de laquelle tout ce qui n'était pas *Belge* eut été exclu, et se mettre en état de défense contre toute agression de la Hollande. Conservant avec ce dernier pays des relations de bon voisinage fondées sur l'intérêt commun; forte, unie, imposante, la Belgique avait devant elle un immense avenir de bonheur et de prospérité.

Mais tel n'était pas le projet des faiseurs, dont le but était de s'enrichir au moyen d'un bouleversement général. Ils sentaient fort bien que si les affaires eussent été dirigées de cette manière, tout espoir d'arriver au pouvoir leur était enlevé : le talent probe et consciencieux eut été appelé au gouvernement, et ils se rendaient la justice de croire que sous tous ces rapports, ils n'étaient pas éligibles.

Dès lors, la direction des affaires publiques fut confiée à un gouvernement provisoire dont la profonde incapacité, les scandaleux gaspillages, et l'administration ignare sont passées en proverbe ; rendons cependant justice à MM. Gendebien et Depotter qui seuls voulurent le bien de leur pays, quoique sous un autre point de vue.

Le gouvernement provisoire voyant la situation précaire de la Belgique, assembla le congrès, lui jeta le fardeau de ses sottises et s'en fut après s'être préalablement rempli les poches, MM. Gendebien et De Potter exceptés.

Un des premiers actes du Congrès fut l'exclusion des Nassau, tribu payée aux passions fougueuses de quelques jeunes gens qui faisaient croire au peuple le retour de Guillaume. Considéré sous le point de vue politique, cet acte fut une patriotique bêtise, une absurdité des plus grandes.

Il fallait laisser exister l'exclusion *de fait* de la famille des Nassau, et sans s'engager à rien, se réserver cependant une ressource qui au besoin, put nous tirer du bourbier diplomatique où nous conduisait déjà la coupable trahison de quelques hommes.

C'est en politique surtout que l'axiome des grandes causes amenées par de petits effets est applicable, et la peur seule força les représentans à voter une mesure dont ils sentaient toute l'impolitique maladresse.

Quelques jeunes gens à la tête ardente, quoiqu'animés d'intentions généreuses, se rendirent la veille de la discussion de la déchéance au Pavillon de la Régence, ils convinrent de rédiger une proclamation menaçante, hostile, conçue en ces termes :

AUX BELGES!

Nous apprenons avec indignation que des misérables, infidèles à leur mandat, lèvent la tête au Congrès et veulent vous ramener l'infâme maison de Nassau que vous avez écrasée, qu'ils sachent que le peuple veille! et qu'il saura distinguer ses vrais amis, d'avec les traîtres qui voudraient lui ramener les mitrailleurs de Bruxelles, et les brûleurs d'Anvers.

La proclamation faite, fut portée à un imprimeur montagnard de la Cour, et affichée dans la soirée par MM. V... Z... de Bruges et J... secrétaire du club de Bruxelles; ces messieurs se réunirent le lendemain au Wauxhall au Parc, mirent sous enveloppe quelques lettres adressées à des dé-

putés dont on redoutait les opinions, en les menaçant de la vengeance populaire s'ils ne votaient pour la déchéance. Il paraît que cette mesure eut son effet, la déchéance fut votée à une grande majorité ; c'était un coup hardi, c'était brûler ses vaisseaux, couper ses ponts, et s'apprêter à vaincre ou à mourir.

On ne fit ni l'un ni l'autre !

En attendant que la diplomatie nous eût trouvé un roi, on nomma une régence. Ce fut alors qu'une ignoble et scandaleuse parade fut jouée en Belgique, ce fut alors qu'on put prévoir l'avenir qui nous était réservé !

Ce bouffon politique à la face moutonnière, dont la profonde nullité laissait un vaste champ aux espérances de tous les partis, sot et ignare, paresseux et gourmand, confia le soin des affaires à des hommes dont l'antipathie pour les idées révolutionnaires étaient connues ; ce fut sous son administration qu'on put voler impunément la nation en faisant figurer au budget 68 mille hommes dont jamais la moitié ne fut organisée. Favorisant ainsi une invasion ennemie et une restauration par les armes, il eût dû être condamné comme traître à la nation, ou rélégué dans une maison de santé comme imbécille.

Pendant ce tems, nos représentans le cou tendu vers tous les points de l'horizon, attendaient avec anxiété la venue d'un roi qui voudût bien nous faire l'honneur de venir nous gouverner.

Pendant ce temps, notre commis-voyageur à Londres,

faisait au prince d'Orange de fréquentes visites pour le pousser à tenter une contre-révolution ; rejetant sur la conduite de ses collègues , l'insuccès des démarches du prince auprès du gouvernement provisoire. Il se fait payer des sommes immenses pour appuyer le mouvement insurrectionnel. Cet argent , prix de la trahison , forma la base de sa fortune et fut placé sur la banque de Londres.

Nos diplomates courant de cour en cour, offrir la couronne et l'honneur national à qui voudrait s'en charger , s'en revinrent avec des déceptions et des promesses.

On inaugura deux rois, les lithographes en furent pour leur frais , et les courtisans pour leurs complimens d'apparat.

Qui veut la couronne Belge ! elle est toute neuve , elle sort des mains de l'orfèvre , c'est de l'or à 18 carats ; voyez messieurs comme cela vous irait ! à toi Leuchtenberg , à toi Nemours , à toi Archevêque de Malines ! une fois, deux fois , personne n'en veut : à toi Léopold , roi populaire par la grâce de la conférence et de la nécessité !

On alla jusqu'au pied du Vésuve pour trouver un chef, on courut en Allemagne, en Angleterre, en France ; nos huissiers-priseurs remuèrent ciel et terre , car ils savaient qu'ils auraient pu dire au nouveau Samuel : c'est moi qui ai cloué les planches de ton trône , c'est moi qui te donne un peuple à gouverner , à régenter , à pressurer.

Et le régent qui commençait à se faire à sa royauté pour

rire, fut tout désappointé quand il dut céder sa place au nouvel arrivé, qui, plein de confiance dans le savoir-faire de son prédécesseur, s'imaginait qu'il n'y avait plus qu'à trôner, sans plus s'inquiéter de rien.

Il se trompait le pauvre homme. Le prédécesseur avait si bien manœuvré le vaisseau de l'état, que lorsqu'arriva le nouveau pilote, il faisait eau de toutes parts, dégréé, démâté, sans gouvernail et sans voilure, il était poussé au gré des flots révolutionnaires qui commençaient cependant à se calmer.

Ici une objection se présente : pourquoi le roi Léopold a-t-il conservé auprès de lui les misérables qui pensèrent le livrer lui, et sa nouvelle patrie, aux mains d'un implacable ennemi ?

Pourquoi son premier soin n'a-t-il pas été de débarrasser l'état des traitres qui l'avaient mis à deux doigts de sa perte ; pourquoi l'entourent-ils encore aujourd'hui, font-ils partie de sa maison militaire, sont-ils admis dans son intimité, enfin pourquoi sont-ils encore aux affaires ? Nous n'avons pas besoin de citer des noms, chacun les connaît.

Nous avons dit que la défaite de Louvain, fut le fruit de la stupide administration de la régence, de ce roi d'Yvetot, qui, prenant la royauté constitutionnelle au sérieux, véritable appareil digestif, ne s'occupait de rien autre que de la carte de son dîner, laissant à des ministres *responsables*, comme chacun sait, le soin de diriger les affaires, selon leurs goûts et leurs opinions.

Non, il n'est pas d'épithètes assez énergiques pour flétrir

l'inexprimable imbécillité de ce paillasse politique qui nous imprima au front un stigmate de honte qui n'est pas encore effacé, il n'est pas assez de camouflets, assez de bonnets d'âne pour le couvrir ! et on lui a voté des médailles, et une pension de 10,000 fl. Dérision et pitié !

Ici, c'est un ministre se moquant ouvertement du peuple qu'il a mitraillé quelque tems auparavant, à la porte de Flandre, répondant par des sarcasmes aux interpellations des représentans, mentant effrontément, volant impunément les deniers de l'état, destinés à organiser ses moyens de défense.

Là, ce sont des chefs fatigant sans but leurs soldats brûlans de combattre, les faisant abandonner sans nécessité une position chèrement emportée, donnant le signal d'une honteuse fuite, et pour prix de leur infamie, admis aux conseils du roi !..

La hache du bourreau devait être leur récompense, et leur trahison, écrite sous leur tête, devait apprendre à leurs pareils, quel sort était réservé aux traîtres à leur pays.

Et lorsque, le front rouge de honte et de colère, quelques représentans vrais patriotes, demandent une enquête sur la conduite de ces misérables qui doivent tout à la révolution qui les tira de leur obscurité, on leur répond : *qu'il faut tirer un voile sur le passé !...*

C'est pour les traîtres de Louvain qu'on a inventé la croix Léopold, vous verrez leur ignoble poitrine décorée

de cet ordre qu'on refuse aux braves de Septembre, vous les verrez se pavaner couverts de ce signe qui devrait être pour eux, ce qu'est pour le forçat, le fer brûlant du bourreau.

On s'était plaint avec raison de la mesure qui excluait les belges des emplois, on s'était élevé contre la criante partialité du roi Guillaume, qui, du moins récompensait grassement ceux qui le servaient. Sous le nouvel ordre de choses, on fit plus, et un homme sans mœurs, attacha son nom à cette mesure.

Les braves de Walhem, de Berchem, de Maestricht furent enveloppés dans une proscription générale ; on se servit de tous les moyens pour les éloigner ; la calomnie surtout, fut employée par des hommes qui n'avaient partagé ni leurs privations ni leurs dangers. Vrais vautours, ils venaient disputer à l'aigle sa chasse périlleuse. Insolens après le combat, ils abreuyaient de dégoûts des braves à qui l'air de leurs antichambres donnait des nausées, et lorsqu'ils eurent jeté à ces courageux patriotes un morceau de pain arraché plutôt qu'accordé, ils parlèrent de leur générosité, de leur munificence, et tout cela, ils le firent impunément, oui impunément !...

Place aux Français ! place aux Gaulois, Flamands ! à bas les épaulettes que vous avez teintes de votre sang, le roi Philippe a des républicains et des carlistes dans son armée, le roi Philippe a peur de ces messieurs ; place aux Gaulois Teutons ! arrière hommes nuls ! la France vous envoie une argaison d'hommes capables, arrière, vous dis-je !

Et une nuée d'officiers nous arriva des bords de la Seine, pour prouver à l'Europe que nous étions des rebelles stupides et incapables, et l'or belge fut distribué avec profusion à des étrangers, tandis que des braves officiers de volontaires mouraient de faim !

Et voilà le gouvernement qui s'intitule par la volonté du peuple !

Dérision!...

Et l'industrie, Messieurs ? l'industrie source du bonheur général, l'industrie qui paye vos galons, vos plumets, qui vous nourrit de ses sacrifices, soutient l'état, paye ses défenseurs, et sans laquelle vous n'êtes rien.

L'industrie ! nous la supprimons, et de manufacturière qu'elle était, nous faisons de la Belgique un état militaire. Ne pouvant, dans notre génie immense, trouver moyen de raviver le commerce qui souffre *un peu*, nous le savons, nous arrêtons :

LÉOPOLD, PAR LA GRACE, ETC.

Attendu que les ressources de la Belgique et l'état de son commerce ne comportent pas la charge d'une nombreuse armée, et que d'ailleurs nous ne croyons pas à la guerre, nous décrétons :

Art. 1^{er}. Une armée de 120 milles hommes sera organisée;

Art. 2. La nation mangera à la gamelle de l'état ;

Art. 3. Les machines à vapeur seront abolies et converties en marmites à l'usage des troupes ;

Art. 4. L'un tiers de la nation nourrira et habillera les deux autres, qui le défendront, s'il y a lieu, Dieu et la France aidant ;

Art. 5. Attendu que la Belgique est un état *neutre*, et qu'elle n'a pas besoin d'armée, un corps de réserve de 30,000 hommes sera formé.

Art. 6. Attendu que l'étendue du territoire belge et ses immenses relations ; demandent une administration nombreuse, grassement payée, et que d'ailleurs la bureaucratie fait la force d'un état ;

Attendu que les Belges se plaignaient de l'administration hollandaise, nous l'augmentons d'un tiers.

Le tout pour la plus grande gloire et prospérité du peuple Belge.

Donné en notre résidence royale.

Le Maire du Palais.

EVAIN.

Si j'ai un instant traduit sous une forme ironique, le véritable esprit de votre administration, mes maîtres, ne vous en prenez qu'à vous, j'aurais voulu me fâcher, je n'ai pu que vous siffler.

Et cependant les joues me rougissent, quand je songe à l'état prospère qui était réservé à la Belgique, si une bonne direction avait été imprimée à sa révolution;

Si la diplomatie n'eût pas exposé notre patrie aux soufflets de la conférence;

Si vous n'eussiez pas mécontenté les patriotes en appelant des étrangers qui nous méprisent et nous ruinent;

Si vous eussiez eu le courage de donner le signal de la guerre, n'eut-ce été que pour montrer que vous méritiez vos galons;

Si vous n'eussiez pas remis à la diplomatie le soin de nos affaires, et surtout, si vous eussiez mieux choisi vos diplomates;

Si vous eussiez fait un exemple terrible de ces hommes qui mangent aux rateliers de la Hollande et de la Belgique;

Si vous eussiez vu dans la révolution autre chose qu'une poignée d'or à voler et un pays à exploiter;

Si vous ne vous eussiez pas laissé endormir par les phrases officielles, niaises, vides et gasconnes de votre roi et de vos ministres;

Enfin si vous eussiez eu du sens commun et du patrio-

tisme, la Belgique ne verrait pas sa situation compromise et menacée des plus grands malheurs ;

Si vous aviez surtout su finir votre révolution, quand vous en aviez le pouvoir et les moyens.

Lorsque les mandataires du peuple assemblés, vont vous demander compte de votre conduite, et des sacrifices qu'il à faits, que répondrez-vous ?

Je sais que l'effronterie ne vous manque pas, mais la longanimité d'un peuple a ses bornes, passé lesquelles, il devient dangereux.

Quel est le résultat de vos négociations, qu'a-t-on fait pour assurer les débouchés des produits de l'industrie, qu'a-t-on fait de l'honneur national, quel est le produit net de la révolution, quant au bien être du peuple?..

Pour nous messieurs, nous savons ce qu'elle vous a valu et ce qu'elle nous a coûté.

Pensez-vous que la scandaleuse parade politique que vous jouez ait duré assez long-tems, pensez-vous qu'il n'est pas tems que la justice et le bon sens reprennent leur empire, que la nation à moitié ruinée puisse voir cicatriser ses plaies, que l'intrigue cède la place au mérite, la vénalité au désintéressement, l'ignorance au savoir et la trahison au patriotisme; en un mot, que vous vous en alliez mes maîtres. Pour nous, nous le pensons, nous le désirons et même nous provoquerons cet instant si désiré !

Et puis qu'êtes-vous, vous tous qui faites sonner si haut

vosre amour pour la Belgique, quels motifs vous ont poussé dans la révolution? Est-ce le désir de voir le sol natal affranchi de la domination étrangère, de le voir prendre rang parmi les nations indépendantes, de le voir libre, heureuse, fière? Non, mille fois non, ces motifs, votre âme vénales et fangeuses ne put jamais les comprendre, et si le roi Guillaume vous eût accordé place au fameux million, vous eûtes lâchement abandonné cette cause nationale que vous avez salie.

Car aux yeux de l'étranger, la valeur morale, la légitimité d'une insurrection se mesure sur les noms de ceux qui la provoquèrent. Et vous le savez, l'Europe vous a jugés!

Et que dirons-nous de ce clergé qui fit de la chaire une tribune politique, cuistres sans talent et sans âme, dévoués au despotisme qui sert leurs intérêts, changeant leur politique avec leur position, prêchant la liberté en Belgique et l'esclavage en France; républicains ici, légitimistes en Espagne, prenant tous les masques pour arriver à leur but, celui d'obtenir le monopole de l'instruction, sous le prétexte de le voir libre; lâches et fanatiques, promettant des indulgences à ceux qu'il poussaient au combat, comme aux beaux jours de la Ligue.

De quel nom flétrir cette mesure anti-nationale, qui appelle aux emplois des hordes d'étrangers qui viennent dévorer le patrimoine des braves de Septembre; comment signaler ces nombreuses et criantes injustices, cette lâche conduite qui mettant en question le courage de notre armée, appelle l'étranger pour finir nos affaires. Honte et pitié

Les Belges ont encore du pur sang de Septembre à verser, et ils jugent sans doute la nation d'après eux, ceux qui veulent confier à des mains étrangères la consolidation de son indépendance.

Avilie par la diplomatie, exploitée par l'étranger, dénuée de commerce, surchargée d'impôts, administrée par des nullités avides et ignares, fatiguée, dégoûtée du provisoire, qui la ruine; attelée au char de la France qui nous trompa tant de fois, voyant persécuter ceux qui la défendirent et protéger les patriotes d'antichambre; voyant mépriser ses justes plaintes; livrée en pâture aux incapacités étrangères favorisées par un ministre quasi-national, quel est pour la Belgique le résultat, le produit net de sa révolution, dites, à quoi a servi tant de sang versé, tant de sacrifices, sinon à la ruiner, à l'avilir!..

Mais dira-t-on, nous attendons de jour en jour la fin de ce provisoire qui nous fatigue autant que vous. Vous mentez, valetaille! Si vous eussiez eu le moindre désir d'arracher votre patrie à sa ruine certaine, vous eussiez envoyé à Londres d'autres hommes que des Vandeweyer et des Gobelet; vous n'eussiez pas reçu chapeau bas, toutes les ignominieuses avanies de la conférence qui se moque de vous; vous n'eussiez pas souffert les impudens mensonges de vos gouvernaillieurs; vous eussiez fait rendre un compte sévère à ceux qui trahissaient cette nation, qui les honorait d'une trop aveugle confiance.

Mais tout cela, vous ne l'avez pas voulu, vous ne l'avez pas fait, non tel, n'était pas votre dessein! Rampant lâche-

ment sur les pas de la honteuse politique étrangère, vous avez ignoblement ravalé l'honneur belge au niveau d'une diplomatie couarde et poltronne; misérables échos du système Perrier, vous avez cru faire de la prudence; alors que vous accumuliez tous les jours, honte et infamie sur le front de la nation!

Passons maintenant en revue cet avenir si brillant que vous promettez à cette nation, tant de fois dupe de vos scandaleuses déceptions.

Pensez-vous que privée de commerce, la Belgique puisse rester encore long-tems dans cet état précaire, attendant chaque jour la solution d'une question qui est pour elle un arrêt de vie ou de mort? Pensez-vous que la France, fermant l'oreille aux réclamations de son industrie souffrante, aille vous ouvrir sa ligne de douanes et vous donner un traité de commerce qui ruine pour 50 ans, trois de ses départemens;

Pensez-vous que l'Angleterre soit intéressée à la solution de vos affaires, quand elle voit la Hollande ouvrir ses ports à ses produits prohibés jadis, pour favoriser le commerce des Pays-Bas;

Pensez-vous que la France, saisie d'une velléité guerrière, aille compromettre la tranquillité de l'Europe pour vous arracher du bournier où vous a plongé votre sottise et votre ignorance, et d'où vous n'avez pas le courage de vous tirer vous-mêmes.

Pensez-vous que la Prusse voie de bon œil la Belgique

devenir préfecture française, soumise à la misérable politique du palais-Royal ;

Pensez-vous enfin, que nous soyons dupe de cette mystification des flottes anglaises et françaises; vous le savez, *l'intérêt* de l'Angleterre le défend, et la *poltronnerie* du cabinet français s'y oppose.

Ou bien, auriez-vous l'infamie de trainer à l'arrière-garde, d'une armée d'étrangers, une armée nationale, jeune, brave, puissante, qui brûle de venger nos affronts.

Osez donner ce dernier soufflet à la nation, et par le ciel ! si elle ne vous pulvérise pas dans sa colère, elle sera digne d'être gouvernée par vous !

Mais je la connais cette nation, dont la patience seule vous a permis d'exister aussi long-temps que vous l'avez fait. Pendant deux ans elle a eu foi en vos promesses, le moment arrive où elle va vous demander un compte sévère de votre administration. Faites vos paquets mes maîtres, il est tems, la route de Valenciennes est libre et vous la connaissez si bien !

II.

Malaise, défiance au-dedans ; faiblesse, mépris au-dehors, voilà la situation de la Belgique, voilà le fruit de votre administration. Marionnettés dont le fil directeur est au Palais-Royal, vous envoyez des notes énergiques à la pre-

mière velléité guerrière de Philippe, et vite, vous vous courbez jusqu'à terre, quand il se courbe; puis vous venez parler à la nation de votre attitude menaçante, de l'énergie que vous avez déployée, de la *solution* de la question belge, du départ des flottes anglaises et françaises, vous faites fourbir vos armes, seller les coursiers, et nous simples, nous nous ébahissons grandement de ce changement heureux, mais bientôt le naturel reprend son empire.

Écoutez le résultat des décisions de la conférence; l'oracle du Sphinx d'Abion.

Elle dit à M. Van Zuylen : vous n'avez pas tout-à-fait tort; à M. Vandeweyer, vous pourriez bien avoir raison. Mais nous ne pouvons nous entourer de trop de lumières pour décider une question qui tient la paix de l'Europe en suspens et la ruine, par un appareil guerrier, immense et inutile.

Cependant Messieurs, nous croyons pouvoir vous donner l'assurance, que les *nouvelles bases* sur lesquelles nous établirons les négociations pour l'année prochaine, seront de nature à amener probablement un résultat satisfaisant.

Et courriers de voler, pour nous apporter le résultat des notes énergiques, des mystifications, des roueries, des finasseries de Messieurs les confrères de l'évêque d'Autun.

Si j'étais membre de la Conférence, je voudrais siéger gratis, car je sens qu'ils doivent prodigieusement s'amuser ces amphycions.

En attendant, graissez vos fusils, vos épées, remisez les

canons, émoussez les bayonnettes, messieurs de l'armée ; taillez vos plumes, diplomates en herbe, et toi peuple, vide tes poches. Il nous faut passer l'hiver joyeusement et nous savons que tu aimes que tes maîtres s'amuse ; tu as compris que ton bonheur est en raison directe de ses plaisirs. A vos places, représentans, et bouche close jusqu'à ce que vous nous ayez voté un budget bien dodu. Vous pourrez après, déblatérer à loisir, et si un changement de ministère pouvait vous plaire, parlez messieurs, nous ne sommes pas gens à vous refuser ce léger plaisir, convaincus que nous sommes, que cela ne nous engage à rien.

Puis après cette parodie, viendra celle du discours du trône, qui vous apprendra : comme quoi tous les rois de l'Europe sont les meilleurs amis du nôtre, comme quoi, ils lui ont fait faire leurs complimens ; comme quoi, une *heureuse solution de nos affaires se prépare* ; comme quoi nous sommes le peuple le plus heureux de la terre. Puis, on finira par vous demander de l'argent pour monter le troisième acte de la comédie qui se joue à vos dépens. Vous avez, il est vrai, le droit de siffler les acteurs, privilège, dont selon moi, vous n'usez pas assez largement.

Et j'oubliais!.. on vous dira peut-être que le ciel a béni une heureuse union, et qu'un noble rejeton va venir inonder de joie tous les cœurs bien nés.

Oh ! mes amis, priez Dieu que ce ne soit pas un fils!....

Vous auriez, il est vrai, de beaux feux d'artifice, de belles fêtes, où vous aurez soin de n'apporter ni montres, ni tabatières, vous verrez M. D'Aerschot, et M. Chasteler, puis

la nourrice et le parrain , les bonbons , les gants et le berceau.

Mais tout cela n'avancera en rien vos affaires , sans compter que voilà un enfant de plus à nourrir , chose plus sérieuse que vous ne pensez , surtout si vous lisez le chapitre VII de Rabelais , où il est traité : *Comment on vestit Gargantua*.

Sans compter que voilà toute une petite cour à monter , payer , galonner.

Sans compter... mais savez-vous pourquoi je n'aimerais pas que ce fût un fils ?

Parce qu'ils sont gens à attendre pour commencer la guerre , que le futur prince royal puisse prendre le commandement de l'armée.

Puis ils viendront vous dire qu'ils veulent ménager l'amour propre national qui pourrait s'offenser à bon escient , de voir un étranger commander nos généraux.

III.

On ne peut se dissimuler que les idées politiques n'aient fait un pas immense depuis la révolution de Juillet , qui a porté une si rude atteinte aux théories vermoulues de la légitimité et du droit divin , et arraché à la royauté les derniers rayons de cette auréole brillante qui la rendait chose

sacrée pour la multitude. Quelques soient les efforts des rétrogrades, le pas est fait, et ses conséquences sont immenses, incalculables !

Les Rois par *la volonté* du peuple, par le fait d'une révolution dont le principe est tout démocratique, ont-ils reconnu, sanctionné ce principe, a-t-il servi de base à leur politique, l'ont-ils enfin converti en applications positives, ont-ils cherché à soustraire leurs gouvernemens à l'influence des idées liberticides des cours du nord. Ont-ils déclaré l'incompatibilité de leur mission avec celle de leurs prédécesseurs, en un mot, **sont-ils rois populaires** ?

Ici une affligeante négative est la seule réponse à donner. Non, ils ne le sont pas ; il y a plus, enfans dénaturés et ingrats, ils cherchent à étouffer cette sainte liberté qui leur donna la vie ; parvenus insolens, ils rougissent de leur origine populaire et voudraient à tout prix se faire décrasser de ce qui leur rappelle leur origine plébéienne.

Il est vrai qu'aux premiers jours de leur citoyenne royauté, ils courtoisaient ce peuple qu'ils renient aujourd'hui ; c'étaient alors des poignées de main entre la royauté et l'artisan, on *parlait peuple*, on chantait en chœur sous le balcon royal, à la grande édification des patriotes, la *fascinante* Marseillaise, on jouait des parodies du bon Henry, les valets de plume avaient tous les matins des mots populaires du nouveau roi qui avait bien voulu être un simple mortel ; enfin, l'avenir était beau, doré, immense, une ère nouvelle s'ouvrait, les rois n'étaient plus que les premiers

magistrats d'une grande nation, leur administration avait désormais pour but le bonheur du peuple !

Oh ! que ce rêve brillant fut court, que le réveil fut désenchanteur !

Un jour, la royauté citoyenne se réveilla effrayante d'aristocratie et de féodalité ? A bas les haillons démocratiques, fermez les grilles, cette Marseillaise me donne des nausées, ils pensent donc que je vais continuer mon sot rôle !

Et le cou tendu vers le balcon royal, le peuple attendait son père, qui déjà méconnaissait ses enfans !

Ce ne fut là tout. Restait à construire le nouvel édifice d'une manière qui, sans trop blesser les exigences populaires qu'il fallait encore un peu respecter, montrât cependant aux rois légitimes qu'on avait le désir d'entrer dans la grande famille. Royauté tenant du castel et de la chaumière, du haut baron et du vilain, du faubourg St.-Germain et St.-Marceau, en manteau royal et en sabots, royauté hybride, amphibie, elle fut décorée du nom de *juste-milieu*.

Chaque jour vit alors tomber un lopin de la défroque démocratique, sous laquelle se montrait déjà la soie et l'or. Chaque jour fut un pas rétrograde marqué par une infamie ou une bassesse ; on offrit la Pologne en holocauste à la légitimité, on sacrifia l'Italie, on protocolisa la Belgique, parla de liberté en enchaînant la presse, de patriotisme en traquant, persécutant les patriotes ; d'honneur, le front dans la boue.

Les hommes du pouvoir déchu, dont la servilité était

connue, furent investis des emplois, l'intrigue prévalut, on abreuva de dégoûts tout ce qui avait montré quelque indépendance de caractère : bref, on se jeta dans l'ancienne royauté à corps perdu.

Et ce qu'on fit là bas, on le fit ici, par la raison qu'on fera toujours ici, ce qu'on fera là bas.

Et savez-vous ce que toute cette misérable parodie a coûté aux deux peuples? le sang de quatre mille patriotes! la Pologne assassinée, l'Italie comprimée et la Belgique réduite à être *une chose sans nom!*

Vous le savez trop bien, mes maîtres, tout ce que j'avance est marqué au coin de la vérité; ce sont des faits, et on ne raisonne pas sur des faits, on les accepte.

Mais ce que vous ne savez pas, et ce qu'une longue et coûteuse expérience eût cependant dû vous apprendre, c'est qu'on ne confie jamais aux loups, la garde des moutons.

C'est qu'il est impossible qu'un *roi* consente à être simplement le premier *magistrat* d'une nation;

C'est qu'il est ridicule de vouloir que des gens intéressés à vous opprimer, veuillent votre bonheur;

C'est que quand ils le voudraient, ils ne le pourraient, entourés qu'ils sont de gens intéressés à les tromper;

C'est qu'ils vous méprisent et vous craignent, chose naturelle, car ils savent, que le cas échéant, vous êtes hommes à les envoyer rejoindre leurs prédécesseurs;

C'est que se trouvant dans une fausse position , entre un peuple qui crie *liberté* , et des rois qui hurlent *despotisme*, ils ne savent auquel entendre, et se trouvent comme l'âne de Buridan , entre deux mesures d'avoine ;

C'est qu'une fatalité impérieuse les pousse eux et vous , vers un avenir qui menace de n'être pas fort agréable pour tous deux ;

C'est que leur éducation , leurs goûts , leurs antipathies et leurs sympathies les portent à ne pouvoir *vouloir* ce que vous voulez ;

C'est que nous avons été bien sots de confier à des gens qui frémissent au nom de liberté , le soin d'assurer et de consolider la nôtre ;

C'est qu'enfin , une révolution doit être , non un *replâtrage* , mais une *renovation* complète dans les hommes et les choses , et que d'ailleurs , l'autel de la liberté ne peut se reconstruire avec les débris de celui du despotisme.

Si nos gouvernailleurs nous tirent sains et saufs du cul-de-sac politique où ils nous ont conduits , ils seront bien habiles ; s'ils parviennent à ramener la révolution vers son véritable but , ils seront bien adroits.

Peuple dévoué à la cause nationale , armée brave et nombreuse , ressources pécuniaires assurées , rien ne leur manque. Pourquoi donc n'agissent-ils pas ? Pourquoi nous exposer à passer l'hiver dans ce ruineux état d'incertitude ?

Feriez-vous par hasard à la nation l'insulte de douter qu'elle ne peut seule mettre un terme à cet état de choses? Alors pourquoi êtes-vous au pouvoir?..

Si vous avez foi en son courage et en son patriotisme, pourquoi n'agissez-vous pas? Sortez de ce dilemme, je vous en défie!

Savez-vous bien mes mattres, qu'instrumens passifs de la politique des rois, vous servez leur cause? Savez-vous qu'ils veulent montrer notre patrie, épuisée, déchirée, avilie, comme un exemple terrible à leurs peuples qui auraient la velléité de vouloir se soulever; savez-vous qu'ils veulent faire de nous un épouvantail politique, un antidote révolutionnaire, un contre-poison libéral, savez-vous cela, mes mattres?...

Mais votre politique myope vous sauve d'un reproche qui ne peut s'adresser qu'à votre effrayante inanité.

Je sais que le pouvoir a des charmes, mais faut-il y rester aux dépens de l'intérêt, de la dignité et de l'honneur national, répondez!

Vous le savez! la nation vous repousse, votre incapacité est prouvée, nous ne parlerons pas de votre patriotisme apocryphe. Vous avez montré votre savoir-faire, nous nous en souviendrons long-temps! Place aux hommes courageux, probes et dévoués. Arrière nullités stupides et poltronnes, votre règne est fini! Allez-vous en, et que la malédiction du peuple que vous avez si indignement trompé, vous accompagne!...

AUX BELGES.

Grande est la rage du ministère, tous les chenils sont en émoi, il est question de nous lâcher le ban et l'arrière-ban des limiers, des roquets, des bassets, bref toute la gent aboyeuse et endentée recevant la pâtée d'en haut.

Ce déploiement imposant de forces, nous est vraiment un grand honneur que nous reconnaitrons plus tard.

Ils ont dit dans leur colère : opposons Biographie à Biographie ! Pauvres gens, vous ne savez donc pas, que juge et partie dans votre cause, vous ne trouverez guères d'orailles attentives aux phrases nauséabondes et raboteuses de vos valets de plume.

Ecrivez hardiment, nous attendons de vous tout ce que la fourberie démasquée a de haines et de calomnies, tout ce qu'a de venin et de bave, l'intrigue vénale et tortueuse dépouillée de ses voiles. (1)

Seulement, avant de ramasser le gant, prenez-garde, il brûle !

Le duel est beau pour nous, il est périlleux ; seul contre mille, le prix du combat ne peut être douteux : si je tombe, à moi la plainte généreuse, à vous le mépris.

Mais si vous entrez dans la lice, songez bien que moi tombé, les défenseurs ne manqueront pas. Pensez-y messieurs, l'orage qui seulement grondait, deviendra la foudre qui vous écorasera.

(1) Nous apprenons avec grand plaisir, qu'un ministre s'occupe de faire confectionner dans ses bureaux notre *Biographie* à nous, pauvre lière. Dans cette pièce remarquable par l'aménité et la politesse, nous sommes traités entr'autres gentillesces, de voleur, de fripon, d'intrigant. Bonnes gens, soyez donc plus adroits ! On nous accuse aussi du crime irrémissible d'avoir prédit il y a trois ans, dans quelques écrits, les résultats de la fameuse union, dont nos libéraux ont été les dupes. Nous prévenons seulement notre aimable biographe que nous lui réservons une petite *Biographie* toute particulière, toute mignonne, s'il tient sa promesse.

Nous ne nous cachons pas toute la témérité, toute l'audace, tout le danger de notre entreprise, mais nous comptons aussi sur l'appui, sur le soutien des journaux organes des justes plaintes de la nation. Nous ne confondons pas, ainsi qu'on a voulu l'insinuer, la Révolution qui fut noble et héroïque, avec les intrigans qui l'ont souillée. Comme nous, les journaux patriotes ont intérêt à voir tomber ces intrus politiques qui ont sali le beau dévouement du peuple belge. Eh bien ! nous demandons leur appui sans rougir, car il y va de l'intérêt et de l'honneur de tous. Il faut répondre aux calomnies des partisans de cette dynastie tombée sous les balles de nos intrépides volontaires, par un manifeste éclatant qui montre à l'Europe que la Belgique réproouve énergiquement ces indignes enfans qui s'efforcent de l'avilir.

Et afin que l'on ne puisse plus incriminer nos opinions, exprimées peut-être d'une manière trop peu explicite d'abord, pour être généralement comprises, voici notre acte de foi :

La révolution de Septembre dont nous voulons la consolidation est belle, grande, juste. Honneur à ceux qui la défendirent, honte et mépris aux misérables qui l'ont saïe.

Une révolution dont le but est de renverser un Trône, pour ensuite aboutir à un Roi, est à nos yeux un non-sens politique.

La monarchie constitutionnelle est pour nous un mensonge, une absurdité presque aussi grande que l'inviolabilité royale qui en est la base.

Si le perfectionnement de l'humanité n'est pas une déception, nous en sommes aux dernières expériences de ce système monarchique si vermoulu, qu'il doit tomber aux cris de : vive la République !

Guerre à la Hollande, indépendance nationale, affranchissement du patronage étranger qui semble mettre en question le courage d'une nation brave et attachée à sa révolution, voilà notre profession de foi, elle est claire, franche, RÉPUBLICAINE.

Et maintenant, à moi patriotes ! aidez-moi à renverser de leurs socles insolens, ces hommes qui ont converti votre sang en or, et qui polluent de leurs noms exécrés, l'écusson national.

V. LOY.

L'empressement avec lequel le public a accueilli la première livraison de la *Biographie des Hommes de la Révolution*, la rapidité avec laquelle trois éditions en ont été enlevées, nous est un garant que nous avons fidèlement reproduit l'expression de l'opinion de la nation, envers des hommes qui se sont fait un jeu d'avilir le nom belge.

Ainsi que nous l'avions prévu : promesses, menaces, rien ne nous a été épargné, pour nous empêcher de continuer un travail, qui, nous l'espérons, produira quelques bons résultats.

Et qu'on ne s'y méprenne pas : nous ne voulons servir les intérêts d'aucun parti, nous fûmes les premiers qui proclamèrent la révolution de septembre, et le front nous rougit de honte quand nous voyons combien elle a été éloignée de sa véritable tendance, par ceux-là qui osent s'en proclamer les soutiens.

De tems immémorial, l'ordre alphabétique fut suivi dans les biographies, si nous l'oublions un instant, en voici les raisons :

Lorsque nous avons vu le pouvoir méprisant les trop justes réclamations de l'opinion, imposer de nouveau à la Belgi-

que des hommes dont les noms synonymes de trahison et de bassesse, n'auraient jamais dû reparaitre à la lumière ;

Lorsque nous avons vu des hommes écrasés, ensevelis sous le mépris public, surgir de la boue où la réprobation universelle les avait plongés, et tout couverts d'ignominies et de scandaleux mensonges, se présenter à la nation comme les seuls Esculapes capables de guérir ses plaies ; lorsque nous avons vu le bras de l'assassin se charger de la guérison de la victime, un rire amer nous a pris, et nous avons été étonnés de tant d'effronterie, de tant d'impudence ! Alors nous avons dit : qu'ils soient les premiers estampés du fer dévorant du courroux populaire, que les premiers, leurs noms figurent au poteau de la publicité !

Grands admirateurs de toutes les hiérarchies, de toutes les aristocraties, nous descendrons du vil sycophante couvert de l'habit de ministre et dont le faste insolent insulte aux maux publics, aux roquets administratifs se nourrissant de promesses ministérielles et de pains à cacheter.

Vous connaissez déjà l'aristocratie de naissance, de sacristie, de caserne, l'aristocratie du génie, il vous reste à connaître celle de l'intrigue et de la vénalité, celle de la bassesse et de l'hypocrisie, celle de la stupidité et de la trahison.

A cette dernière la palme !

Cependant donnerons-nous la prééminence à celui qui, ravalant l'honneur national au niveau du sien, tartufe politique, impudent et sans âme, vient effrontément lui proposer de souscrire à son avilissement ?

A cet athée politique, dégoiseur de phrases officielles, myrmidon diplomate, se dressant sur ses ergots pour

s'inspirer de la parole de l'évêque d'Autun ; n'ayant foi ni dans la puissance de la liberté, ni dans la force du despotisme et résumant les faits sociaux les plus sérieux et les plus grands, dans une poignée de roubles ou de sterlings ?

A ce ministre sans foi et sans conviction, méprisé par les patriotes qu'il déteste, haï par les orangistes qu'il abandonna le 3 février, après avoir demandé 24 heures pour se prononcer en faveur du Prince d'Orange ; homme des pouvoirs qui réussissent, transfuge de ceux qui croulent, l'un des premiers adhérens au despotique message du 11 décembre, et dont la scandaleuse administration à accumulé sur la Belgique d'effroyables malheurs ?

Hélas ! nous le reconnaissons, leurs titres sont égaux, et notre impartiale justice flotte entre MM. Lebeau, Vandeweyer et Meulenaere, tous ont à nos yeux des droits pareils à cette honteuse prééminence, tous méritent également de figurer en tête de cette statistique morale et politique, où l'hypocrisie et la trahison jouent le premier rôle.

Et maintenant, voyez ! tout est prêt, le pilori est là qui se dessine hardiment sur l'horizon avec des poutres vermoulues et ses colliers rongés par les sueurs de l'angoisse ; au pied s'agite, se replie, bouillonne une foule menaçante, à toi Lebeau, la gloire, à toi le premier masque arraché !

LEBEAU,

MINISTRE DE LA JUSTICE.

Comme quoi M. Lebeau fut ministre et ce qui en advint.

Si notre dessein était d'exploiter les fautes de la vie privée, peu d'hommes nous offriraient plus d'armes contre eux, que le député de Huy. Décidés que nous sommes cependant à ne pas arracher le voile qui couvre les turpitudes du foyer domestique, et convaincus que sa vie politique nous offre assez de matière pour justifier la prééminence que nous lui avons reconnue et qui lui vaut d'être placé à la tête de cette Biographie destinée à flétrir, à démasquer des misérables sans pudeur et sans âme, nous passerons légèrement sur la jeunesse de notre ministre de la justice, assez connue d'ailleurs, pour n'avoir pas besoin de commentaires.

Et maintenant, Barbier, prête-moi ta verve incisive, amère et mordante, inspire-moi de cette généreuse et noble indignation avec laquelle tu as si énergiquement stigmatisée l'astucieuse et vénale conduite de ces vils tartufes qui ont fait du dévouement de leur patrie une immense et ignoble curée, et ravalé l'honneur national au niveau du •

leur, pour légitimer le pouvoir dont ils sont investis et dont ils font un si noble usage.

Oh ! quelles amères prévisions sont venues nous obséder, lorsque nous avons vu des hommes à qui la Belgique ne doit que haine et mépris, oser, bravant l'exécration publique, reparaitre sur les tréteaux témoins de leur maladresse ; et, le front impudent, se charger de dénouer des questions vitales qu'ils avaient si merveilleusement embrouillées.

Puisse le pouvoir épouvanté de leur profonde corruption, de leur tortueuse hypocrisie, reculer devant son œuvre, et remettre à des mains pures, consciencieuses et loyales, le soin d'un avenir plus heureux, que les nombreux sacrifices de la Belgique lui ont si justement mérité.

Nous ne pouvons trop recommander à nos lecteurs de ne pas se méprendre sur nos intentions. Nous ne sommes l'instrument d'aucun parti, nous ne voulons servir ni haines particulières, ni animosités de coteries ; mais nous voulons démasquer des hommes gangrenés par la lèpre sociale la plus hideuse, celle de l'amour de l'or quand même !

Eh ! n'est-il donc plus en Belgique un homme au cœur généreux et patriote, qui mérite la confiance du pouvoir ? N'avons-nous pas les Seron, les Gendebien, les Leclercq, les Tielemans, les Jaminé, pour qu'il nous faille subir deux fois ce Lebeau, dont la profonde ineptie ou la vile

trahison nous a plongés dans cet inextricable bournier de scandaleux mensonges et de misérables déceptions.

Combien il nous sera doux de reposer notre vue sur ces hommes que le pays vénère et que le pouvoir honore de sa malveillance, ces hommes, qui nous consolent par l'espoir d'un meilleur avenir, que nous promet leur beau caractère et leur brûlant patriotisme.

Mais montrons aux yeux de la Belgique ébahie, quel est ce ministre qui après s'être si indignement jouée d'elle, vient aujourd'hui lui promettre le dénouement de ses affaires, selon lui si prochain et si long-temps attendu.

La ville de Huy, située par le 40 31' lat. s'honore d'avoir donné le jour à M. Lebeau, destiné à remplir un rôle si fatalement important dans sa patrie. Né de parens d'une fortune négative, il ne pouvait guère prévoir les honneurs qui lui étaient réservés un jour et qu'il devait récompenser si dignement. Cependant son père assurait à qui voulait l'entendre, que son fils était destiné à faire du *bruit* dans le monde. Le pauvre homme ne se doutait guère de quelle nature serait cette brillante renommée, que sa tendresse paternelle lui promettait.

Ses premiers pas dans la vie, révélèrent bientôt dans le jeune Lebeau une dose de ridicules qui en faisait l'objet des mauvaises plaisanteries de ses camarades. Déjà on pouvait remarquer en lui le diplomate entassant mensonges sur mensonges pour pallier une première sottise, et ne recueillant pour prix de ses efforts d'imagination, que le mépris de ceux qu'il n'avait pu réussir à duper.

Reçu docteur en droit en 1819 , il fit partie de l'association de MM. Devaux , Rogier frères et Van Hulst , pour la publication du journal le *Mathieu Laensberg* , que l'impéritie de ses rédacteurs fit mourir d'inanition.

La carrière de journaliste lui ayant été aussi fatale que celle d'avocat , il résolut d'appliquer à des faits plus productifs, cette perspicacité si pénétrante, dont il a donné des preuves si éclatantes , surtout dans nos affaires.

Nous ne le suivrons pas dans sa jeunesse orageuse , à moins que fidèle , à sa parole de vengeance , il fasse fouiller dans notre vie privée, pour relater aux yeux du public des faits sans importance et sans intérêt , qu'il envenimera du fiel de sa haine. (1)

La vie politique de M. Lebeau date de l'époque où l'union prit naissance sous les auspices de M. le comte d'Oultremont et du chapitre cathédral de Liège ; ce système politique, monstrueux et bâtard , fut soumis à la présidence du *Courrier de la Meuse*, dont les rédacteurs du *Politique* reconnaissaient la suprématie, moyennant cent abonnemens, pris par le parti catholique.

On vit alors le jeune avocat abandonnant ses idées excentriques de religion et de morale , qu'il avait prêchées jusqu'alors , s'allier à un parti dont deux siècles d'expérience avaient prouvé la fourberie , on vit alors ce philosophe dont la hardiesse eut fait pâlir Desbarreaux, humble et

(1) Cette Biographie, à laquelle nous promettons un succès colossal, sera vendue au profit des blessés de Septembre. Ce sera la première fois que le nom de Lebeau sera accolé à une bonne œuvre.

soumis , reconnaître la suprématie de la sacristie sur le cabinet , de l'étole sur la toge.

Nous n'appuyons pas *pour le moment*, sur les intrigues de la commission de sûreté , dont M. Lebeau fut l'un des secrétaires, nous ne les montrerons pas se sauvant de Liège à la moindre allarme , et offrant de l'or à un batelier pour le passer à l'autre rive de la Meuse , et toujours gravement impertinent , venant reprendre sa place, le danger passé.

Chaque fois que la citadelle faisait une menace, chaque fois que le voisinage de l'ennemi inspirait quelque crainte, chaque fois que des émeutes ou de simples attroupemens faisaient appréhender la moindre collision , Lebeau fuyait, et ne reparaissait que pour venir demander sa part des résultats.

Nommé député de Huy, par les menées du parti catholique , et par des promesses de places , de pensions , de faveurs de tout genre, Lebeau fut enfin investi d'une part de ce pouvoir qu'il enviait depuis si long-temps , et qui devait lui coûter le sacrifice de sa conscience , et la perte de l'estime de tout ce qu'il y a en Belgique de gens honorables et de patriotes.

Après la démission du Gouvernement provisoire, vint cet interrègne qu'on appela *Régence*, et sous lequel on prépara les pièges qui devaient plonger un jour la Belgique dans un abîme de malheurs.

La première rouerie politique de Lebeau fut l'exclusion du duc de Leuchtenberg , sur l'acceptation duquel nous

pouvions compter, au profit du duc de Nemours, dont nous devions essuyer un sanglant refus.

Voici l'histoire.

La dynastie d'Orléans en prenant possession du trône encore tout chaud de Charles X, ne s'était pas caché l'existence d'un parti jeune, vivace et qui était loin d'avoir abandonné ses prétentions.

Le duc de Leuchtenberg, le seul roi qui rallia l'immense majorité de la nation, était pour Louis-Philippe un épouvantail dont le parti Bonapartiste pouvait se servir à tout instant pour ramener la France à des idées de conquête, que son roi actuel lui a si bien fait oublier.

Craignant le dangereux voisinage d'un prince jeune, fort des souvenirs qui se rattachaient à son père, adoré d'une nation qui ne le connaissait pas encore, le cabinet français sentit qu'il fallait à tout prix éloigner ce redoutable voisin qui aurait troublé son placide sommeil.

Il fallait un homme dévoué, qui eut assez d'influence et d'adresse pour tromper les représentans, assez d'astuce et assez d'hypocrisie pour les endoctriner, assez de corruption pour pouvoir être acheté.

Lebeau se présenta.

Il commença par faire entendre aux députés que l'acceptation du duc de Leuchtenberg était un acte hostile envers les puissances, qui s'effaroucheraient de voir sur un trône révolutionnaire, un prince de race guerrière. Il

montra ensuite un immense cordon sanitaire politique enlaçant la Belgique, que nulle puissance ne reconnaîtrait ; il parla des garanties que nous assurait un prince de la famille d'Orléans, de la force que cette alliance nous promettait, etc., etc., etc.

Les bons députés donnèrent dans le panneau, la majorité compacte *Leuchtenbergeoise* s'éparpilla, se divisa, et Némours fut nommé !

Oh ! alors, il eut fallu voir l'ignoble face de Lebeau stigmatisée d'un hideux sourire, il venait de tromper une nation, de compromettre son avenir politique, lui, dont le devoir était de coopérer à son bonheur!...

La députation envoyée à Paris s'en revint avec un refus net.

Voulez-vous vous amuser, dit le roi Philippe, prenez un régent, prenez le roi Surlet.

Ce service rendu à la politique du Palais-Royal, fut grassement récompensé, comme bien on le pense.

Puis M. Lebeau s'en fut trouver le prince de Ligne et lui offrit *sa* couronne, il lui *promettait* sous certaines conditions, de le faire élire par *sa* majorité.

Que l'on pèse les conséquences du refus de Leuchtenberg et que l'on demande à qui la Belgique est redevable de ses malheurs, la voix publique répondra : à Lebeau !

Plusieurs fois trompés, les députés voulaient que la nation prit une attitude noble et guerrière. Ce fut encore Lebeau qui vint promettre de leur faire obtenir par les

négociations, ce qu'ils n'auraient jamais par la force. Ils cédèrent, le patriotisme se refroidit tous les jours, et Lebeau prétendit avoir été mal compris et avoir dit : Vous aurez la dette, et pas le Luxembourg.

A qui doit-on l'acceptation d'un traité qui nous a enlacé dans un dédale inextricable de négociations sans but, sans fruits, qui ont dégoûté, ruiné la Belgique ? A Lebeau.

Quelle autre voix que la sienne eut osé entasser mensonges sur mensonges et pour mieux faire accepter des conditions qui devaient nous soumettre à de nouvelles humiliations, jurer que le règne de la diplomatie était fini.

Ou il connaissait l'état des négociations, et alors il nous a trompés.

Ou il ne le connaissait pas, et alors comment qualifier ses impudens mensonges ? Des deux côtés, il y a trahison ou impéritie.

Et aujourd'hui, avec de pareils antécédens, il ose reparaître au pouvoir. Lui, instrument des malheurs de son pays, ose venir lui prédire un meilleur avenir ! Arrière ame hypocrite et vénale, charlatan sans foi et sans pudeur, jouis de ton or, prix de tes complaisans services, mais ne souille pas plus long-temps une place que le patriotisme et la probité politique devaient seuls occuper !

STLVAIN VAN DE WETER,

AMBASSADEUR A LONDRES.

Ce fut la ville de Louvain, ce foyer conservateur de l'esprit démocratique, qui vit naître celui qui était appelé à coopérer un jour à l'anéantissement de la seule révolution qui eut dû assurer à jamais l'indépendance du peuple belge.

Issu d'une famille obscure, fils d'un ancien perruquier, depuis commissaire de police à Amsterdam, et qui malgré sa crasse ignorance, occupe aujourd'hui, grâce à son fils, une place élevée dans la magistrature (Juge d'instruction), il fut destiné au barreau et étudia sous le patronage de M. Van Meenen ex-jacobin qui avait échangé la carmagnole et le bonnet rouge, pour la robe et le bonnet fourré du pédagogue. Nourri d'idées germaniques, le jeune adepte promettait d'être un jour aussi obscur que son digne maître.

Souple et flatteur, le jeune spiritualiste laissait déjà percer cet esprit de courtoisie insinuante et adroite qui devait servir à son élévation future.

Les loisirs de la vie politique à cette époque permirent à l'élève de M. Van Meenen de se produire dans le monde littéraire par une traduction des fragmens d'*Hemsterhuys*, imprimée à Louvain, chez Michel, où elle se trouve encore toute entière, sauf quelques exemplaires distribués par l'auteur à ses amis.

Cette première épreuve de la vie littéraire ayant singulièrement refroidi son amour pour les théories du beau moral et les dissertations platoniques, le jeune Sylvain, dont l'esprit tout positif s'était déjà fait jour à travers les vapeurs métaphysiques dont son digne professeur avait enveloppé sa cervelle, se livra alors à l'étude du barreau où il n'eut guères plus de succès que dans ses élucubrations germaniques.

Comprenant trop bien son siècle et rougissant d'appliquer aux ignobles et prosaïques discussions des tribunaux de première instance, cette brillante faconde, qui devait, selon lui, le conduire à des résultats bien autrement fructueux, il parvint, grâce à son esprit finassier et insinuant, à se faire admettre à la *Gazette des Pays-Bas*, comme valet de plume surnuméraire, destiné à augmenter le chœur des voix laudatives qui bénissaient tous les jours, l'*auguste famille des Nassau*, et les indicibles bienfaits de son gouvernement paternel.

Il faisait beau voir alors les rameurs officiels de la galère ministérielle de la rue de Berlaimont, faire assaut de bassesses, de servilité, de fadeur et d'éloges de tout genre, pour exalter cette *auguste maison d'Orange*, comme ils

l'appelaient alors ; c'était merveille de contempler cette vénalité louangeuse qui s'arrachait les yeux pour ne pas voir, se bouchait les oreilles pour ne pas entendre , et dont l'adulation atteignait l'apogée de la plus ignoble flagornerie , le jour où la main du trésorier du ministère venait leur jeter en pâture l'or de ce peuple qu'ils calomniaient et dont ils ne comprenaient pas, disaient-ils, toute la profonde ingratitude.

Parmi toutes ces âmes vénales, toutes ces existences dont l'or était le seul mobile , parmi tous ces mercenaires à gages , le plus âpre à la curée, celui dont la voix était la plus connue du maître , celui que l'on proposait comme modèle aux encenseurs , aux flagorneurs ministériels, était le jeune Sylvain Van de Weyer. Que l'on jette un coup-d'œil sur la *Gazette des Pays-Bas* des années 1825, 26 et 27 , et l'on y trouvera des preuves irréfragables de la profonde corruption de cet homme qui avait jusque là voué sa vie à tout ce que les idées platoniciennes avaient de moins positif et de plus intellectuel.

Tant de dévouement à la famille des Nassau méritait une récompense , elle ne se fit pas attendre. Une chaire de philosophie fut confiée au jeune Van de Weyer, dont la confiante vanité ne doutait ni de ses talens, ni de ses moyens pour remplir dignement cet emploi.

D'abord de nombreux spectateurs , alléchés par de brillans prospectus , affluèrent au cours du jeune professeur , qu'ils regardaient déjà comme un nouveau Kant affranchissant la Belgique du servage intellectuel où elle se trouvait vis-à-vis de ses voisins.

Des dames séduites par les manières inusquées et les galanteries philosophiques du jeune professeur y vinrent en foule , mais bientôt le bout d'oreille perça et il ne resta plus qu'un petit nombre d'intrépides auditeurs , disant effrontément à la porte : je viens de la leçon de philosophie !

Et le public séduit par de promesses menteuses , le public qui s'attendait à un improvisateur éloquent , fut tout ébahi de ne trouver qu'un insipide liseur , dont la stérile faconde avait besoin de s'étayer des pages de M. Bonald et des articles de philosophie du *Globe*.

Mais il faut l'avouer, on ne perdait pas cependant tout-à-fait son temps au cours de philosophie , on y apprenait comme quoi la philosophie est ainsi nommée ; comme quoi elle se divise en deux parties , la théorique et la pratique , et les raisons de cette division ; comme quoi le moi est *un* , et mille autres jolies choses , rappelant assez le *faire* du maître de M. Jourdain.

La philosophie lui ayant été deux fois fatale , le jeune professeur s'avisa que les idées positives du siècle réclamaient toute autre chose que des sentimentalités kantistes et des improvisations mnémoniques. Son bon sens l'arracha bien vite de cette ornière qui ne lui promettait rien de certain pour l'avenir.

Cette royauté qu'il avait défendu jusqu'alors de tout son talent , de toutes ses forces , et dont il avait voulu pallier à force de sophismes , l'administration rapace et partielle , commençait à voir gronder autour d'elle , un orage qui s'annonçait sous des auspices terribles. Il savait fort bien

que rester plus long-temps à sa solde , serait un acte impolitique , absurde. Le pouvoir allait se déplacer , il le sentait , et malgré tous les bienfaits dont ce pouvoir l'avait comblé , il chercha à se rapprocher de l'opposition , sans cependant compromettre sa place à la mangeoire ministérielle.

Les libéraux de cette époque ne se montraient pas très-difficiles sur l'admission des nouveaux prosélytes qui venaient renforcer leurs rangs encore peu nombreux , tout ce qui s'offrait était reçu , un article de journal ouvrait l'entrée du forum libéral.

Cependant on put remarquer que de tous ses amis M. Van de Weyer fut le seul qui sut éviter de se compromettre ouvertement avec le pouvoir , et que les persécutions du gouvernement n'atteignirent pas. Laissant à ses amis le soin trop périlleux de la guerre ouverte , il sut conserver une couleur indécise qui lui permit de se rattacher au parti triomphant, selon le cours des événements.

On voit que déjà l'astuce du diplomate perçait sous l'habit rapé du publiciste.

Enfin la révolution éclata , fouguese , terrible , menaçante. Il jugea que le temps était venu de jeter le masque et de se rallier au parti que la victoire favorisait. On vit alors le jeune spiritualiste se mêlant parmi le peuple , en-doctrinant les timides , encourageant les hardis , prêcher des doctrines qui hurlaient de se trouver dans sa bouche pincée, et les manchettes froissées par les poignées de main

plébésiennes , jurer que le peuple était le seul souverain , et son gouvernement le seul légitime et moral.

La commission de sûreté dont il fit partie, s'effraya bientôt du mouvement révolutionnaire qui la débordait et menaçait de l'écraser , si elle lui résistait. Les mesures de tout genre furent adoptées et mises en œuvre , pour réfréner l'élan populaire ; lettres au prince d'Orange , proclamations au peuple , calomnies contre les patriotes qui voulaient une *rénovation* complète dans tout l'édifice social , que ces messieurs voulaient seulement *récrépir*.

Entraînés par la vague révolutionnaire , tout en parlant toujours de *légalité* , les gouvernailleurs qui avaient promis au prince de lui rendre une ville soumise et fidèle , furent contraints à entrer dans un système où leur politique myope ne voyait ni issue possible , ni résultat probable.

Pour eux , la révolution était finie , ils l'avaient naïvement , ils pouvaient désormais pour arriver aux sommités administratives , tant civiles que militaires , se prévaloir de leur dévouement à la maison d'Orange , pendant ces jours de troubles. Que voulaient-ils de plus ? leur but était atteint ; aussi il fallait voir avec quelle chaleureuse indignation ils tonnaient contre nous , simples, qui avions eu la bonhomie de prendre la révolution au sérieux.

Le premier coup de canon qui annonça la liberté du peuple belge , trouva M. Van de Weyer sur la route de Valenciennes , pâle , suant la peur , abandonnant lâchement aux jours du danger , un peuple qu'il avait plus que

personne , exalté , excité à se soulever. Le danger passé , il vint effrontément prendre place au gouvernement provisoire , et poussa l'impertinence jusqu'à promettre sa haute protection aux braves qu'il avait abandonné pendant le combat , à la merci d'un ennemi implacable et sanguinaire. Les récompenses étant en raison inverse des services rendus , la première place du gouvernement lui appartenait à bon droit.

Le gouvernement provisoire qui rattacha au char des rois de la Sainte-Alliance une nation un moment affranchie ; trop faible , trop indécis pour l'état des choses où il se trouvait , eut peur de l'élan de nos volontaires , trembla de leurs succès et finit par abandonner aux mensonges de la diplomatie , les destinées d'une nation que l'épée seule devait assurer.

Trop habile pour laisser échapper aucune chance de succès , il sut habilement se mêler sans trop se compromettre , aux intrigues qui avaient pour but de faire rentrer le prince d'Orange ; il ne sortit de la *légalité* que le 30 septembre , quand le canon bruxellois eut converti la révolte en fait irrévocable , et que la victoire l'eut légitimée.

Cependant il y avait au gouvernement provisoire , un homme dont l'immense popularité troublait le sommeil du jeune diplomate. Comme le paysan d'Athènes , qui s'ennuyait d'entendre appeler Aristide : le *juste* , il s'ennuyait lui , d'entendre le peuple ne jurer que par De Potter. Il résolut de le perdre.

Les opinions politiques de ce dernier n'étant pas partagées par ses collègues qu'il dominait de toute la hauteur de son immense popularité, il réussit à exciter contre lui leur jalousie, en le dépeignant comme un ambitieux dont le but était de confisquer la révolution à son profit, en se faisant proclamer président de la république belge. Ces mots habilement jetés dans le peuple par une nuée de mouchards et de policiers de tout genre, portèrent leurs fruits, et dès ce moment, M. de Potter fut perdu.

On connaît les scènes scandaleuses qui se passèrent à la *Bergère*, où une foule ivre et féroce, hurla des cris de mort contre celui qu'elle aurait porté en triomphe la veille. Eh bien! cette infâme et ignoble conduite envers un homme qui avait étayé sa nullité de son nom, il eut la bassesse de s'en faire un titre de gloire.

Mais éloignons nos regards de ces viles manœuvres et montrons le jeune diplomate arrivant plein d'une confiante fatuité au milieu des roués finassiers de la conférence, ne doutant de rien, pas même de son génie.

Le fait que nous allons citer, et de la véracité duquel nous répondons, donnera la mesure de la stupidité de notre envoyé, et de l'indicible et infernale malice de ce Talleyrand contre lequel il était appelé à joûter.

La partie n'était pas égale, on eût dû le voir. D'une part, un diplomate candide, ignare, partant présomptueux, ne se sentant pas d'aise à la vue du portefeuille chéri dont l'étincelant chiffre doré, disait aux gens : je suis ministre,

Messieurs. De l'autre, cet évêque d'Autun, à l'esprit retors, souple, insinuant, multiple ; vrai Don Juan de la diplomatie, vrai Méphistophélès politique, quelle profonde pitié ! quel inextinguible rire homérique dut le saisir, quand il vit le jeune apprentif Machiavel, s'enlacer, s'engluer, s'enfermer dans ses pièges et plein d'un sublime orgueil, assurer son gouvernement de la fin prochaine de nos affaires.

Or, écoutez : le tour est beau, il ferait la fortune d'un vaudeville de Scribe ; l'esprit satanique de Talleyrand en était seul capable.

En arrivant aux bureaux de Downing-street, le jeune ambassadeur demande à voir l'envoyé français. Au bout de quelques minutes, arrive clopin-clopant, l'Asmodée de la conférence ; son regard de lynx a bientôt apprécié la naïve fatuité du jeune diplomate. Après quelques compliments de la part de Talleyrand, dans lesquels il prodigue à M. Van de Weyer des éloges sur ses talents, sur la réputation qui l'a précédé, sur le plaisir qu'éprouve la conférence d'avoir à traiter avec un homme de son caractère, l'ambassadeur français lui demande son adresse : je n'ai pas encore jusqu'ici fait choix d'un hôtel, monseigneur, répond le jeune envoyé, dont la vanité se pâmait d'aise sous les éloges et l'amibilité du vieux renard diplomatique. « Si monsieur voulait accepter jusqu'à ce qu'il ait trouvé un hôtel à sa convenance, un appartement complet que je suis heureux de pouvoir lui offrir, rien n'y manque. »

Cette offre faite avec cette douce aménité, cette urbanité, cette exquise politesse qui caractérise l'ancienne no-

blesse française, n'était pas de nature à être refusée, descendant surtout de M. Talleyrand à M. Van de Weyer, ce dernier accepte avec plaisir, ne sachant comment reconnaître toute l'amabilité de ce procédé.

Dès ce moment, il grandit de dix coudées à ses yeux ; la conduite de Talleyrand à son égard, lui était un garant de son importance politique, de la grandeur du rôle qui lui était confié.

Dès ce moment, l'envoyé français appela Van de Weyer : *Mon cher !*

Comme il fallait des gens pour le service de la maison de l'envoyé belge, un des affidés de Talleyrand lui mit sous la main des hommes entièrement dévoués à ce dernier, et rompus au métier auquel ils étaient destinés.

Or, l'appartement offert si généreusement à M. Van de Weyer par M. Talleyrand, était meublé avec élégance, seulement il y avait deux clefs à chaque serrure des secrétaires, l'une entre les mains du bénévole occupant, l'autre entre celles de l'affidé de l'obligeant prêteur.

Pénétré de l'importance de son rôle, surtout depuis cette vive manifestation de l'amitié de Talleyrand, M. Van de Weyer travaillait avec ardeur à instruire son gouvernement de l'état des affaires, des dispositions de la conférence à son égard, de la conduite qu'il se proposait de suivre, des points sur lesquels il appuierait, de ceux sur lesquels il semblait opportun de céder, puis il demandait de nouvelles instructions pour les cas non prévus qui pouvaient se

présenter dans le cours des négociations et qu'il était important de régler.

Au fort de son travail, arrive un messenger porteur d'une lettre de l'envoyé français qui le prie de vouloir bien se rendre à la conférence. Cette prière, qui pour lui est un ordre, lui fait abandonner son travail, il renferme à la hâte ses notes, ses lettres au ministère belge et vole vers Downing-street, tout bouffi d'orgueil et de plaisir.

A peine est-il sorti de son appartement, que son secrétaire est ouvert et que ses notes copiées fidèlement arrivent presque en même temps que lui, à la Conférence.

Le jeune diplomate trouve au Foreign-Office, la discussion engagée, et est tout étonné de voir que ces messieurs connaissent ses instructions, ses réclamations à son gouvernement, les motifs sur lesquels il se fonde, bref, ce qui devait être un secret pour chacun, excepté pour lui.

Tout confus, tout pantois, d'entendre l'ambassadeur français lui assurer d'un ton patelin, que son gouvernement lui a permis de céder sur tel point, d'insister sur tel autre, d'employer même la menace, il courbe la tête devant cette écrasante supériorité, et va partout proclamant l'immense pénétration de M. de Talleyrand.

Une autre fois, ce sont des dépêches de son gouvernement qui lui sont remises et qu'il commente, étudie, lorsqu'arrive l'inévitable message de la conférence qui réclame sa présence. Les dépêches enfermées sous clef, il se hâte de se rendre où son devoir l'appelle.

C'est encore M. de Talleyrand, mais cette fois, d'un air grave, qui lui adresse la parole : « Vous avez dû recevoir des instructions de votre gouvernement, monsieur, qui ne sont pas de nature à être admises; la conférence ne souffrira jamais qu'on lui dicte des lois; son indépendance est un garant de sa justice.

Oh ! alors il eût fallu voir l'ambassadeur écolier, tout pénaud, ouvrir de grands yeux, regarder d'un air hébété cette impassible figure du renard du Foreign-office, douter s'il veillait, balbutier quelques phrases décousues, et finir par avouer ce qu'il n'était plus possible de cacher.

Rentré chez lui, il trouvait ses dépêches, ses notes, dans l'état où il les avait laissées, se creusait inutilement la cervelle pour pénétrer ce mystère qui l'obsédait comme un cauchemar, qui lui ôtait toute son importance politique, car à quoi bon sa présence à Londres, puisqu'il ne recevait pas une instruction, pas une note, pas une dépêche, n'écrivait pas une seule lettre, qu'il n'entendit la voix grave et mielleuse de Talleyrand lui dire : votre gouvernement a dû vous dire, vous avez dû écrire à votre gouvernement, etc.

L'ambassadeur belge en séchait de dépit et de honte, parfois il lui semblait surprendre dans le regard fauve de Talleyrand, une expression indicible de malice moqueuse et incisive; alors il se demandait s'il n'était pas dupe. Mais comment !

Enfin cette mystification dura deux mois et demi, et

M. Van de Weyer eut la bonhomie d'écrire au Congrès qu'il avait *vu venir* M. de Talleyrand ! *risum teneatis*.

Cependant les visites de M. Van de Weyer au prince d'Orange avaient un tout autre but que celui qu'il leur attribuait. Au langage de la conférence, aux semi-confidences du Foreign-Office, il avait senti que la révolution belge était loin d'avoir l'assentiment des puissances. Informé par les ambassadeurs étrangers, qui l'honoraient parfois d'un moment d'entretien, que sitôt la défaite de la propagande révolutionnaire, le premier soin des souverains serait de s'en tenir à l'exécution des traités de 1815, et de rendre la Belgique au *maître* que lui avait imposé la sainte-alliance ; il pensa qu'il était prudent de se ménager par ses offres de services, un appui futur auprès du prince d'Orange. Entre les mille protestations de dévouement qu'il lui fit, on doit remarquer surtout l'assurance qu'il osa lui donner, de ses efforts pour le faire proclamer roi des Belges.

Nous ferons ici une simple observation, et nous demanderons quelle fut la source de cette rapide fortune du jeune diplomate, et par quel moyen il parvint à se créer en si peu de temps, un avenir qu'il n'aurait jamais osé espérer dans ses rêves d'ambition les plus délirans. Comment celui qui était aux expédiens au mois d'août 1830, eut-il pu, au mois de décembre, être propriétaire d'une des plus belles librairies de Londres, placer des fonds sur la banque d'Angleterre, faire des spéculations de bourse, et pour des millions d'opérations commerciales en un seul

jour , si le prix de sa coupable complaisance envers les cours du Nord n'était venu lui en donner les moyens.

Ainsi , par un jeu bizarre de la fortune , celui qui vit son berceau entouré de toupets , de sacs à poudre, de papillottes , de fers à friser , celui dont les jouets furent des menottes et des poucettes , qui apprit à lire dans des procès-verbaux de délits et des rapports de mouchards ; qui couvert encore de la poussière de l'école , sans autre talent qu'une astucieuse souplesse et une profonde hypocrisie, fut tour-à-tour écrivain mercenaire, professeur improvisé , révolutionnaire par besoin , fuyant lâchement le théâtre sanglant où la liberté était aux prises avec les baïonnettes du despotisme ; celui qui rentré à Bruxelles vint réclamer une part de pouvoir qu'il n'avait osé conquérir les armes à la main , se vit tout-à-coup investi d'un emploi qui lui soumettait l'avenir d'une nation qu'il avait jusqu'alors outragée aux yeux de l'Europe pour une poignée d'or , et dont il avait , lui , mercenaire stipendié , basement calomnié les trop justes réclamations.

Rappelé au congrès pour rendre compte de sa conduite et de l'état des négociations , il reçut avant d'abandonner Londres, des instructions de celui dont il admirait à si juste titre, l'indicible pénétration, et l'exquise amabilité.

Ces instructions étaient : de bercer le congrès par de fallacieuses promesses, de lui faire voir comme prochaine la solution de nos affaires , de porter le ministère à céder sur les points dont l'opposition pourrait se faire un argument futur contre le gouvernement, en un mot, de travailler

à enlacer adroitement la Belgique dans cet immense réseau de mystifications où nous avons perdu l'honneur national et l'estime de l'Europe.

Instruit comme il l'était, des dispositions hostiles des envoyés des puissances envers notre révolution, n'était-il pas de son devoir, à lui, envoyé d'un peuple libre, d'en instruire son gouvernement, au lieu de lui inspirer une fausse confiance qui devait un jour lui devenir si fatale ! Talleyrand avait bien raison de dire à Palmerston : que M. Van de Weyer n'était pas l'homme de la Belgique, mais celui de la Conférence !....

Stupidité ou trahison, qu'on choisisse ! De milieu, il n'y en a pas : il faut opter entre les sifflets du ridicule ou les imprécations de la haine publique !

A son retour, il se crut accueilli à Douvres par les saluts des batteries de la côte, qui s'adressait à un bâtiment entrant en rade ; sa vanité s'appropriait humblement cet honneur, et il fit écrire aux journaux : que l'ambassadeur belge avait été salué à son arrivée à Douvres, par des salves d'artillerie ! Pauvre jeune homme !

L'histoire de l'escamotage de la fameuse note du mois de mai est trop connue pour que nous la narrions longuement. Les journaux de l'époque sont remplis de détails à ce sujet, qui tous serviront à étayer le dire de Talleyrand : que l'envoyé Belge était *l'homme de la Conférence* plutôt que celui de la Belgique. On n'ignore pas avec quelle impudente effronterie il sut rejeter sur le ministre des affaires

étrangères , les conséquences d'un fait commis dans l'intérêt de la politique des puissances !

Nous ne montrerons pas non plus l'apprentif-diplomate qui avait , d'après son expression si heureuse et si pittoresque , *vu venir M. Talleyrand* , n'être plus , entre les mains de ce dernier , qu'un pantin politique , dont les fils directeurs étaient soumis à l'impulsion qu'il lui plaisait de leur donner.

Nous jetterons cependant encore un coup-d'œil sur la rapide fortune de M. Van de Weyer, et nous demanderons à tout homme de bon sens s'il est probable que ses appointemens de diplomate pouvaient lui donner en si peu de temps une fortune qui s'élève à plusieurs milliers de liv. st.

Cette rapide fortune s'explique cependant facilement , si l'on veut porter un regard sur la conduite de l'honorable. A peine arrivé à Londres , il s'avilit à jouer auprès de la Conférence un rôle ignoble et honteux. Trompant la confiance dont l'honore une nation probe et généreuse , il descend jusqu'à n'être plus pour elle que l'instrument de sa perte. Bassement hypocrite , il répond aux vives interpellations qui lui sont faites sur la nature de ses relations avec le prince d'Orange , qu'il ne l'a vu que dépouillé de son caractère politique. On ne sait en vérité , ce qu'il faut le plus admirer , de la confiante impudence du diplomate interpellé , ou de la niaise stupidité d'une assemblée nationale qui se contente d'une semblable justification.

Disons cependant un mot du Suisse de M. Van de

Weyer, qui réclame en vain depuis long-temps, un mois d'appointemens.

A son retour de Compiègne, où il fit les délices des dames d'honneur de madame Adélaïde, le jeune envoyé, enivré par l'air de la cour de Louis-Philippe, fut atteint tout à coup d'un accès d'aristocratie, qui a pris depuis, le caractère chronique. Non content de se faire appeler M. le Chevalier, de pousser l'impertinence jusqu'à rougir de sa naissance, en métamorphosant son père, honnête perruquier, en juge d'instruction, il voulut avoir un Suisse, oui, un Suisse !....

Après bien des peines, il parvint à déterminer un honnête huissier du ministère des affaires étrangères à endosser l'habit à livrée, jusqu'à son départ pour Londres. Ce dernier s'y prêta, sous la condition que sa place au ministère n'en serait pas compromise.

Le pauvre homme séchait de se tenir sur ses jambes depuis le matin jusqu'au soir, il se surprenait parfois à rougir de ses galons, et il avait raison; car entre un huissier et un suisse au service de M. Van de Weyer, il y a une nuance morale, qui n'avait pas échappé à l'observation du pauvre messenger du ministère.

En retournant un matin à son poste, il apprend que M. le Chevalier est retourné à Londres, il réclame en vain ses appointemens, c'est au ministère des affaires étrangères à les lui payer, lui dit le père de l'ambassadeur.

Pour comble de malheur, il avait été remplacé au ministère, pendant son absence.

Plaignez ! oh plaignez ! le pauvre suisse du fuyard de Valenciennes, ses camarades le méprisent, il a dérogé, et dérogé jusqu'à être le vil laquais, de l'ex valet de plume de M. Van Gobbelschroy.

Nous reviendrons, dans les Biographies particulières, sur des faits dans lesquels se trouve compromis notre *sagace* envoyé, et qu'il serait inopportun de relater ici.

Pauvre Belgique ! mon bon pays, fallait-il voir ceux de tes enfans en qui tu mettais le plus de confiance, être les premiers à te trahir, toi qui les avais tiré de leur obscurité pour les gorger d'or et les saturer d'honneurs !

De ces deux hommes que nous venons d'exposer sans voiles aux regards du public, le plus coupable à nos yeux est ce LEBEAU, rénégat politique, instrument d'un parti ténébreux, qui compte pour rien l'honneur national ; menteur au front d'airain, au cœur de boue, artisan de déceptions et de tortueuses manœuvres qui devaient un jour porter des fruits si amers pour la Belgique. Oh ! il n'y a pas de termes assez énergiques, pas de mots assez corrosifs, pour peindre le mépris public qui s'est attaché à lui comme une lèpre rongeante : il n'y a pas assez de serpens au fouet de Némésis, pour punir le crime d'avoir compromis, trahi, vendu l'avenir de sa patrie, pour une poignée d'or et un habit brodé !....

CONSPIRATION

GRÉGOIRE.

A L'ARMÉE BELGE.

Aujourd'hui que l'étranger, suspectant votre valeur et votre patriotisme, semble vouloir vous rendre solidaire de la lâcheté et de la couardise de vos chefs, nous pensons qu'il est du devoir de tout citoyen aimant son pays, de montrer quelle fut leur conduite dans une œuvre anti-nationale et traîtreuse. Ce devoir, nous le remplissons avec plaisir, il prouvera à nos alliés quel courage, quelle confiance peuvent inspirer à la Belgique, des généraux qui tentèrent de la livrer aux vengeances de la Hollande, et un roi qui semble douter de la valeur et de la fidélité du peuple, en même temps qu'il souffre autour de lui des traîtres et des parjures.

V. LOY.

1. The first step in the process of the formation of the new state is the declaration of independence. This is a formal act by which a state declares its independence from another state. The declaration of independence is a unilateral act, and it is not binding on other states. However, it is a declaration of intent, and it is a declaration of the state's intention to become a sovereign state.

POURQUOI

**LE MÉTIER DE BIOGRAPHE EST DANGEREUX PAR LE TEMPS
QUI COURT.**

Lorsque, dans notre dernière livraison, nous arrachâmes le masque à deux hommes dont la présence aux affaires est une véritable calamité publique, nous nous attendions certes, à quelques réactions vindicatives, à quelques calomnies, la seule arme de l'intrigant dévoilé et exposé aux regards un public, dans tout le luxe de ses ignominies.

Cependant l'événement a dépassé notre prévision, et le lendemain de la parution de notre 2^me livraison, un bon arrêt bien équitable, est venu nous apprendre que tout en frappant fort, nous avions frappé juste.

Une épithète manquait à la réputation de notre persécuteur, ses titres au mépris général étaient incomplets, la magistrature belge est venue ajouter à son écusson d'infamies, le nom de calomniateur.

Un complaisant procureur du roi s'est dévoué pour son noble patron : nouveau bouc émissaire, il est venu réclamer comme siennes, toutes les iniquités, toutes les souillures de la sentine ministérielle. Et sans consulter son fardeau personnel, il a voulu se charger encore de celui de son honnête chef de file. Si ses forces trahirent son courage, il n'en mérite pas moins à nos yeux. Tout acte de servilité et d'abnégation personnelle sera récompensé, sinon dans l'autre monde, au moins dans celui-ci.

Cependant nous eussions désiré que ce beau dévouement eût eu un but plus noble et des résultats plus fructueux. Lorsque Curtius se jeta dans le gouffre, il se ferma sur lui au moins : l'abîme ténébreux de la renommée Lebeau n'a pas été comblé par la chute de la victime. Elle n'a servi qu'à montrer toute la noirceur et l'astucieuse méchanceté de celui qu'elle était destinée à justifier.

Soyons justes cependant : nous avons rencontré des magistrats consciencieux et probes, qui ont reculé devant la pensée de tourner le glaive de la loi contre un homme qui n'avait peut-être d'autre tort que celui d'avoir raison.

Nous savons maintenant dans quel arsenal se forgent les armes de nos excellences : la calomnie est digne de leur

courage. Ils n'ont pas tellement oublié les leçons de leurs alliés qu'ils ne sachent: que de la calomnie, *il reste toujours quelque chose.*

Oui il reste toujours quelque chose ! mais Beaumarchais a oublié de le dire; nous suppléerons à son silence : Il reste une tache indélébile sur le front du calomniateur!...

Et c'est par de semblables moyens qu'ils se vengent de voir leur ignoble face exposée aux huées, aux baffouemens, aux mépris de la nation.

Pauvres gens, votre méchanceté gratuite n'aura servi qu'à effiler le bec de ma plume, et vous ne serez pas long-temps sans vous en apercevoir !

Si nous eussions eu l'âme vénale de notre adversaire, nous nous eussions laissé baillonner par une poignée d'or, nous eussions exploité notre silence, escompté notre complaisance et tout eut été pour le mieux.

Encore si à la plus ignoble conduite, notre persécuteur n'était venu joindre la plus profonde ingratitude envers un homme qui, pouvant le lacérer sous le fouet de la vengeance populaire, s'était bénévolement contenté de lui en faire ressentir quelques légères atteintes.

V. LOY.

CONSPIRATION GRÉGOIRE.

I.

Peu de faits ont eu une plus grande influence sur la marche de nos affaires, peu d'événemens ont aussi fortement compromis l'avenir politique de la Belgique que la conspiration du 2 février.

Elle a révélé d'une part tout ce que pouvait l'audace d'un chef profitant de son ascendant sur des troupes toujours passives, elle a donné la mesure de la confiance que nous pouvions avoir en des hommes que la révolution a tiré du bourbier où ils croupissaient, pour les investir d'honneurs et les combler de richesses.

Que ces hommes oubliant en un jour les bienfaits qu'ils devaient à la révolution, leurs sermens, les malheurs irréparables d'une restauration, que ces hommes, dis-je, aient pensé dans la lâcheté de leur âme que la Belgique consentirait à reprendre le joug après l'avoir brisé; il n'y a là rien qui doive étonner tout homme qui connaît leur caractère.

Mais qu'après une tentative qui n'aboutissait à rien moins qu'à livrer la Belgique à tous les déchiremens d'une guerre civile, à lui faire perdre le fruit de sa révolution et à lui imprimer une tache honteuse, qu'après une semblable

tentative on ait vu les chefs de ce mouvement contre-révolutionnaire, élevés à des grades *plus brillans* que ceux qu'ils occupaient d'abord, et qu'au lieu de voir le fer de la loi faire justice de leur coupable conduite, on voie ces mêmes hommes entourer le trône, commander l'armée, régir des provinces, voilà ce qui est à la fois un soufflet à la nation et un non-sens politique qu'il est au-dessus de nous d'expliquer.

Que non satisfaits par cette première infamie dont le plomb devait faire justice, ces misérables aient encore souillé impunément une des pages de nos annales politiques, pour parvenir à réaliser leurs coupables desseins, et que narguant l'opinion qui les désavoue, leur patrie qui les repousse, ils entourent le roi, font partie de sa maison militaire, voilà ce que peu de gens croiront et ce que nous allons prouver.

Les hommes qui semblent avoir joué les principaux rôles dans la conspiration Grégoire, sont les suivans :

MESSEURS,

Le Général Duvivier,

Le Général Wauthier,

Le Général d'Hane,

Le Général l'Olivier,

Le Général Goblet,

M. Charles d'Hane.

Nous ferons remarquer que quelques-uns de ces mes-

sieurs qui n'étaient que colonels à cette époque, ont été depuis promus au généralat, sans doute en récompense de leurs bons et loyaux services.

Et si nous dévoilons maintenant, et seulement maintenant, une trame dont les résultats auraient accumulé des maux incalculables sur la Belgique, si nous avons attendu jusqu'aujourd'hui pour démasquer des traîtres sans honneur et sans conscience, c'est que nous avons pensé qu'à la veille de voir la Belgique prendre une part active dans le grand duel européen qui se prépare, il était important qu'elle connût les titres que ses généraux possèdent à sa confiance et les faits sur lesquels ils se fondent.

Si des hommes indignes à la fois et de leurs épaulettes et de la confiance que la patrie mettait en eux, ont réussi une fois à jeter le découragement dans notre armée, s'ils ont terni un instant l'étendard national, qu'ils ne se flattent pas du moins que deux fois ils verront le succès couronner leurs infâmes projets.

Nous montrerons à l'armée quels sont ses véritables amis, et nous séparerons les brebis galeuses du troupeau que leur présence souille depuis trop long-temps.

Et ont-ils donc pensé que le jour de la justice ne viendrait pas pour eux, ont-ils pu croire que leur élévation les sauverait de la foudre du courroux et du mépris populaire, ont-ils pu croire que la faveur d'un roi, qu'ils trompent, leur fût un sauf-conduit et qu'il suffit d'être général pour être inattaquable? Pauvres gens, lorsque nous vous

aurons dépouillé de vos brillans colifichets, pensez-vous qu'il y aura quelque différence entre vous, et le misérable, dont la justice des lois punit les forfaitures par un éclatant supplice.

Nous venons de citer les noms des principaux acteurs qui prirent une part plus ou moins active dans cette œuvre anti-nationale. Voici les grades qu'ils occupent aujourd'hui :

Duvivier, général de division.

D'Hane, général, chef de la maison militaire du Roi.

Wauthier, général de division, commandant une province.

L'Olivier, général de brigade.

Goblet, général-ministre.

Et qu'on ne pense pas que nous voulons jeter des ferments de discorde dans la nation. Aujourd'hui que l'étranger verse son sang pour nous, sans nous, il importe de lui prouver que nos malheurs et la honteuse déroute de Louvain ne doivent pas être attribués à la nation, mais à des misérables qui, aveuglés par l'or hollandais, s'efforcèrent de ramener sous la domination des Nassau, un peuple qui, pendant 5 années, avait aspiré après le moment de sa délivrance.

Nous devons à la Belgique, à l'armée, à l'honneur du pays, de montrer quels sont ces hommes, quelle fut leur conduite, quels furent les motifs de leur défection et comment ils prétendent la justifier.

Nous devons au roi de lui montrer quels sont les hommes qui l'entourent et qu'il honore de sa confiance.

Nous devons à nous-mêmes de démasquer les traîtres de quelque grade qu'ils soient décorés, quelque soit l'habit et le nom qu'ils portent. Si l'action des lois n'a pu les atteindre, au moins le mépris et la haine publique viendront marquer au front d'un signe ineffaçable, ces nouveaux Bourmont d'un nouveau Waterloo.

Traîtres de Gand! Traîtres de Louvain! avez-vous pu croire que vos broderies et vos épaulettes pussent céler les turpitudes de vos âmes vénales, et que le voile de l'oubli était tiré sur vos forfaitures! Oh détrompez-vous! votre masque va tomber.

the first of these is the fact that the
the second is the fact that the
the third is the fact that the
the fourth is the fact that the
the fifth is the fact that the
the sixth is the fact that the
the seventh is the fact that the
the eighth is the fact that the
the ninth is the fact that the
the tenth is the fact that the

the eleventh is the fact that the
the twelfth is the fact that the
the thirteenth is the fact that the
the fourteenth is the fact that the
the fifteenth is the fact that the
the sixteenth is the fact that the
the seventeenth is the fact that the
the eighteenth is the fact that the
the nineteenth is the fact that the
the twentieth is the fact that the

II.

Les tâtonnemens du Gouvernement provisoire, ses indécisions, sa marche faible et incertaine; l'ignorance de nos hommes d'état chargés de défendre le principe révolutionnaire contre les calomnies des hommes hostiles à sa révolution; le *statu quo* qui, en fatiguant la nation, portait une atteinte funeste à la fortune publique; les déceptions de quelques ambitieux rapaces, qui ne voyaient dans un fait aussi grave que la révolution, qu'une mine à exploiter; les espérances du parti orangiste que nourrissaient la faiblesse et l'inaction du Gouvernement, toutes ces causes réunies provoquèrent et amenèrent l'attentat du 2 février, qui, s'il eut réussi, plongeait la Belgique dans un abîme de malheurs.

Les élémens d'une contre-révolution étaient tout prêts, il ne manquait plus qu'une main hardie qui se chargeât de les mettre en œuvre. La mine n'attendait pour éclater que l'étincelle. Elle ne se fit pas attendre.

Parmi les hommes que la révolution avait élevés, se

trouvait le colonel Ernest Grégoire, ex-médecin, puis marchand tailleur, associé de M. Chazal, aujourd'hui gouverneur militaire de la province de Liège.

Grégoire était né pour être chef de parti ; ses connaissances lui assuraient une supériorité marquée sur beaucoup d'hommes qui, comme lui, devaient leur élévation aux barricades. Ambitieux, à la tête ardente, aux passions fougueuses, c'était l'homme aux coups de main, qui joue sa tête et compromet le sort d'un état pour le plaisir de se donner quelques émotions fiévreuses.

Étranger à la Belgique sous tous les rapports, ne tenant à son sol par aucun de ces liens qui font le citoyen, voulant à tout prix une célébrité quelconque, ayant pour les nullités gouvernementales une dose de mépris presque égale à leur impéritie, n'ayant vu dans la révolution qu'un fait dont son audace et son adresse pouvaient tirer quelque parti, traitant les plus graves questions d'existence politique avec cette intrépide insouciance du fanatique et du dandy, Grégoire fut encore une des preuves du danger de confier à des mains étrangères des emplois influents, sans avoir aucune garantie de leur dévouement et de leur fidélité.

Se croyant lésé dans ce qu'il appelait ses droits, il réclama énergiquement du Gouvernement provisoire qu'on le nommât au grade de colonel dont on venait d'investir Borremans, auquel il déniait des titres et les capacités nécessaires pour ce grade. Sa demande ayant été rejetée, il se

crut dès-lors délié de toute obéissance envers ceux qu'il appelait les patriotes de Valenciennes, et jura de renverser des hommes dont il avait étayé l'élévation de toutes ses forces et de tous ses moyens.

Un jour, à la suite d'une assez vive altercation au Gouvernement provisoire, il se retira, en faisant des menaces auxquelles on ne fit d'abord pas beaucoup d'attention, mais qui, chez un homme de son caractère, devaient un jour produire de terribles résultats.

Le parti de la dynastie déchue qui, à cette époque, était loin d'avoir perdu toutes ses espérances, cherchait un homme qui eut un peu marqué dans la révolution, et eut à la fois assez d'audace et de mépris pour l'opinion pour abandonner sans transition aucune, la route qu'il avait suivie jusqu'alors, pour entrer dans une voie nouvelle.

Le caractère exalté, fougueux de Grégoire était assez connu et redouté même de ceux qui l'employaient, plutôt pour l'empêcher de se jeter dans le camp ennemi, que pour le dévouement et les services qu'ils en attendaient. Brûlant du désir de venger ce qu'il appelait un affront, il réunissait toutes les qualités pour se mettre à la tête d'un mouvement que tramaient des Belges contre leur patrie, qu'ils voulaient doter des sanglantes réactions d'une restauration.

Grégoire était loin de partager les opinions et les vœux de ces derniers; il ne voyait lui, dans une contre-révolution, qu'un instrument de vengeance dont son âme aigrie sentait

tout le besoin. Nous ne pensons pas qu'il ait fallu l'entourer des séductions de l'or : le désir de la vengeance fut le seul motif qui lui fit oublier en un jour, et ses sermens envers une nation qui l'avait traité comme l'un des siens, et toute la bassesse du rôle auquel il se dévouait.

Les nombreux agens que le prince entretenait en Belgique, et qui, par mille moyens, tâchaient d'aigrir les esprits contre l'ordre des choses existant, eurent bientôt connaissance de la situation de Grégoire vis-à-vis du Gouvernement provisoire, et après lui avoir montré leurs moyens d'action, les noms des partisans de la contre-révolution, leur but, ils lui proposèrent de se charger de l'exécution de leur œuvre d'infamie et de trahison. Grégoire accepta avec joie. Peut-être ses scrupules furent-ils diminués en voyant figurer sur la liste des partisans de la dynastie tombée, des généraux, des ministres, des gouverneurs de province, des commandans de place, tous Belges et par cela même dix fois plus coupables que lui étranger, qui ne voyait dans sa trahison qu'une simple ingratitude.

Peut-être rêva-t-il l'impunité en songeant combien de têtes étaient compromises, s'il échouait, et ce motif, qui se trouva fondé, le poussa-t-il à accepter tout d'abord des offres qu'il eut dû repousser avec indignation.

Ce fut le comte Adolphe Duchâtel, l'homme de confiance du prince d'Orange, qui lui fit les premières ouvertures en l'assurant du succès que lui garantissait la coopération de trois ou quatre généraux, dont la défection était

préparée de longue main, et qui joignirent plus tard au nom de traîtres, celui de lâches sans honte et sans conscience.

Si les autorités militaires n'avaient pas été du complot, n'auraient-elles pas observé les fréquentes absences que Grégoire faisait à Gand, les émissaires qu'il recevait, ceux qu'il envoyait; bref, toute sa conduite plus que suspecte n'aurait-elle pas dû le faire arrêter et le soumettre à un interrogatoire sévère, dont on eut, sans nul doute, obtenu des résultats qui eussent épargné bien du sang.

Et s'il en eût été ainsi, pense-t-on que le procès de Grégoire n'eut pas eu une autre issue. Le crime n'était-il pas avéré, patent, sa trahison manifeste? Alors pourquoi n'avoir pas fait justice?

Pourquoi?....

Parce que M. le général Duvivier eut peut-être comparu sur le banc des accusés.

Parce que M. le général Wauthier, le colonel L'Olivier, le colonel D'Hane, le colonel commandant de place Vandenzanden, et peut-être même M. le général Goblet y eussent figuré à côté de lui.

Nous allons relater toutes les circonstances de cette honteuse trahison où des généraux investis de la confiance du gouvernement jouèrent un rôle digne d'eux il est vrai, mais que le fer des lois aurait dû punir. Et quelle confiance inspirerez-vous au soldat commandé par des chefs qui, pour

une poignée d'écus ou une étoile de plus dans leurs épau-
lettes, osèrent forfaire à l'honneur, et tentèrent de livrer
aux horreurs d'une guerre intestine, un pays qui les avait
comblés de richesses et d'honneurs.

Et si les réflexions dont nous faisons suivre ce rapide
narré d'une œuvre d'indicible déloyauté, peuvent paraî-
tre quelque peu dures, que nos lecteurs se souviennent
qu'il est bien difficile de contenir son indignation en voyant
aujourd'hui ces misérables que nous allons démasquer,
commander l'armée, souiller l'uniforme belge, et porter
élevé un front, sur lequel la main du bourreau eut dû estam-
per avec un fer brûlant le nom de *Traître à leur pays!*

III.

ATTENTAT DU 2 FÉVRIER 1831.

Le 2 février vers les huit heures du matin, le général Duvivier fut averti par un gendarme déguisé, du départ d'Ernest Grégoire, à la tête de son bataillon; et du mouvement combiné avec d'autres chefs de l'armée, qu'il opérerait sur Gand, pour y faire proclamer le prince d'Orange.

Le général Duvivier qui disposait d'une garnison de 4,000 hommes et d'une artillerie considérable, ne prit aucune disposition pour repousser une attaque aussi insensée, en supposant toutefois qu'elle dût s'opérer de vive force, et par des raisons qu'il est inutile d'expliquer ici; il attend une heure avant de prendre un parti. Sans prévenir le commandant de la place, sans informer les chefs des différents postes du danger dont la ville était menacée par une poignée d'hommes trompés par un chef vendu à l'ennemi, il se borne à prescrire à son collègue Wauthier de se porter au devant de Grégoire, lui donnant pour instruction de lui faire des *représentations* à l'effet de l'engager à retourner dans ses cantonnemens.

Ce fait se passait à neuf heures du matin. Le général Wauthier monte en voiture avec son aide-de-camp, et rejoint Grégoire auprès de Mariakerke; là, un colloque s'établit entre les deux chefs, et les représentations timides, presque suppliantes du général, n'ayant produit aucun effet sur l'esprit de Grégoire, enhardi par l'assurance qu'il avait reçue de la coopération active du corps franc de la ville de Gand, commandé par Charles D'Hane, M. Wauthier se contente de faire avertir le général Duvier, de l'inefficacité de ses *représentations*.

Tout autre général, dans une position semblable, n'eut pas hésité, sur le refus que faisait Grégoire de rentrer dans le devoir d'après l'ordre de son chef, à tirer son épée, à s'adresser aux soldats et à déclarer leur chef traître à la patrie, en leur ordonnant, au nom de la loi, de l'arrêter. Ils l'eussent fait, car il est prouvé, qu'à l'exception des capitaines, les sous-officiers et soldats n'étaient point dans la confiance; ils obéissaient passivement: d'ailleurs, la voix d'un général parlant au nom de la patrie, n'a jamais été méconnue des soldats.

Plus pacifique et moins résolu que son subordonné, Wauthier se laisse prendre prisonnier, et Grégoire le fait accompagner par le capitaine d'Origny, lesquels précèdent son corps de deux à trois cents pas.

Ce fut une entrée triomphale pour le corps de Grégoire; le général marchait en tête. Arrivé à la porte de Bruges, le poste était sous les armes, le chef demande au général

s'il doit fermer la porte, Wauthier lui *ordonne de rentrer* au corps-de-garde, quand il eut été encore temps pour prévenir le désastre, de faire tourner le pont, d'engager au besoin une fusillade avec les assaillans, et de faire arrêter d'Origny comme traître.

Grégoire entre hardiment à la tête de son petit corps, se dirigeant vers le gouvernement, en criant *vive le prince d'Orange*, et jetant au peuple étonné de tant d'audace, quelques pièces d'argent, ramassées aux cris de *vive la liberté*.

De tous ceux qui devaient appuyer sa trahison il n'en vit aucun, tous attendaient l'événement pour se prononcer.

Depuis huit heures du matin comme nous l'avons vu, le général Duvivier était prévenu des projets de Grégoire; il avait envoyé au devant lui son collègue Wauthier, il disposait d'une garnison de 4,000 hommes et d'une nombreuse artillerie, et au lieu de s'opposer avec énergie aux desseins d'un traître, sa coupable incurie laissa à la trahison le temps d'essayer ses forces.

Duvivier et Wauthier bien dûment avertis, se consultent; au lieu d'agir en hommes d'honneur et de résolution, ils laissent le champ libre à Grégoire, et se dirigent *seuls*, d'abord machinalement vers le gouvernement, ensuite vers les casernes de St.-Pierre, situées à l'extrémité de la ville, sous prétexte d'aller chercher des troupes qui, depuis trois heures, auraient dû occuper les places et les portes de la ville. Grégoire s'avance au pas de

charge vers l'hôtel du gouvernement ; un adjudant de place se présente à la caserne des pompiers ; le commandant était à son dîner : on ne l'avait point encore informé de ce qui se tramait, quoiqu'on fut prévenu depuis huit heures du matin. On accourt chez lui ; il arrive, et près de la caserne, il rencontre le commandant de place, qui lui ordonne de se porter à la *porte de Bruges* avec ses hommes et son artillerie, lui recommandant de passer par des rues détournées et par la *Coupure* pour y arriver, attendu qu'il vient d'être informé que Grégoire faisait un mouvement sur la ville.

Le commandant de place qui n'ignorait pas la présence de Grégoire, ses desseins et sa marche sur l'hôtel du gouvernement, éloigne ainsi le seul moyen de résistance dont on put disposer, et le dirige par le chemin le plus long vers le point déjà envahi ! Stupidité ou trahison, voilà ce qui se présente dans le cours de toute cette affaire.

Pendant ces pourparlers, les troupes assemblées dans la plaine de St.-Pierre attendaient l'arme au bras. L'adjudant de place ordonne de chercher des cartouches et donne un bon. On va à la citadelle ; autre embarras, les clefs ne se trouvent point, on cherche vainement ; elles se retrouvent enfin, quand on menace d'enfoncer la porte.

Par un hasard inoui, deux fiacres passent devant la caserne des pompiers ; le capitaine les arrête, détèle les chevaux, les attèle à ses canons, et se dispose à exécuter l'ordre du commandant de la place, en se rendant directe-

ment au poste assigné, lorsqu'il aperçoit au bout de la rue un peloton de Grégoire, commandé par Debast, se dirigeant au pas de charge sur la caserne. Soldat d'exécution, son premier mouvement fut de fermer la porte de son quartier, de donner l'ordre à ses hommes de se placer aux fenêtres, pour faire feu au besoin, en même temps il fait charger à mitraille une pièce de canon.

Debast voyant que son coup de main sur la caserne des pompiers était manqué, poursuit sa marche vers le gouvernement, où déjà Grégoire était arrivé.

Le poste des pompiers avait été envahi par sa troupe. Un homme se détache pour prévenir le capitaine de ce fait, et de l'envahissement de l'hôtel par les soldats de Grégoire. Aussitôt Vandepoele se met en marche avec ses deux pièces d'artillerie et soixante-dix hommes qu'il avait sous la main. Il s'avance au pas de course par la petite rue du gouvernement, et se trouve en bataille à quarante pas du corps de Grégoire. Le major Vandepoele juge qu'il n'a pas un moment à perdre : il demande au chef de peloton, Félix Morren, jeune officier gantois, plein de courage et d'énergie, de quel droit et par quel ordre il avait envahi ce poste. Celui-ci répond que c'est par ordre de son colonel. M. Vandepoele le somme de se retirer, le prévenant que, s'il hésitait, il allait le mitrailler.

Pendant ce temps, Grégoire paraît, et s'avance près du major, qui lui demande quel est son dessein.

Il y va de votre intérêt, de votre vie, répond Grégoire,

tout le monde est d'accord, vous allez recevoir l'ordre du général Duvivier. Nous allons proclamer le prince d'Orange. Le major Vandepoele ordonne au lieutenant Rolliers de se rendre auprès du gouverneur, pour prendre ses instructions, déclarant à Grégoire, qu'il répondait sur sa tête, de cet officier.

Parvenu dans le cabinet de M. De Lamberts, Rolliers, accompagné de Félix Morren, qui avait le pistolet au poing, lui demande si son intention était que la troupe de Grégoire occupât son hôtel, et que le drapeau orange y fut arboré ? M. le gouverneur lui répondit *que tout ce qui se passait était le résultat de la violence, appuyée par la trahison; qu'il ne reconnaissait point le prince d'Orange, mais seulement le gouvernement provisoire, de qui il tenait son mandat.*

Rolliers demande alors à M. le gouverneur si l'on pouvait employer la force pour faire évacuer son hôtel et pour maintenir son autorité méconnue par Grégoire. Je vous l'ordonne, fut sa réponse. Arrivé auprès de son capitaine, il lui rendait compte du résultat de sa mission, lorsqu'une balle ennemie vint tuer le pompier placé entre eux, et immédiatement trois coups de fusil tirés des rangs de Grégoire, blessèrent grièvement trois pompiers.

Le commandant ordonne alors à ses canonniers d'ouvrir leur feu, appuyant ce commandement d'un feu de peloton, et faisant retirer ses pièces pour les recharger, il avance son deuxième peloton pour les soutenir.

Les soldats de Grégoire se débandent, mais ceux qui

occupaient l'hôtel ouvrent leur feu par les croisées. Alors le commandant Vandepoele, à la tête de ses deux pelotons, se dirige au pas de charge sur l'hôtel du gouverneur, s'en rend maître, et fait soixante-six prisonniers. Quarante-six hommes furent tués et blessés dans cette rencontre.

Le corps de Grégoire n'existait plus. Depuis une heure et demie, M. Vandepoele était maître de l'hôtel du gouvernement, sans qu'il eut encore aperçu un seul homme de la garnison, chef ou soldat; cependant la fusillade avait été assez vive.

Grégoire, avec les débris de son bataillon, passa par le *Kauter*, sans être plus troublé dans son mouvement de retraite, qu'il ne l'avait été dans sa marche triomphale vers le gouvernement. Le colonel l'Olivier attendait, sur la place de St.-Pierre, l'issue de l'affaire et la décision définitive des généraux sur la proposition directe qu'il avait faite au général Wauthier.

Le colonel Constant d'Hane, commandant le 2^e régiment de chasseurs à cheval, et aujourd'hui général et aide-de-camp de sa majesté le roi, se trouvait au *Café des Arcades*, au moment de l'attaque de Grégoire; il déjeunait pendant qu'on se fusillait, attendant aussi sans doute, l'issue de l'affaire pour agir, ainsi que ses soldats qu'il avait fait consigner au quartier. Cette indifférence, dans un moment où l'ordre public était attaqué à main armée, comment l'expliquer? comment justifiera-t-il cette étrange conduite? Au premier coup de fusil ne devait-il pas accourir à son quartier, faire monter ses

hommes à cheval, y attendre des ordres, ou mieux encore, à l'exemple du commandant des pompiers, prendre l'initiative dans l'intérêt de la cause qu'il servait et qu'on attaquait trahusement? Car il est de règle parmi les militaires, que l'on doit se porter au canon, quand on ne reçoit point d'ordre.

Mais non, le colonel, en sortant du café, se rend chez lui pour attendre les ordres qu'on devait donner, au cas où Grégoire réussirait. Si quelques-uns de ses hommes se sont joints aux pompiers, c'est parce que ces braves, indignés du rôle qu'on leur faisait jouer, forcèrent la consigne.

Ainsi, le colonel d'Hane se tenait probablement tranquille parce que d'après ce qu'il entendait, les chances de l'attaque lui paraissaient douteuses.

Le corps franc, commandé par son frère, qui devait appuyer Grégoire, attendait des ordres pour agir en cas de succès.

L'Olivier, qui, *dès sept heures du matin*, avait endoctriné ses officiers et mis la caisse du régiment en sûreté, preuve qu'il était informé du mouvement, était prêt à se mettre à la tête de son corps.

Pour les généraux, ils restèrent inactifs avant, pendant et après le conflit.

Le commandant de la place s'était renfermé dans la citadelle. Chacun attendait l'événement.

Quelques coups de fusil se faisaient encore entendre, quand le général Duvivier se montra sur le *Kauter*, après être resté inactif depuis huit heures du matin. Ce n'est que plus d'une heure après que la victoire fut décidée en faveur des défenseurs de la cause nationale, qu'il envoya un peloton en reconnaissance vers l'hôtel du gouvernement.

Un fait d'armes digne de M. Duvivier mérite d'être consigné ici : quelques ouvriers avaient désarmé et conduit prisonniers au corps de garde de la place, plusieurs soldats de Grégoire. Paisibles spectateurs, ces ouvriers attendaient l'issue définitive de cette affaire, lorsque tout-à-coup M Duvivier, et son aide-de-camp, s'élança furieux sur ces braves gens, qu'ils assaillent de coups de plat de sabre, sans doute pour les punir de leur dévouement à la patrie ?

Grégoire fuyait ; il était du devoir d'un général, de faire monter à cheval au moins un escadron de chasseurs, et de le diriger sur le corps de Grégoire, avec ordre d'arrêter ce traître ; il n'en fut rien. Grégoire arriva tranquillement à Eccloo, où il fut arrêté par les patriotes de cette ville.

IV.

Nous avons relaté froidement, sans passion aucune, le tissu de trahison et de félonie auquel coopérèrent des officiers-généraux, dont la présence dans les rangs de l'armée semble être à la fois un encouragement à la trahison et un brevet d'impunité pour ceux qui marcheraient sur leurs traces.

Nous demandons à tout homme de bonne foi, si la culpabilité des Duvivier, des d'Hane, des Wauthier, des l'Olivier, n'est pas suffisamment prouvée.

Nous demandons, si le devoir d'un général fidèle et dévoué n'était pas, alors qu'il connaissait ces noirs desseins, de les déjouer par tous les moyens que sa position lui permettait d'employer.

Nous demandons quel fut le rôle le plus honteux, de celui de Grégoire, qui au moins proclama hautement sa mission de troubles, et la défendit par les armes, ou de celui de ces hypocrites mercenaires qui attendirent le ré-

sultat du combat pour combler d'outrages celui que vainqueur, ils eussent proclamé le *sauveur de la Belgique*, et que vaincu, ils osèrent qualifier du nom de *traître* ! eux dont la couardise était la seule justification qu'ils eussent à alléguer, eux qui avaient pour mériter ce nom, toutes les qualités nécessaires, excepté le courage de l'exécution.

Toutefois, la conduite du général Duvivier fut conséquente : il était juste que celui qui fit couler à Mons le sang belge, pour soutenir le trône croulant de Guillaume, favorisât de tous ses moyens les tentatives ayant pour but le retour d'un prince exclu par le vœu national.

Et ces hommes dont l'âme vénale, séduite par une poignée d'or, a tenté d'avilir, d'écraser leur patrie, ces brocanteurs d'honneur et de conscience sont *aujourd'hui* investis d'emplois plus brillants que ceux qu'ils occupaient avant leur coupable attentat ! On semble avoir senti qu'il n'y aurait pas assez d'épaulettes, de rubans et de croix pour cacher aux yeux leurs traîtreuses souillures.

Le général Duvivier a été nommé général de division.

Le général Wauthier a également reçu le commandement d'une division.

Le colonel d'Hane qui fit consigner ses soldats, dont il redoutait le patriotisme ; le colonel d'Hane qui déjeûnait tranquillement au bruit de la fusillade de Grégoire, a été nommé ministre de la guerre et général aide-de-camp du roi, à cause de sa fidélité et de son dévouement.

Le colonel l'Olivier, digne acolyte de gens qu'il connaissait assez pour pouvoir impunément leur proposer le déshonneur ; le colonel l'Olivier qui offrit aux généraux Wauthier et Duvivier *d'appuyer le mouvement en faveur du prince d'Orange, à la tête de son régiment* ; le colonel l'Olivier qui, ainsi que ses deux complices aurait dû périr de la mort des traîtres, a été promu au grade de *général de brigade* !

M. de Meulenaere qui avait connaissance du complot, pressé de se déclarer, d'appuyer par une proclamation le mouvement orangiste, demanda le 2 février vingt-quatre heures pour *se décider* ; M. de Meulenaere est gouverneur et ministre !

M. Goblet, qui n'ignorait rien de ce qui se passait, qui fut averti des infâmes propositions du colonel l'Olivier ; M. Goblet, dont le devoir comme ministre, comme citoyen, était de le faire mettre en accusation, a nommé général, un homme qu'il aurait dû faire fusiller, s'il n'eut pas craint les ricochets du plomb vengeur !

M. Goblet est aujourd'hui général de génie et ministre.

Grégoire, qui fit tuer 80 personnes, fut acquitté ; on avait besoin de son silence, et il ne douta jamais de son acquittement

L'entendez-vous, Belges ! ces hommes vous commandent aujourd'hui, ils vous gouvernent, ils ont des épaulettes et des ministères, et l'avenir de votre patrie repose entre leurs mains ! Belges ! l'entendez-vous ?.....

Honte et dérision !...

Et que dire, que penser du roi qui les tolère, qui fait plus, qui entoure d'eux son jeune trône, et expose ainsi la nation à de nouvelles embûches; qui repousse les hommes dévoués, tels que les Beaulieu, pour s'entourer de lâches flatteurs au cœur déloyal et félon, qu'il semble protéger et honorer d'autant plus que la nation les flétrit et les repousse. Il aura beau décorer leurs poitrines avilies de ses rubans et de ses croix, il aura beau les dorer de quelques rayons de son auréole monarchique, il ne réussira jamais à les dégrader de leurs ignominies, heureux lui même s'il n'est pas souillé par leur boueux contact !...

Nous ne continuerons pas ces réflexions, elles nous affligent trop, et en présence de faits pareils, elles seraient bien faibles. Nous dirons seulement à la nation, à l'armée : Au jour du combat ~~ayez l'œil sur~~ des hommes dont vous n'avez que pièges et embûches à attendre.

Nous dirons au roi : Il est encore en Belgique des patriotes purs et dévoués qui défendront ton trône mieux que les misérables, qui pour un sac d'écus, te livreront toi et leur patrie au fer de l'étranger !

Pour nous, nous continuerons notre beau mais dangereux rôle. La persécution, la calomnie ne réussiront pas à nous abattre. Nous comptons sur la sympathie de nos concitoyens au jour de l'épreuve. Nous avons mesuré toute l'étendue de notre tâche, nous n'y ferons pas faute. Nous aurons des fouets de scorpions pour ces traîtres blasonnés

qui rêvent la domination étrangère. Sentinelle vigilante nous veillerons sur eux !

Et puis, comme dit Shakspeare : Pensez-vous, Messieurs, que lorsque vous ne serez plus au pouvoir le soleil cessera de luire !

ERNEST GRÉGOIRE.

Nous avons esquissé les principaux traits du caractère de cet homme qui a joué un rôle des plus actifs dans notre révolution, mais alors qu'il y avait des dangers à se montrer ouvertement, des balles à recevoir ou un échafaud à gravir.

On connaîtra un jour plus amplement toute l'importance du rôle que Grégoire joua dans la révolution, quelle influence il exerça sur le peuple en septembre, et par quels actes il signala son dévouement à la cause de la révolution, qu'il devait trahir plus tard.

Né à Charleville (France), de parens occupant un rang honorable dans la société, Ernest Grégoire reçut l'éducation la plus distinguée : il fit ses premières études au collège de Charleville, où ses idées excentriques et son audacieuse témérité lui firent donner le nom de *tête de fer*. Ses premières études en médecine à Paris furent signalées par sa participation à tous les troubles, toutes les conspirations. Pour échapper aux vexations de la police, il se rendit aux

États-Unis, dont le gouvernement populaire souriait à son imagination de démophile. Il observa le mécanisme de la société républicaine de l'*Union* et se lia particulièrement avec les membres de l'ordre de Cincinnatus.

De retour des États-Unis, Ernest Grégoire se ligua avec les principaux chefs du parti républicain, et surtout avec le général Lafayette avec lequel il fut long-temps en relations et entretint une correspondance.

Après avoir formé à Paris, à Charleville et autres villes de France des associations secrètes, un événement politique le força de quitter ce pays et de venir chercher un asile en Belgique.

Lors des élections, en 1823, au collège électoral de Charleville, où les royalistes étaient en majorité, il signala énergiquement les illégalités du bureau qui protégeait ouvertement ce parti. Au milieu de la discussion, le capitaine, commandant la gendarmerie, eut recours à la force pour le faire sortir du collège. Cet officier voulut même lui porter un coup de sabre, mais Grégoire para le coup avec sa canne, fit sauter l'arme et cassa le poignet de son adversaire.

Le sous-préfet ordonna aux gendarmes d'arrêter Grégoire; mais celui-ci ne leur en laissa pas le temps et avec le sabre même de l'officier, il se fit jour à travers la force armée et la foule et se sauva en Belgique.

Il vint à Liège en 1823, où il acheva ses études en médecine et se fit recevoir docteur.

Nous n'irons point chercher dans les annales scandaleuses des études universitaires, des documens pour faire connaître la vie d'Ernest Grégoire. Jeune, ardent, fougueux et libéral, cette vie n'a pas été celle d'un anachorète, et plus d'une fois la police eut à intervenir dans les écarts de cette jeune tête.

Toutefois Grégoire s'était gagné l'amitié de ses professeurs et celle des élèves les plus distingués de son cours, tous reconnaissaient en lui de profondes connaissances.

Il venait d'obtenir son diplôme lorsqu'il épousa M^{lle} Hubertine Dawance, et alla s'établir à Spa.

Ennemijuré du catholicisme et des prêtres, il n'avait contracté son mariage que devant l'officier de l'état civil et il se refusa, lors de la naissance d'un fils à le laisser baptiser. Comme il ne s'en cachait guères, les dévots de Spa eurent bientôt monté une cabale contre lui. Alors pour le repos de sa femme, et se soustraire lui-même à la vindicte des prêtres, il quitta cette ville et vint s'établir à Bruxelles.

En peu de temps, il s'y fit une assez bonne clientèle, et cultiva l'amitié de plusieurs grands personnages.

Une liaison toute particulière se forma entre lui et M. Chazal, fils de l'ex-conventionnel. Fatigué de faire de la médecine et de pratiquer une science que le charlatanisme de ses confrères n'honorait pas à ses yeux, Grégoire fit paraître un opuscule qui souleva contre lui jusqu'au plus mince *Esculape* de la faculté. Sur les pressantes sollicitations

de M^{me} Chazal , il se forma entre son mari et Grégoire, une association commerciale, et peu de temps après, ils créèrent un établissement d'habits confectionnés.

De cette époque date une violente inimitié , qui s'éleva tout-à-coup entre les associés. Les amis intimes se brouillèrent et un procès, qui promettait d'être assez scandaleux, vint remplacer leur union.

La révolution de juillet éclata; sur la promesse de M. Chazal de laisser les affaires dans le *statu quo* jusqu'après l'événement, Grégoire partit pour Paris , à l'effet de coopérer au triomphe de son parti.

En passant par Charleville , il fut arrêté comme espion de la Prusse et jeté en prison. Il n'en sortit que par l'ordre formel du général Lafayette qui l'appella auprès de lui.

Après les événemens du mois d'août, éclata l'insurrection de Bruxelles, Grégoire accourut de Paris pour surveiller ses affaires; mais pendant son absence, au mépris de sa promesse, M. Chazal avait fait saisir tout ce qui se trouvait chez son associé. Grégoire jura de se venger de ce trait perfide; et ni les larmes, ni les prières de Madame Chazal n'eurent aucune influence sur sa détermination de se venger.

Grégoire oublia momentanément son inimitié pour se jeter tête baissée dans la révolution belge. On le vit figurer

aux premiers jours de septembre, à la tête de toutes les émeutes et de toutes les protestations ; ce fut lui qui créa le club à l'Hôtel de la Paix, provoqua l'adresse aux députés, se fit le chef du peuple pour s'emparer des armes, et qui, avec le colonel Rodenbach, organisa le premier corps franc.

Après les trois journées, Grégoire proposa au Gouvernement provisoire d'arrêter le général Van Halen, dont on suspectait les intentions ; il offrit même de lui brûler la cervelle, s'il ne pouvait parvenir à l'arrêter. On ne sait pourquoi le Gouvernement provisoire recula devant une mesure qu'il prit quelques semaines plus tard.

Révolutionnaire fougueux, il prêcha toujours le respect pour les propriétés, et M. Meeus-Vandermaelen lui dût de ne pas voir incendier ses magasins à huile ; qu'il préserva d'une destruction totale par son ascendant sur la populace.

Partisan déclaré du gouvernement républicain, il fit, avec quelques membres du club de Bruxelles, à M. De Potter, la proposition de chasser le Congrès, d'établir une dictature et de continuer à nettoyer le territoire belge du dernier de ses ennemis. « Avant de s'occuper des conditions d'existence, il faut *être*, disait un de ces enthousiastes, chassons l'ennemi, nous ferons des lois après. » Il y avait du bon dans ce projet ; M. De Potter eut peur, et fut écrasé par l'astuce de Van de Weyer et l'hypocrisie politique de M. de Mérode.

Le gouvernement l'envoya ensuite dans les Flandres

l'effet d'organiser ces provinces. Il se rendit à Ypres, Courtrai, Menin, Nieuport, Dixmude, pour y chercher les adhésions des autorités de cette province au Gouvernement provisoire. Il accompagna M. de Mérode à Bruges, lors de l'installation des commissaires provinciaux.

Nommé commandant d'un corps franc, il se rendit en Zélande dans l'intention d'occuper la rive gauche de l'Escaut, car il voulait porter la guerre en Hollande, et y opérer une révolution qui permit aux deux pays de se constituer en république des Provinces-Unies. Ce projet qui n'était pas le sien, mais celui d'un jeune déclamateur du club, aurait trouvé en lui un homme déterminé, et aurait, s'il eût réussi, épargné aux deux nations, bien du sang et bien des calamités.

Forcé d'abandonner ce dessein par l'arrivée d'un protocole, le gouvernement le nomma lieutenant-colonel d'un régiment de chasseurs à pieds qu'il était chargé de former à Bruges.

Colonel de circonstance, son premier soin fut de s'attacher des officiers instruits, qu'il sut habilement choisir parmi les plus expérimentés. Son corps serait devenu l'un des meilleurs, si l'affaire du 2 février ne fut venue renverser Grégoire et ses projets ambitieux.

On a accusé Grégoire d'avoir commis des exactions en Zélande. Cette imputation est une infâme calomnie qui devrait retomber sur le gouvernement, qui sans doute a oublié de rendre compte des sommes que Grégoire leur envoya de ce lieu.

A travers tous ses défauts, Grégoire a toujours fait preuve d'un noble caractère. Il n'abandonna pas aux jours de danger la révolution, qu'il voulut arrêter de sa faible main, quand il vit où l'impéritie et la vénalité des fuyards de Valenciennes nous conduisaient. Partout le premier au feu, il contribua plus que Van Halen et bien d'autres au succès de la cause populaire.

En prison, son caractère qui ne se démentit jamais, lui acquit l'amitié et le dévouement de tous les officiers dont il avait compromis l'avenir et peut-être la vie, par sa coupable conduite.

Deux, surtout, lui montrèrent un attachement de Séide, ce furent M. Félix Morren et un jeune avocat de Gand. Le premier, pouvant s'évader, refusa de partir sans son colonel, et tenta plusieurs fois, lorsqu'il fut mis en liberté, de la procurer à son chef. Il n'est pas de sacrifices que tous ses complices n'eussent faits pour lui, fascinés qu'ils étaient par cette audace qui leur en imposait. Il est juste d'avouer que jamais Grégoire ne compromit par ses aveux, aucun de ses camarades.

« Sachons souffrir en silence, comme il convient à des hommes, leur écrivait-il, l'emprisonnement d'un plus grand nombre de malheureux, ne rendra pas notre sort meilleur. »

BIOGRAPHIE

DES

HOMMES DE LA RÉVOLUTION,

PAR UN BELGE,

QUI A PRIS LA RÉVOLUTION AU SÉRIEUX.

Notre ennemi c'est notre maître,
Je vous le dis en bon Français.

LA FONTAINE.

Quatrième Livraison.

Bruxelles.

J.-B. CRICKX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE LA VIOLETTE, N° 33.

—
1833.

QUELQUES MOTS

SUR

LE PASSÉ.

Bien des faits se sont accomplis depuis la parution des premières livraisons de notre Biographie, mais pas un seul n'est venu démentir nos prévisions. Hommes et choses ont accompli leur mission d'après leur tendance naturelle, et il ne fallait rien moins que le don de la prophétie pour prédire, il y a un an, que la Belgique ne sortirait pas de l'ornière où la traînent quelques hommes qui s'engraissent de ses malheurs et vivent de ses humiliations,

Aussi nous ne leur avons pas fait faute et notre main vengeresse a laissé maintes cicatrices sur les fronts éhontés de ces hommes d'état qui se sont cramponnés au pouvoir, avec toute la force de désespoir et de la vénalité.

Et cependant, si l'œuvre donne la mesure de l'artisan, si trois années de déceptions et d'ignominies entassées sur le front de la nation Belge, ont dû lui prouver que ses faiseurs ne songèrent jamais qu'à leur intérêt particulier, si trois défaites parlementaires sont tombées comme de retentissans soufflets sur la joue du ministère, si l'expression du mépris général qui s'est attaché à eux comme une darte rongeante, a dû prouver au pouvoir qu'il méconnaissait le vœu national, si tout cela a eu lieu, pourquoi les mêmes

noms salissent-ils encore aujourd'hui les bancs du ministère, pourquoi sont-ils encore au pouvoir ?....

Quels sont les résultats de ces innombrables *solutions définitives*, de ces impudentes jongleries destinées à arracher aux contribuables un or qu'ils eussent refusé, si la véritable situation de nos affaires leur eût été connue.

Quel avenir politique avons-nous droit d'attendre d'un gouvernement qui abandonnant toute velléité d'indépendance et de nationalité, s'est servilement attaché à la queue du 13 mars, et qui sacrifie à quelques gracieusetés diplomatiques, tous les fruits que la Belgique avait droit d'attendre d'une révolution sanglante, et qui a laissé de si profondes traces dans notre prospérité matérielle !..

Mensonges et déceptions, voilà tout ce qui a été réservé au principe de septembre dont le pouvoir devait être l'expression fidèle, au lieu de le désavouer, de le méconnaître comme il l'a fait, en accablant de persécutions la minorité d'hommes courageux à qui il doit l'existence, tandis qu'il comblait des faveurs et de croix, les rétrogrades et les renégats sur qui seul il s'appuyait aujourd'hui.

Mais patience ! l'orage qui éclata sur Varsovie, qui comprime l'Italie et énerve la Belgique, n'est pas aussi éloigné qu'il ne puisse apprendre encore à ces hommes si oublieux de leurs promesses, combien était fort l'appui qu'ils ont brisé, combien était puissante la main qu'ils ont mutilée ! Ils se sont éloignés du peuple, tant mieux ! ils ne pourront pas du moins cette fois, crier à l'*ingratitude*.

Politiques maladroits et peureux qui s'efforcent de réunir ce que le peuple a séparé d'un revers de sa main puis-

sante, les gouvernemens de France et de Belgique n'ont retiré de toutes leurs serviles concessions au principe du droit divin et de la monarchie absolue, que dédains et mépris. En vain ont-ils offert d'effacer les rayons de gloire dont la main du peuple les avait dorés, en vain ont-ils traqué, décimé et anéanti les hommes généreux qui osaient leur rappeler leur haute mission de liberté et de civilisation, en vain se sont-ils trainés à plat ventre dans l'antichambre des rois du nord pour en obtenir un sourire, un regard, en vain ont-ils demandé pardon des victoires de juillet et de septembre, en alléguant qu'il *n'y avait pas de leur faute*, le droit divin est resté froid pour les élus des barricades et les cadavres de Bologne et de Praga offerts en expiation de la victoire populaire, ont à peine déridé le front de ces rois qui ne reconnaîtront jamais à aucun prix, un nouveau principe qui déracinerait bientôt leurs vieux trônes, s'ils l'admettaient à partager avec eux le droit de régler les destinées de l'Europe.

Eh bien ! devant tous ces faits si saillans, qui prouvent l'incompatibilité des vieilles monarchies avec les nouvelles royautés qui se sont implantées au cœur de l'Europe, quelle a été la conduite du gouvernement belge ? A-t-il renforcé le principe révolutionnaire de son appui et de son influence, a-t-il appelé à lui ces hommes qui brisent une couronne comme un cerceau d'enfant, a-t-il porté haut le front devant ses royaux cousins par la grâce de Dieu, a-t-il hurlé de désespoir à l'agonie de deux peuples tombés sous la hache du despotisme, a-t-il méprisé les roueries diplomatiques qui devaient lui valoir sa *naturalisation* royale dans la grande

famille , a-t-il été digne de la pensée qui lui mit le pouvoir aux mains ? Non , mille fois non ! Servile esclave du cabinet français dont il a calqué l'allure et stéréotypé les bassesses , les ambassadeurs de Léopold ont à leurs genoux la poussière des dalles du Foreign-Office de Londres ; quant à la gratitude de la royauté des barricades , elle a été vraiment royale , grande , digne du bienfait ! Elle a jeté au nez des vainqueurs de Septembre deux aunes de drap dont elle ne couvrirait pas ses laquais ; elle a rendu un habit pour une couronne , une paire de souliers pour une liste civile de trois millions , et l'on osera dire que les rois sont des ingrats ! Horreur !...

Mais objectera-t-on , pensez-vous que de vaines déclamations puissent changer la face des choses et anéantir des *faits consommés*. Nullement , mais nous croyons qu'il est nécessaire d'expliquer à l'avance quelques unes de ces sanglantes vengeances dont l'histoire nous offre tant d'exemples. C'est sitôt fait de calomnier le peuple ! Et puis , si peu d'hommes prennent la peine de remonter aux causes secrètes de ces soudaines colères qui le saisissent à certaines époques historiques ; ils voient l'échafaud fauchant des têtes et ils ne voient que le sang , sans s'enquérir si de profondes déceptions n'ont pas aigri son âme et égaré sa raison.

Et pensez-vous , vous tous qui par la bassesse de votre entourage avez fini par oublier votre origine , vous dont la parole insolente et brève aujourd'hui , était si caressante et si mielleuse aux jours de danger , pensez-vous que tant de sang , tant de sacrifices , seront vains et que le jour des comptes sévères n'arrivera pas ! Oh détrompez-vous , la

justice du peuple est celle de Dieu : elle est lente , mais enfin elle arrive !

Or, nous qui avons vu depuis trois ans se dérouler le drame révolutionnaire , nous qui avons été étonnés de tant d'humilité de la part des vainqueurs et de tant d'insolence de la part des vaincus , nous qui avons un cœur belge qui ressent profondément toutes les avanies que la patrie a dévorées depuis trois ans , nous qui osions espérer de voir la Belgique prendre rang parmi les nations , au lieu d'être un humble pachalik français , nous qui aspirions avec amour après ce moment désiré où un gouvernement vraiment national, mettrait tous ses efforts à nous donner cette unité, cette physionomie spéciale qui seule constitue une nation , nous qui rougissions pour le pouvoir à chaque soufflet qu'il allait mendier à l'étranger , nous enfin qui détestons l'étranger , nous sentons le besoin d'exposer dans toute la splendeur de leurs âneries et de leur mauvaise foi , ces hommes qui calomniaient peut-être un jour la justice des nations s'appesantissant sur eux , en la taxant de vengeance et en se donnant le relief de victimes !

Cela ne sera , ni ne doit être , votre rôle serait trop beau , l'or et le pouvoir vous suffisent , l'honneur serait du luxe !

Vous avez vu je suppose , la belle page historique de M. Court , sanglant épisode d'un drame plus sanglant encore ; eh bien ! ce tableau est un mensonge , une calomnie ! il ne montre que la punition , alors qu'il devait aussi montrer le crime.

Nous nous chargeons du dernier travail , il épargnera peut-être un mensonge à l'histoire.

Car en disant à l'Europe les inexprimables nullités qui pesèrent sur nous , en lui montrant tout l'ignoble tripotage qu'on décore du nom de gouvernement, en montrant combien le pouvoir a menti au principe de septembre dont il devait être le conservateur, et combien la nation belge fut trompée et humiliée , l'Europe comprendra mieux un jour pourquoi le lion Belge secoua de sa crinière les animaux odieux et avides qui le dévoraient lentement.

Cela fait, notre tâche sera remplie.

Quant à nos intentions , à nos principes , on pourra les calomnier , nous nous y attendons d'avance et nous nous sommes munis à tout événement d'une dose de mépris convenable , pour les aboyeurs du pouvoir.

Maintenant il serait peut-être utile d'expliquer pourquoi nous avons laissé une aussi longue interruption dans notre travail. Nous pourrions alléguer le dégoût, la paresse , l'insouciance , la négligence , le public prendra parmi tous ces motifs , celui qui lui conviendra le mieux.

BRUXELLES , CE 10 OCTOBRE 1833.

V. LOY.

SURLET DE CHOKIER,

RÉGENT

DE LA BELGIQUE.

Si le mot d'un grand homme : qu'un *imbécille fait plus de mal que dix traîtres*, pouvait être révoqué en doute, il suffirait de montrer l'administration du Régent pour le prouver. Jamais plus de nullité politique ne fut alliée à plus d'ignorante fatuité et de confiante présomption que chez ce Francklin-bourgeois qui caricatura la royauté avec tant de bonhomie et de laisser-aller.

Ce fut dans cette saturnale politique que l'on décora du nom de RÉGENCE, que le sieur de Chokier déploya sur-tout ces talens administratifs et cette science gouvernementale qui mit la Belgique sur le seuil de sa ruine et la livra pour toujours à l'influence française, en nécessitant l'intervention de l'étranger dans nos débats avec la Hollande.

Nous ne nous occuperons pas de la vie privée de l'honorable Régent, trop obscure et trop peu intéressante pour être soumise aux regards du public. Nous le prendrons à l'apogée de sa carrière politique, alors qu'il se faisait remarquer aux premiers rangs de cette minorité parlementaire qui défendait si chaudement les *intérêts belges* et dont les principaux membres se montrèrent depuis si favorables à la restauration politique d'un état de choses qu'ils avaient

été les premiers à ébranler. A cette époque cependant, M. de Surlet était l'ardent admirateur de faits et gestes de la maison de Nassau qu'il ravala si bas, quand le peuple dans un moment d'ironie, voulut montrer combien était ridicule un pouvoir que sa main pouvait conférer à un homme de la trempe de l'ex-représentant Surlet, et combien la royauté était bas tombée à ses yeux, puisqu'il revêtait de ses insignes un pasquin politique, qui, effrayé de son nouveau rôle, disait à son entourage : *Appellez-moi tout bonnement* Monseigneur.

Mais reprenons les choses de plus haut.

Dans notre deuxième livraison, nous avons expliqué les causes qui firent échouer l'élection du jeune Duc de Leuchtenberg, on n'a pas oublié que les intrigues du renégat liégeois en furent seules cause, on n'a pas oublié surtout comment il trompa les représentans de la nation en leur montrant le choix de ce noble jeune homme si digne de régir une nation qui venait de revêtir sa robe virile, comme un soufflet donné aux vieilles monarchies européennes dont la haine s'opposerait de toutes ses forces à la consolidation de notre nouvel état politique; il leur montra encore les avantages qui résulteraient pour nous de l'alliance d'une famille élevée à la royauté par la volonté populaire et qui aurait le plus grand intérêt à protéger un trône issu du même principe. Enfin cet homme qui depuis deux ans a si bien justifié le mépris dont nous l'avions couvert, cet homme pour qui nous avons épuisé les néologismes les plus amers, le renégat Lebeau parvint à ramener sur

le Duc de Nemours , tout l'intérêt qui s'attachait déjà au fils du grand Eugène.

Nommé président de la députation chargée d'aller offrir la couronne belge à un prince qui ne la refusait, que pour y mieux établir un proconsul dévoué à ses intérêts, M. Surllet de Chokier partit pour Paris , où il excita une curiosité universelle; les bons parisiens furent tout scandalisés de voir une nation si bien faite pour se passer d'un oisif trône, venir mendier un principicule à la *meilleure des républiques*, qui eût accepté sans beaucoup se faire prier, si elle n'eût craint de déplaire à ces messieurs du droit divin, à qui elle faisait déjà une cour assidue en attendant qu'elle leur livrât le cadavre de la Pologne et qu'elle posa ses sentinelles au pied des gibets italiens.

On fit à nos envoyés les honneurs de Paris avec une courtoisie qui les étonna de la part d'une royauté *démocratique*. Les fêtes, les bals, les concerts n'en finissaient pas. On ne leur fit pas grâce d'une seule merveille et depuis le chien du Louvre, jusqu'à l'éléphant Djèck, nos ambassadeurs dévorèrent tout avec une avidité archi-provinciale. Cependant ils s'avisèrent un jour qu'ils n'étaient pas venus à Paris pour admirer les prodiges du boulevard du Temple, et pour se donner des indigestions, ils demandèrent donc une audience solennelle où ils pussent exposer leur demande.

L'orateur de l'ambassade, beau parleur, qui depuis huit jours manquait de se faire écraser quotidiennement par les *omnibus*, en répétant sa harangue aux badauds éton-

nés , l'orateur se prépara , on fit une répétition générale dont chacun fut satisfait et l'on marcha d'un pas allégé par la confiance du succès, vers le palais de la *meilleure des républiques*.

L'ordre de choses parisien , avait ce jour là dépouillé le castor gris et la redingotte propriétaire , pour l'habit chamarré et le chapeau bordé. Madame Adelaïde brillait comme un soleil d'opéra , de rayons d'emprunt , *Rosolin* qui ne fumait pas encore de cigarres , se tenait modestement auprès de sa tante en regardant d'un air envieux son frère Nemours , à qui sa mère avait mis ses *plus beaux effets* ; un tel spectacle était fait pour anéantir les plus audacieux , aussi nos ambassadeurs restèrent tout pantois , écrasés par la splendeur qui rayonnait du centre à la circonférence de cette auguste famille. Enfin comme on ne peut pas rester éternellement en contemplation, même devant une royauté populaire , l'orateur commença son discours où il apprit à Louis-Philippe tout ce que celui-ci savait déjà , puisqu'il était le moteur secret de cette comédie , mise en scène par M. Lebeau et exécutée par nos bons ambassadeurs.

Le discours fini à la grande satisfaction de l'auguste famille qui s'ennuyait aussi décemment que possible , le roi Philippe prit la parole et dans une allocution à laquelle aucun des assistans ne comprit rien , il finit par avouer aux *chercheurs de rois*, qu'il ne pouvait leur laisser emmener son cher fils , mais que toujours nous pouvions compter sur son éternel dévouement.

Ces mots dits avec cette exquise aménité qui préside aux

poignées de main du roi de Neuilly , abasourdirent nos envoyés qui restèrent sots comme fondeurs de cloches , grandement vexés d'avoir fait en pure perte tant de frais d'éloquence et de bas de soie noirs , ils s'entre-regardèrent niaisement , tandis que le roi-citoyen leur jetait en guise de consolation ces mots :

« Que n'élisez-vous un régent , un roi même , voilà » M. Surlet qui ferait votre affaire on ne peut mieux. »

Ce à quoi , M. Surlet se courba jusqu'à terre en admirant la prodigieuse amabilité du roi-citoyen.

Après une réponse aussi diplomatique que celle dont ils étaient porteurs, nos envoyés ne pouvaient plus se faire illusion sur les vrais sentimens de la France à notre égard ; la haute protection du cabinet français n'était autre chose que de la prudence , le moment de s'adjoindre la Belgique n'était pas venu.

Ils partirent.

Arrivés à Bruxelles , nos représentans qui attendaient avec confiance le fruit de leur complaisant abandon du duc de Leuchtenberg , furent indignés du sot rôle qu'on leur avait fait jouer ; M. Lebeau répondit à toutes les accusations que le cabinet français l'avait trompé , il joua l'indignation , feignit le désappointement et n'oublia pas de se faire payer ce coup de maître qui débarrassait la France d'un voisin aussi dangereux que le duc de Leuchtenberg.

Or , comme quelques députés voulaient un roi ou quelque chose de semblable à tout prix , et que *ce bon* M. Surlet n'avait laissé ignorer à personne le *conseil* du roi Philippe ,

on s'occupa de trouver une *doublure* royale en attendant que quelque gentilhomme à écusson et à girouettes féodales voulut bien se charger du soin des destinées d'un peuple qui venait de briser une couronne que quinze années de règne, avait enracinée au sol.

Comme il arrive dans toutes les commotions politiques où les partis se défient mutuellement l'un de l'autre, on voulut pour *régent* un homme qui n'eût pas de volonté, pas de caractère, pas d'influence, ni par ses talens, ni par ses ayeux, ni par sa position politique; un homme docile aux impulsions que l'on voudrait lui imprimer. Les libéraux ne voulait pas qu'on choisit un catholique, les catholiques se signaient à la pensée d'être régi par un *philosophe*, les orangistes repoussaient les républicains, qui à leur tour exécrèrent les orangistes, il fallait pour régent un de ces hommes possédant des qualités *négatives* et qui se pétrissent dans la main des partis selon leur volonté, bref il fallait un homme nul, un imbécille, on choisit M. Surlet, qui s'excusa de n'être pas digne d'un tel honneur et qui finit par accepter.

Certes, ceux qui calomnient la nation Belge connaissent peu tout ce qu'elle a souffert, ils ignorent l'influence des gouvernemens sur les peuples et cependant l'Italie démoralisée, abrutie par le despotisme autrichien, l'Espagne, ensevelie dans la crasse monacale, devraient leur apprendre combien il importe à un peuple de bien choisir ses gouvernans.

A toi Surlet ! la première souillure du nom belge, à toi,

à ton ineptie, où à ta coupable trahison est due la première tache qui fut imprimée aux drapeaux vierges de notre jeune et brave armée, à toi surtout est due la perfide trame qui eut pour but de livrer la patrie aux réactions haineuses d'une restauration en la faisant passer par tous les sanglants conflits d'une guerre civile.

Les premiers jours de l'administration du Régent furent populaires; le peuple se pressait en foule autour de cette figure vénérable qui respirait la bonhomie et qui abandonnait avec confiance au destin le soin des affaires publiques. Mais bientôt, circonvenu par quelques hommes hostiles au mouvement révolutionnaire, le palais du Régent ne fut plus qu'un foyer de conspirations, et tandis qu'il prodiguait dans des proclamations servilement copiées, des assurances de son dévouement à la cause du peuple, il laissait machiner sourdement la désorganisation de notre armée, qui était alors le seul appui que la Belgique eût à opposer aux tentatives du roi déchu.

La convention signée entre les envoyés franco-anglais et les agens du gouvernement provisoire, avait ôté à la Belgique tout le fruit du beau dévouement de nos volontaires, qui, campés sous les murs de Maestricht, allaient enlever à la Hollande cette formidable position militaire qui lui permet de lancer ses colonnes au cœur du pays sans éprouver de résistance. Cette convention si fatale par ses déplorables conséquences, fut exploitée par le parti de la restauration que le Régent favorisait, s'il ne la dirigeait pas.

Un vaste système de désorganisation fut créé, on vit

alors au ministère de la guerre, un homme que la justice militaire à défaut de la justice populaire eut dû atteindre. La nomination du général Dufailly au ministère de la guerre prouva suffisamment la voie où nous entraînait la *Régence*. Les scandaleux gaspillages qui marquèrent l'administration de ce traître, sont trop connus pour que nous les rappelions ici, et une anecdote peu connue et de la véracité de laquelle nous répondons, prouvera mieux que de longues phrases, ce qu'était ce gouvernement hybride, composé de traîtres et de niais et qui entraînait la Belgique à sa perte en la trompant sur sa véritable situation militaire.

Depuis quelque tems l'attitude de la Hollande devenait de plus en plus menaçante, des mouvemens militaires évidemment hostiles avaient lieu sur la frontière. Interpellé par quelques patriotes sur la nature de ces démonstrations et sur les mesures prises par le gouvernement à cet égard, le régent crut devoir, pour l'acquit de sa conscience, assembler un conseil de ministres et des commandans militaires des provinces, qui, surtout se plaignaient de n'avoir pas à leur disposition un nombre convenable de troupes pour repousser toute agression de la part d'un ennemi aussi habile à profiter de nos fautes, que l'était le roi Guillaume.

Un conseil de ministres fut donc assemblé, on y invita les chefs des principaux corps de l'armée, les généraux Daine, Tieken de Terhove, etc., etc., y furent appelés. Après un splendide repas, tel que les aimait le Régent et pendant lequel on s'occupa bien plus du *bouquet* et des

coteaux des vins de Bordeaux et de Bourgogne que des affaires de la Belgique , le Régent prit la parole et annonça très-gravement à son conseil qu'il avait demandé au ministre de la guerre Dufailly, un rapport sur la situation militaire du pays. A ces mots, les assistans dressèrent les oreilles et concentrèrent toute leur attention pour écouter le rapport du ministre de la guerre.

Celui-ci déployant une immense pancarte , seul endroit où figura jamais l'armée de 65,000 hommes qui fut portée au budget de 1831 , commença ainsi d'une voix assurée :

Armée de l'Escaut , 23,000 hommes. Comment , quoi ! 23,000 hommes s'écria Tieken de Terhove , mais vous vous trompez sans doute , 23,000 hommes ! il faut donc qu'il en manque beaucoup à l'appel , car je ne connais moi que 14,000 hommes mal vêtus , encore plus mal armés , il y a là une erreur de chiffres.

Voyons , monsieur le ministre, s'écria le Régent en s'efforçant de prendre un air aussi capable et aussi inquisiteur que le permettait sa face moutonnaire et son encolure de mérinos , il importe que ceci soit expliqué , il y a là un déficit , il faut que ces troupes se retrouvent.

— Monsieur a raison , répond avec un impayable sang-froid, le mystificateur Dufailly, mais il y a des troupes en marche.

— Au fait Messieurs s'il y a des troupes en marche , il faut leur donner le tems d'arriver ; à quoi bon fatiguer par des marches forcées les défenseurs de notre belle patrie. Continuez général : un verre de Madère messieurs ?...

Vingt-trois mille hommes ! répétait entre les dents Tieken de Terhove , pendant que le ministre reprenait avec un splendide aplomb la lecture de son fidèle rapport.

Armée de la Meuse , vingt-cinq mille hommes , continua Dufailly d'une voix nonchalante sans se laisser troubler par un bond qui fit sur sa chaise le général Daine en s'entendant accuser le double des troupes qu'il possédait réellement. Monsieur le ministre doit savoir s'écrie-t-il , que mon corps d'armée ne compte guère que la moitié de ce nombre, en y comprenant les volontaires mal organisés, sans artillerie , sans cavalerie.

Ici nouvelle interpellation du Régent à son ministre, qui, cuirassé d'un flegme imperturbable , lui répond tranquillement : Monsieur a raison, mais il y a des troupes en marche.

Vous voyez messieurs, reprend le Régent avec une naïveté charmante, que vos craintes étaient illusoires , et que nous sommes en mesure contre toute agression. Continuez général.

Celui-ci reprend la lecture de son rapport qui soulève de nouveau les mêmes réclamations , auxquelles il répond par les mêmes raisons , qui à leur tour , satisfont tellement le Régent émerveillé de l'activité de son ministre de la guerre , qu'il ne sait comment lui témoigner sa reconnaissance.

Le rapport fini et les doutes de ces Messieurs dissipés , l'honnête M. Surllet alla digérer son dîner, bien tranquille sur l'état de notre défense et répétant à part soi : au fait, puisqu'il y a des *troupes en marche*, elles ne peuvent manquer d'arriver.

Quelques tems après, les hollandais rompirent l'armistice, on chercha vainement l'armée formée par les soins du Régent et qui figurait au budget pour quelques millions qui ne se retrouvèrent pas.

Quelques tems après, nos troupes mal organisées et manquant de tout, furent enfoncées sur toute la ligne et se retirèrent en désordre malgré une brillante défense, devant un ennemi qui avait le secret de notre faiblesse et qui comptait ses plus chauds partisans dans les grades supérieurs de notre armée.

Le roi Léopold chercha vainement cette belle armée dont le Régent l'avait doté sur le budget. La trahison était si confiante en elle-même, que le général Goblet, envoyait sa femme au quartier-général du prince d'Orange, pour l'assurer de son *dévouement* et de sa *fidélité*.

Quant au Régent, il commençait à trouver que les *troupes en marche* auraient eu tout le tems d'arriver depuis la lecture du rapport de son ministre de la guerre, même en faisant de très-petites étapes.

Et lorsque quelques hommes purs qui sentaient toute la portée de l'affront qui venait de s'appesantir sur nous, demandèrent une enquête qui lavât la nation belge du reproche d'avoir fui devant son ennemi sans combattre, une enquête qui la rehabilitât dans l'estime européenne, un homme se leva qui osa demander *qu'on tirât un voile sur le passé !...*

Quant au Régent, cause première de la tache qui venait de s'attacher à nos jeunes drapeaux, il ne se fit pas un seul

reproche. Sa conscience était tranquille. Il dormit aux cris de victoire des hollandais, comme Napoléon à la veille d'Austerlitz. L'honnête homme!...

Le général Dufailly fut simplement *remplacé* avec une retraite de 6,000 francs, pour récompense de *ses bons et loyaux services*!...

La chambre vota au régent 10,000 florins de pension et nomma une députation pour l'aller remercier des *soins qu'il avait pris pour la défense du sol et de l'indépendance belge*.

Pendant ce temps, de braves officiers de volontaires mouraient de faim et on couvrait de broderies le général qui envoyait sa femme en ambassade auprès du chef de l'armée ennemie et la chargeait de faire connaître à S. A. R. la fidélité de M. Goblet, son dévouement à son auguste personne, en lui rappelant qu'il n'avait pris de service dans L'ARMÉE RÉVOLUTIONNAIRE : que d'après SON AUTORISATION, et dans le but de le servir plus efficacement.

Mais direz-vous, une commission militaire a fait justice de ces hommes, le plomb nous a vengés de leur trahison et leurs noms sont voués à l'exécration!... Point, M. Goblet est ministre, général en chef du génie militaire, ambassadeur et touche à ces divers titres, 50,000 francs d'appointemens.

Nous allons maintenant nous occuper des scandaleux pillages du mois de mars dont Bruxelles fut le théâtre, mais comme ils ne furent que la conséquence d'un infâme machiavélisme, il importe de remonter un peu plus haut pour les expliquer.

Les nombreux obstacles que la politique étrangère apportait à la consolidation du nouvel état belge, les déceptions dont on abreuvait nos envoyés, la difficulté de trouver un chef qui donnât de l'unité et de la force à la Belgique régénérée, qui servit de lien au faisceau d'intérêts divergeants qui tous voulaient le pouvoir, puis aussi les manœuvres secrètes des chefs militaires corrompus par l'or et les promesses de la famille déchue, les répugnances invincibles de ces hommes fourbes et traîtres, pour un nouvel état de choses qui promettait au peuple belge un tout autre dénouement que celui d'une royauté sans avenir; l'instinct de courtoisie de tous ces valets du monarque déchu, qui aspiraient après le moment où ils pourraient de nouveau dévorer les sueurs du peuple, les intrigues des agens du parti orangiste que favorisait ouvertement le régent, les frayeurs absurdes de quelques hommes qui nous dépeignaient le *danger* de voir une république s'établir avec toutes les *horreurs de 93*, les craintes de l'industrie qui tremblait de voir se perpétuer un provisoire ruineux pour nos intérêts matériels, les déceptions de quelques ambitieux qui ne voyaient dans la révolution qu'une place à remplir, toutes ces causes réunies, amenèrent le mouvement du 2 février qui était connu à Bruxelles et appuyé par les sommités gouvernementales de l'époque, mais qui vint se briser contre l'antipathie innée des masses pour l'ordre de choses qu'elles avaient renversé au prix de tant de sang et de sacrifices!

Le mouvement du colonel Grégoire n'était qu'un prélude

du mouvement général qui devait éclater s'il réussissait. Plus ambitieux, plus *roués* que l'audacieux Grégoire, les faiseurs en firent une espèce de *sentinelle perdue* du parti orangiste, destiné à *tâter* les masses et à reconnaître la position des esprits, Grégoire abandonné, tomba sous la mitraille des patriotes, et vit aussitôt un concert d'anathèmes pleuvoir sur lui, de la part de ceux-là même qui le nommaient *mon cher colonel*, avant sa défaite.

Or, comme la voix publique accusait le pouvoir d'avoir favorisé le coup de main de Gand, il voulut se laver de ce reproche, en vouant aux vengances populaires, le parti avec lequel il tramait quelques jours auparavant la guerre civile, il voulut effacer la trahison, par le pillage et détourner l'attention publique de faits qu'il tremblait de voir s'éclaircir.

Le signal partit de Bruxelles, et bientôt des scènes épouvantables de désordres eurent lieu dans nos principales villes. A Bruxelles surtout, on vit une espèce d'ordre présider aux dévastations, il y eût de la méthode dans l'anarchie et tandis que tous les bons citoyens gémissaient de ces troubles qui souillaient aux yeux de l'Europe le principe révolutionnaire et le nom belge, le régent faisait force proclamations, contresignées *Sauvage*, dans lesquelles il prêchait la paix et l'ordre, et au lieu d'employer les mesures sévères que cet état de choses réclamait, en réprimant les brigands qui souillaient notre réputation de peuple libre, ce bon régent festoyait largement de splendides dînés de Dubos, sur le grand livre duquel, sont consignées les traces les plus éclatantes de son règne.

Les enquêtes ordonnées plus tard sur ces pillages dont l'inoffensif habitant finit toujours par payer les dégâts , ces enquêtes disons-nous , ont jeté un jour terrible sur les causes secrètes de ces troubles. Plaise au ciel qu'on se trompe et que l'administration du Régent en soit pure , nous le désirons , mais sans oser y croire. Cependant lorsque de tels soupçons planent sur un gouvernement , et que pouvant les démentir, il ne le fait pas, c'est qu'il tremble devant une justification qui le compromettrait davantage que le silence.

Mais ce ne fut là tout , le pillage avait voilé la trahison , les calomnies voilèrent les pillages.

Depuis quelques tems , les ménées du parti orangiste étaient trop évidentes et trouvaient trop d'appui dans le pouvoir pour qu'il se donnât la peine de gazer ses desseins. Quelques jeunes gens voulant opposer influence à influence, pouvoir à pouvoir, se réunirent en sociétés délibératives , destinées à neutraliser les efforts du parti de la restauration , auquel le Régent semblait laisser une si large influence. Les discussions de ces assemblées furent toujours décentes et sévères , plusieurs députés en firent une espèce d'école parlementaire , mais le gouvernement du Régent qui tremblait bien plus des formes républicaines de ces réunions patriotiques , que des suites fatales d'une réaction politique , le gouvernement du Régent rejeta sur les sociétés populaires la responsabilité des pillages dont il connaissait cependant si bien les auteurs. Ainsi il excusait un crime, par un autre crime, et ne rougissait pas d'accuser

l'élite de la jeunesse belge pour justifier sa faiblesse ou sa trahison. Ce sont là des faits que nul ne démentira, les défiances dont ces sociétés se virent bientôt l'objet, prouvèrent que la calomnie avait atteint son but.

Et maintenant qu'on vienne nous dire que là où nous voyons de la trahison et de la duplicité, il n'y eut que de la négligence et une trop grande confiance dans les hommes qui l'entouraient, nous répondrons que le régent savait *on ne peut mieux*, que le général Dufailly avait concouru à l'attaque de Bruxelles, à la tête des colonnes hollandaises et qu'il était peu probable, pour ne pas dire impossible, qu'un homme qui cachait aussi peu sa haine pour la révolution, put tout-à-coup l'oublier, pour donner tous ses soins à l'organisation d'une armée destinée à repousser ses anciens amis; qu'il n'ignorait pas que le général Goblet avait, avant de se *compromettre* avec la révolution, été chercher *des instructions* à Anvers auprès du prince d'Orange, et qu'il n'avait pris de service que d'après *l'autorisation* du prince; il n'ignorait pas que presque tous les chefs militaires qui l'entouraient, avaient trempé dans la conspiration Grégoire, et qu'il n'y avait rien à attendre de ces hommes qui n'eurent pas même le courage d'être de hardis criminels et qui désavouèrent un parti qui les avait gorgés d'or, il n'ignorait pas les tentatives de séduction dont on obsédait les officiers fidèles à leur nouvelle patrie, il ne pouvait l'ignorer, puisque de nombreux avis lui furent adressés, il n'ignorait pas les coupables intrigues de ses ministres avec lord Ponsomby, dont un homme simple et franc fut plus tard la victime comme Grégoire l'avait été

des promesses des chefs de corps , quelle excuse pourra donc opposer le Régent à cette grave accusation d'avoir mis la Belgique à deux lignes de sa perte , de l'avoir perdue même en nécessitant cette fatale intervention française que nous payons aujourd'hui si cher !

La conspiration d'Anvers qui éclata sous la régence peu de tems après le mouvement insurrectionnel de Gand , ne fut que la conséquence du système rétrograde adopté par le ministère du régent , qui voyait en tremblant les monarchies légitimes bonder ce principe révolutionnaire qu'ils encensaient en raison des emplois et des émolumens dont ils étaient investis. Simple dépositaire d'un pouvoir qui lui pesait aux mains , ne considérant la révolution que comme un *événement* , un *déplacement* de pouvoir , sans autre conséquence , le régent n'avait pas assez de foi en l'avenir et en la force du principe insurrectionnel pour oser le continuer, l'étendre même, sous les regards menaçans des puissances étrangères.

Alors désespérant de diriger selon les vues retrogrades de quelques hommes , le char de la révolution , on entreprit de l'enrayer , de paralyser ses mouvemens , en occupant au dedans les esprits inquiets et vigilans des patriotes , par des manifestations réactionnaires qui devaient en même tems convaincre les puissances du peu de force réelle de la révolution , en montrant la Belgique divisée en deux camps ennemis , dont l'un opprimait l'autre.

Ce complot était si habilement ourdi que si les machinations des meneurs n'étaient venues échouer contre les anti-

pathies des masses, une intervention prussienne et anglo-française fut venue rétablir à main armée, un nouvel ordre de choses, sous prétexte de délivrer la Belgique du despotisme d'un parti que l'on dépeignait sous les plus noires couleurs. Que signifiaient les continuels tripotages des envoyés anglais et français avec les chefs de corps belges, qui tous protestaient de leur attachement à l'ancien gouvernement; n'était-il pas évident que l'on voulait tromper ces agens sur le véritable état des esprits; en leur montrant la majorité de la Belgique comme disposée à accueillir favorablement les chances d'une restauration; quelles étaient les entrevues du général Goblet avec lord Ponsomby, d'où provint l'argent qui fut distribué aux chefs de corps pour hâter le mouvement. Nous le disons avec conviction : peut-être une secrète pensée d'égoïsme vint-elle saisir la France et l'Angleterre, en leur montrant les faciles dépouilles d'un peuple déchiré par l'anarchie et dont ils eussent paru être les sauveurs, alors qu'ils n'étaient que d'infâmes bourreaux. Quoiqu'il en soit, il se trouva des hommes à qui l'appât de seize millions, déposés à la citadelle d'Anvers, vint faire oublier leurs nouveaux sermens.

Une observation peu remarquée et que beaucoup de faits concourent à prouver, c'est la facilité avec laquelle s'ourdissent les conspirations militaires dans tous les pays où un pouvoir populaire est venu renverser le pouvoir monarchique. Rarement on vit des généraux se rallier de bonne foi à la cause du peuple, rarement on leur vit pour défendre les intérêts de la nation, cette chaleur, ce zèle qu'ils dé-

ployent pour défendre un trône ; presque tous les rois ont leurs Marmont, sabrant au nom *du droit divin*, peu de peuples en révolution peuvent se vanter de cet appui, qui ne leur arrive que lorsque leur cause est victorieuse, ou celle de leurs ennemis désespérée. Le meilleur indice de l'agonie d'une royauté, c'est lorsque les chefs militaires l'abandonnent, car tant qu'il reste une ombre de succès au pouvoir, ils lui seront fidèles, convaincus qu'ils sont, que les gouvernemens populaires ne leur offriront pas toutes ces gracieusetés aristocratiques qui leur sont si chères, et que les rois prodiguent si largement à leurs *fidèles*.

Les intrigues des agens français et anglais, les promesses brillantes qui ne furent pas épargnées, l'ambition de pouvoir rendre un trône à un prince, qui certes, se fut montré reconnaissant d'un tel don, le mépris du gouvernement du régent, qui, aux yeux de l'étranger, était une calomnie vivante de la révolution de septembre, l'ambition de quelques chefs militaires qui rougissaient d'être les défenseurs d'un peuple sans roi, sans trôneries, sans laquais, sans rubans et sans dîners de cour, le désir de venger l'échec éprouvé par Grégoire, tous ces motifs amenèrent la conspiration d'Anvers, dont Van der Smissen fut le chef, et dans laquelle il entraîna force traîtres et quelques imbécilles.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de donner ici un résumé de la narration fidèle et concise que M. Dous-saint a faite de cet événement dans une brochure trop peu connue, nous pensons qu'il nous saura gré d'étendre la

publicité qu'il a donné à ce fait, assez lucide par lui même, pour se dispenser de toutes réflexions. '

Un homme qui s'était fait remarquer par ses prodigalités, qui avait pris parti pour la révolution dans le seul but de faire ses affaires, fixa l'attention de Guillaume. Cet homme était revêtu d'un grand commandement, il jouissait de la confiance du gouvernement provisoire ; Guillaume connaissait sa position, son avidité, ses besoins, et c'est sur lui que son choix pour l'exécution de ses nouveaux projets s'arrêta. Ses agens furent donc envoyés pour sonder M. Van der Smisen ; leur mission ne fut pas difficile à remplir : à la vue de l'or dont ils étaient porteurs, ce général prit de suite les engagements que Guillaume exigeait en échange ; il fit plus, il se chargea d'amener dans son parti et le général Nypels et les autres chefs de la division. D'autres agens, avaient été dirigés sur Malines ; le succès de leur mission était également assuré, secondés par le colonel Édeline et consorts.

Toutes les instructions jugées nécessaires pour assurer l'exécution d'un projet qui paraissait certain, dirigé qu'il était par les principaux chefs de l'armée révolutionnaire, appuyé au besoin par Chassé et sa garnison, avec lequel Van der Smisen eut des conférences ; toutes les instructions avaient été envoyés de La Haye, l'or était déposé à la citadelle. Il ne s'agissait plus maintenant, pour les chefs qui s'étaient lâchement vendus, que de gagner les chefs de

M. Doussaint dans cette même brochure demande de QUELLE NATURE étaient les BILLETS que M. Goblet faisait passer à Grégoire dans les pâtes froides qui lui envoyait à sa prison. Nous répondrons à cette demande dans notre prochaine livraison.

corps, les officiers et les soldats. Là seulement, commençait la difficulté de l'entreprise.

Van der Smissen, plus intrigant que les autres, était l'âme du complot : il arrêta dans sa sagesse qu'il fallait convoquer les colonels des régimens, les commandans de batteries ; que dans la réunion on commencerait, pour les décider, par mettre en avant l'intérêt personnel, les faveurs dont ils seraient l'objet s'ils favorisaient la restauration du prince d'Orange, dont la magnificence était connue, dont l'attachement aux Belges était devenu proverbial ; et pour décider les timides, on supposerait un grand mouvement coordonné avec le leur, partant de Liège, de l'armée de la Meuse, pour se réunir à Bruxelles où tout était préparé pour l'ovation de Guillaume, après avoir reçu dans leurs rangs les lanciers de Malines. Ce plan ainsi arrêté et convenu entre les deux généraux, l'exécution en fut fixée au 25 mars 1831, parce qu'il fallait s'environner de toutes les précautions nécessaires, pour ne point échouer comme l'avait fait Grégoire par trop de précipitation.

Le parti impatient de voir la réussite d'un projet sur lequel il fondait ses dernières espérances, ne put se contenir d'aise. Il y avait eu des indiscrets, et ce jour, le 25 mars 1831, les capitaines d'artillerie Eenens et de Ryckholt, informés les premiers qu'il s'ourdissait une conspiration contre la sûreté de l'état, à laquelle prenaient part les généraux commandant dans la ville d'Anvers, en firent part de suite au major de l'Eau, qui habitait la même maison. Ces trois officiers, dévoués à la révolution, s'empressèrent de

prendre toutes les mesures de précaution, qu'exigaient les circonstances difficiles dans lesquelles ils se trouvaient, pour déjouer les projets des traîtres, et pour prévenir la réussite du mouvement qui paraissait arrêté par le généraux Nypels et Van der Smissen.

La première démarche qui fut arrêtée entr'eux, eut pour objet d'envoyer le capitaine Eenens à l'arsenal et au magasin à poudre, à l'effet de s'assurer de la fidélité des postes établis sur ces points importants. Rassurés sur cette première démarche, les capitaines Eenens et Ryckholt se rendirent au quartier; là ils firent seller et harnacher les chevaux, prêts à les atteler aux pièces, en même temps qu'ils consignèrent leurs hommes pour en disposer au besoin. Ces dispositions prises, ils attendirent l'événement avec tranquillité.

Pendant que ces deux officiers disposaient ainsi et leurs monde et leurs pièces, en s'assurant des postes principaux, le major de l'Eau, de son côté, ne restait point inactif. Il se rendit auprès de son colonel pour l'instruire de ce qui se préparait : il fit plus ; un officier fut expédié au colonel Lescaille, commandant la brigade d'Hoogstraeten, et au major Duchesne, commandant la légion Belge parisienne, dont un bataillon occupait Merxem, dont la mission était de les engager à se tenir sur leurs gardes, dans le cas où, un mouvement combiné avec les Hollandais, venant à s'opérer dans la ville, leur concours serait jugé nécessaire, les invitant dans ce cas à se rejoindre à leurs troupes pour comprimer les traîtres, se reposant sur leur patriotisme

et sur leur dévouement connu à la cause de la révolution.

Toutes ces dispositions avaient été prises avec tant de précautions et d'habileté, que les chefs du parti contre-révolutionnaire n'eurent aucune connaissance de ce qui se passait.

Le temps pressait. La crainte que leurs projets ne fussent découverts avant que toutes leurs dispositions ne fussent assurées, décida les généraux Nypels et Van der Smissen à convoquer, entre une et deux heures de l'après-midi de ce même jour 25 mars, tous les officiers supérieurs de la garnison au palais du roi, où ils logeaient. Ils s'y rendirent au nombre de 19 à 20. Il est à remarquer que le colonel Tabor, commandant le 1^{er} régiment et actuellement général de brigade, sortait de chez le général Van der Smissen comme ils entraient. Son air sombre, embarrassé, indiquait assez que déjà il était dans la confidence du complot.

Ces officiers réunis, ayant à leur tête les colonels Clump et Coitin, le général Van der Smissen, qui s'était chargé de porter la parole, s'exprima en ces termes : « Messieurs, nous
» vous avons réunis auprès de nous à l'effet de vous faire
» une communication importante, ayant pour objet le
» bonheur de la patrie et d'assurer son avenir; nous avons
» compté sur votre coopération à l'accomplissement du
» vœu général de la Belgique qui, pour éviter l'anarchie
» dont nous sommes menacés si plus long-temps la patrie
» reste sans chef, appelle à l'honneur de la gouverner le
» prince d'Orange, dont vous connaissez tous les senti-

» mens particuliers qu'il a toujours manifesté à l'égard des
» Belges. Déjà la garde civique et les troupes de la garni-
» son de Bruxelles, leurs chefs en tête et d'accord avec
» toutes les notabilités de la capitale, ont proclamé le
» prince roi des Belges.

» Le général Daine à la tête de sa division, suivi de
» 25,000 Liégeois, marche sur Bruxelles pour appuyer
» cet acte de la volonté nationale : en conséquence, le
» général Nypels et moi, nous attendons du patriotisme
» des chefs de corps de la division et de la garnison d'An-
» vers, qu'ils se mettront immédiatement en route pour
» se rendre à Bruxelles, afin de coopérer au succès de
» cette glorieuse entreprise ; la garnison de Malines étant
» déjà à cheval, elle nous attend. Il ajouta que l'argent ne
» manquerait point ; qu'il était informé qu'il y avait dans
» la citadelle une somme de SEIZE MILLIONS destinés à récom-
» penser ceux qui seconderaient le mouvement ; que, si
» cette somme n'était pas suffisante, il pourrait au besoin
» s'en procurer en ville une plus forte ; et s'adressant au
» colonel Clump commandant le 4^e régiment, il lui dit :
» colonel, si vous doutez de la vérité de ce que j'avance, je
» vais vous donner un sauf-conduit pour vous rendre à la
» citadelle, où vous pourrez vérifier vous même que
» les sommes spécifiées ci-dessus s'y trouvent en effet dé-
» posées, et à votre disposition, messieurs. »

Van der Smissen allait continuer, lorsque le colonel Clump indigné de tant d'audace, l'interrompit brusquement pour lui dire qu'il ne voulait avoir rien de commun avec les en-

nemis de son pays; que ce ne serait que l'épée à la main qu'il voulait les rencontrer; le lieutenant-colonel Coitin, les majors Maes et de l'Eau s'exprimèrent dans le même sens. Le colonel Tabor qui était du complot, ne dit mot.

Les deux généraux trompés dans leurs espérances étaient fort en peine. Le général Nypels qui s'était effacé devant l'orateur Van der Smissen, plus intrigant, plus résolu que lui, s'avança alors, parce qu'il comprit qu'il était perdu s'ils échouaient, et croyant en imposer aux hommes qu'ils avaient si mal jugés, en insinuant que le gouvernement était d'accord pour proclamer le prince d'Orange, il sortit de son portefeuille une lettre qu'il venait de recevoir de son frère le colonel, aujourd'hui général-directeur du personnel de la guerre, par laquelle celui-ci lui annonçait que le mouvement n'était pas *aussi avancé* qu'il l'avait prévu, qu'en conséquence il l'invitait à suspendre l'exécution de leur projet jusqu'à ce qu'il leur fit parvenir d'autres nouvelles : il annonçait encore que *le colonel Borremans venait d'être arrêté*. L'opposition inattendue que les traîtres venaient de rencontrer; le peu d'effet qu'avait produit sur l'esprit des officiers supérieurs commandant les divers corps, Tabor excepté, la communication de Nypels; la proposition de Van der Smissen; la discussion entre de l'Eau et Greindl; l'expression des sentimens généreux et patriotiques, que les colonels Clump et Coitin avaient manifestés; toutes ces considérations décidèrent ces perfides agens de la restauration à exiger du moins de ces officiers le secret sur ce qui venait de se passer : aucun ne le promit, tant leur indignation était grande.

A la sortie de cet infâme conciliabule, les officiers, dont l'indignation était encore accrue de la lâcheté des chefs du complot, remarquèrent que plusieurs négocians de la ville furent introduits auprès d'eux; ils venaient sans doute connaître l'issue de l'odieuse tentative des agens secondaires du prince d'Orange, fin d'agir de leur côté pour en assurer le succès.

Malgré l'espèce de déconfiture qu'ils venaient d'éprouver, nos généraux ne se tinrent point pour battus complètement : il leur restait une autre tentative à faire, laquelle devait leur réussir encore moins; il ne pouvaient reculer; ils l'essayèrent en désespoir de cause.

Ils firent donc appeler les deux capitaines d'artillerie Eenens et Ryckholt, pour tâcher de les entraîner dans leur projet. Mais le major de l'Eau et ces deux capitaines, dont le doute à l'égard de leurs prévisions relatives au complot, venait de se charger en certitude, résolurent d'arrêter ces deux généraux pour les conduire à Bruxelles. Ils eurent la faiblesse d'en parler à un des officiers supérieurs, présents à la réunion, lequel recula devant l'exécution d'une mesure qui était de haute sagesse, mais qui probablement n'aurait produit aucun résultat, puisque aujourd'hui il est bien démontré que les principaux membres du gouvernement trempaient dans les complots; c'est alors qu'ils convinrent entr'eux, que le capitaine Ryckholt se rendrait à Bruxelles, auprès du régent, qu'ils croyaient l'homme de la nation, pour l'informer de ce qui se tramait à Anvers, pour le rassurer sur les intentions de l'armée, et lui faire part des mesures de sûreté prises de commun accord pour conserver la ville. »

Nous abandonnons ici la narration de M. Doussaint pour livrer à l'examen du public la conduite du Régent dans cette circonstance si imminente.

Le capitaine Rykholt fut reçu par le Régent avec une froideur qui n'était pas de nature à lui inspirer beaucoup de confiance en son patriotisme. On écouta son rapport avec répugnance, avec embarras. Placé dans une position délicate, le Régent sentait qu'il ne pouvait employer de mesures de rigueur contre des hommes qui avaient en quelque sorte son aveu tacite; d'autre part, l'opinion publique outragée demandait un éclatant sacrifice, il fallait une victime au peuple irrité et le sort tomba sur un homme que le peuple avait investi d'un espèce de dictature : le colonel Borremans fut condamné par des juges tremblans pour leur sûreté s'ils prononçaient une sentence d'acquiescement. Et comme la faiblesse ou la coupable trahison du pouvoir avait permis la conspiration Grégoire, avec lequel il avait renié toute complicité en prévoyant les pillages, ici il fut obligé pour se couvrir d'un vernis de patriotisme, de faire condamner un homme trop simple et trop franc pour n'être pas dupe des roueries des Goblet et consorts. Dans sa vive complaisance pour apaiser les haines populaire excitées par son odieuse faiblesse, le Régent viola même la constitution, en privant de son grade un homme qui ne pouvait déchoir du rang militaire que par un jugement de la haute cour. Le résultat du rapport du capitaine Rykholt fut de nature à étonner chacun. A cette trahison si manifeste, le Régent opposa une simple destitution, en remplaçant

Van der Smissen et Nypels, par Dufailly et Lehardy de Beaulieu ; sans doute, l'axiome que *quand tout le monde est coupable, personne n'est coupable*, vint à son esprit lorsqu'il prit cette décision.

Bref, toute l'administration du Régent ne fut qu'une longue suite de scandaleux gaspillages et de coupables complots contre l'indépendance belge ; sa faiblesse encouragea toutes ces trahisons partielles qui s'ourdissaient sous ses yeux, jusque dans ses salons et dont il était le complice, puisqu'il ne les empêchait pas. Heureusement pour sa gloire, que le paquebot d'Ostende nous amena un roi, car son administration était tellement sapée par le ridicule et le mépris, qu'elle fut tombée au bruit des sifflets de toute la Belgique si elle eut duré deux mois de plus. Le peuple cesse bientôt d'estimer ce dont il rit, et malgré la belle curée que lui avait faite le régent, il éprouvait déjà pour son *roi chevelu*, ce sentiment de familiarité qui portait les grenouilles de la fable à prendre leurs ébats sur le dos du soliveau que Jupiter leur avait envoyé pour les régir.

La Belgique jouit pendant plusieurs mois de ce règne heureux, aujourd'hui il n'en reste plus d'autres traces que sur le livre des pensions de l'état, où l'on lit en lettres majuscules :

**LE CONGRÈS NATIONAL EN RECONNAISSANCE DE
LA BELLE ADMINISTRATION DU RÉGENT, LUI VOTE
UNE PENSION DE 21,000 FRANCS.**

Faites des révolution, après cela !...



SUPPLÉMENT

A LA PREMIÈRE SUITE

A L'APPEL

A U

Patriotisme des Propriétaires, etc.

PERSONNE n'ignore aujourd'hui que l'économie politique n'est pas ce qu'on nomme ordinairement *politique* ; celle de laquelle il est ici question , sert à nous faire connaître une partie de l'économie de la société : elle nous apprend comment on peut se procurer l'abondance , le bonheur et la force ; elle est donc l'affaire de tout le monde.

Mais comme je crois avoir observé qu'on n'est pas partout également éclairé dans cette matière importante qui intéresse toutes les nations , j'ai jugé à propos d'exposer , dans le présent *Supplément* , quelques-unes des questions y relatives qui , selon ma manière de voir , sont encourageantes.

Le lecteur voudra bien considérer que les observations contenues dans cet écrit ne sont que les réflexions d'un homme dont la seule ambition est d'être de quelque utilité à ses semblables. Le désir des hommes que je ne

fréquente pas , par de bonnes raisons , jaloux de mon existence indépendante qui excite leur curiosité , me prêtent , dans leur coterie , des idées contraires aux miennes. Je leur pardonne : ils ne me connaissent point , ou me jugent mal. Au reste , à quoi bon étendre ces réflexions ? d'autres plus essentielles que ce qui me concerne , m'ont mis la plume à la main. Si pourtant je commettais quelques erreurs involontaires , on voudra bien ne pas me les compter trop haut ; nul homme n'en est exempt ; cependant , je crois être convaincu de ce que je me propose d'avancer dans ce *Supplément*.

On observe aujourd'hui assez généralement que la jeunesse , en sortant des études universitaires , embrasse avec plus d'ardeur la carrière de l'industrie : je veux dire les connaissances qu'enseigne l'économie politique industrielle , qui suppléent à l'expérience , et qui la guideront aussi d'un pas assuré dans les nouvelles carrières qu'ils voudront embrasser. Ils n'auront donc rien de mieux à faire , au lieu de se laisser entraîner dans le tourbillon du monde , que de chercher d'abord à se familiariser avec les principes d'une science qui est une analyse complète des connaissances humaines les plus importantes , et que doit posséder quiconque désire occuper une place respectable dans la grande société. Elle déroule continuellement sous ses yeux ce vaste et curieux mécanisme qui met tout en mouvement. Elle pourra l'empêcher de se jeter dans de fausses opinions en économie politique , ou dans des controverses qui éloignent de la bonne route , et qui font oublier que la vraie science est la connaissance exacte de ce qui existe.

La vraie richesse des nations est leur sol et leur ciel ; la Belgique , si favorablement placée sous la zone tempérée , peut s'approprier toutes les cultures qui fleurissent et enrichissent les peuples qui l'environnent.

Cependant réfléchissons que la nature , toute libérale qu'elle est , n'est pas généralement prodigue : elle exige que nous méritions ses faveurs. Les meilleures terres laissées sans culture , ou seulement cultivées avec négligence , se détériorent et dépérissent.

C'est la culture convenable à la nature du sol qui doit faire l'étude principale du cultivateur , parce qu'il n'est pas partout également productif : il ne l'ignore pas ; mais jusqu'ici il ne m'est pas encore arrivé d'avoir rencontré un fermier ou un cultivateur instruit au point de pouvoir me répondre sur la simple question : Quels sont les principes constituans de la nature du terrain que vous cultivez ? Leur réponse ne dénotant aucune connaissance chimique , j'ai cru devoir consacrer quelques pages à ce sujet intéressant , dans mon 2.^e vol. de *la Théorie actuelle de la Science agricole* , pour applanir au simple cultivateur les difficultés qui l'embarrassent d'autant plus , qu'ils servent de base à toutes ses opérations ; ce qui a été trop longtemps méconnu ou négligé , devrait , ce me semble , être promptement enseigné , ainsi que je l'ai fait sentir pages 2 et suivantes , de la première suite à mon *Appel* cité.

On peut être bien sûr que la science agricole ne fera nulle part des progrès remarquables , sans la réunion de la théorie à l'expérience. J'ai bien rencontré quelquefois

en voyage des espaces couverts de belles récoltes ; mais examinés de près , je n'ai pu être content de l'assolement adopté , pratique qui cependant fait partie principale des connaissances de l'agronome.

Je le répète encore , entre les mains de qui est généralement livrée l'agriculture ?

La plupart des propriétaires ont , il est vrai , dans leur jeunesse , étudié les sciences économiques , étude que la lecture des livres qui en traitent entretient , à la vérité ; mais ces lectures n'ont pas assez de pouvoir sur leur esprit ; la plupart préfèrent le séjour des villes à la vie heureuse et champêtre ; tous veulent occuper des places lucratives dans l'état ; l'agriculture reste donc abandonnée à la classe la moins éclairée , et ce qui est malheureusement aussi vrai , la moins estimée.

Partout où j'ai porté mes pas depuis mon arrivée en Europe , j'ai trouvé le pénible état du cultivateur , à peu d'exceptions près , sans instruction élémentaire. En Belgique , nous pouvons espérer , avec raison , de voir bientôt changer cet état de choses , par la sagesse des institutions que le gouvernement met en activité ; le résultat en sera que l'art qui contribue le plus à la félicité publique , étant puissamment encouragé et éclairé , opérera le bien-être général.

La grande société humaine se divise en plusieurs sociétés disséminées sur notre globe , et c'est l'économie politique qui enseigne à chacune comment les richesses sont produites , distribuées et consommées par cette immense

société ; mais ces richesses que nous possédons se composent de choses qui ne sont recherchées que lorsqu'elles ont acquis , par notre industrie , une valeur généralement reconnue.

Par exemple, une pièce de terre cultivée en céréales , plantes à teintures , textiles , oléagineuses , herbages et racines alimentaires , fourrages , décrits au vol. II , chap. VI , VII et VIII de *la Théorie actuelle de la Science agricole* , présente bien déjà des portions de richesses ; mais si sur cette même pièce de terre il a été planté , à des distances convenables , des arbres à hautes tiges qui rapportent d'excellentes qualités de fruits , comme cela se voit en Allemagne et même partout où règne une culture bien ordonnée , ou lorsqu'une terre labourable est encore plantée en vignes , élevées sur de hauts treillages , placées à de grandes distances , comme cela se pratique particulièrement en France dans le département de l'Isère ; où que les champs soient plantés par de larges alignemens , en mûriers blancs sur haute tige , on concevra que le sol , étant fumé et régulièrement cultivé sous ces arbres et treillages en vigne , rapporte immensément plus qu'un champ quoique bien cultivé , mais sans arbres ni vigne sur treillage. Par cette raison ces terres plantées ainsi se vendent aussi beaucoup plus cher , parce qu'elles rapportent , outre les herbages et des racines , des fruits d'une grande utilité dans l'économie , soit pour être vendus , confits , réduits en cidre , en vinaigre ou distillés en eau-de-vie , tels que quersch-wasser et autres liqueurs. Les raisins provenant des vignes sur des lieux élevés et

treillages , rapportent beaucoup de vin qui n'est pas d'une aussi bonne qualité que celui qu'on récolte dans le même pays , sur la vigne basse des côteaux , mais c'est toujours du vin. Je connais plusieurs contrées bien exposées du royaume des Pays-Bas , où cette méthode de culture serait d'un grand produit , et qui pourrait douter qu'un champ planté en mûriers blancs à haute tige , par alignement , à des distances convenables , dont chaque arbre pourrait produire , par année , au moins quatre sacs de feuilles , qui se vendent un florin des Pays-Bas le sac , ne serait pas un surcroît de bénéfice dans notre pays où l'on s'occupe déjà avec succès de l'éducation du ver à soie ; puisque sur ce champ , outre les récoltes annuelles sur terre , le cultivateur en aurait une seconde en l'air. Un pareil terrain peut , par ces raisons , se vendre plus cher qu'un autre sans plantation quelconque.

C'est ainsi que les richesses territoriales s'accroissent et se perfectionnent , et quand chaque propriétaire ou famille en possède une certaine quantité ainsi gouvernée , la production des fortunes particulières qui en proviennent compose en masse la fortune d'une nation , la richesse nationale.

Ce n'est donc pas sans raison que j'ai débuté , dans la première suite à mon *Appel* du mois de juillet dernier , par dire que *la grande importance de l'agriculture considérée dans toutes ses ramifications , l'influence qu'elle exerce sous une infinité de rapports , les services incalculables qu'elle a rendus et qu'elle rendra toujours aux nations qui ne la négligent point , et l'honorent dans ceux*

qui s'en occupent, est une vérité aussi bien sentie des princes qui gouvernent les nations du monde, que des hommes d'état, savans écrivains, manufacturiers et commerçans; aussi s'aperçoit-on que personne ne veut rester étranger aux connaissances des principes d'une science qui offre, comme l'économie politique, la base de tout ce qui intéresse la société humaine.

C'est encore par des raisons semblables que j'ai commencé mon *Appel au patriotisme des Belges*, du mois d'octobre 1827, par la phrase suivante : *Une branche d'industrie d'une haute importance, négligée jusqu'à ce jour, peut, par vos soins, devenir nationale en peu d'années.* Depuis sa publication, quelques bonnes têtes bien organisées et mieux en état de juger d'un écrit fait dans de bonnes intentions, que tant de gens à préjugés, faciles à retenir dans le cercle étroit dans lequel ils végètent, ont su apprécier le contenu de ce petit ouvrage, qui n'a été mal accueilli ou dédaigné que par les gens qui se sont trouvés touchés un peu vivement par les argumens librement exprimés qu'il renferme. Mais qu'importe, puisque des hommes d'un mérite supérieur et dont les vastes connaissances sont généralement connues, ont conclu avec moi que rien ne peut empêcher que ce qui a réussi à Meslin-l'Evêque, près d'Ath, ne réussisse également dans une infinité de localités et situations du royaume des Pays-Bas, ainsi que je l'ai avancé page 10 de mon *Appel* de l'année passée, déjà cité.

Mes efforts furent long-temps infructueux : personne ne voulait élever des mûriers blancs en pépinière, par la

raison qu'on était généralement persuadé que cet arbre ne pourrait résister à nos hivers. Quant à l'éducation du ver à soie, il était inutile d'y penser : on me répondait qu'on avait fait des essais, et toujours sans succès; que cette branche d'industrie ne pourrait absolument pas réussir en Belgique. J'étais bien persuadé du contraire de ce qu'on voulait me faire croire. Je ne m'étonne plus du tout aujourd'hui d'un tel entêtement, puisque, malgré les avantages d'une si haute importance qui ont été obtenus à Meslin-l'Evêque, près d'Ath, dans le nouvel établissement royal de Setterie, il se trouve encore des gens qui, par cet esprit d'habitude, voudraient en douter, quoique tout le monde puisse aller se convaincre de ce que j'avance, et qu'il ne doive plus rester le moindre doute qu'ayant des mûriers, nous pouvons nous livrer avec le plus grand succès à l'éducation du ver à soie. Mais il a fallu attendre le moment heureux que nous avons enfin atteint avec patience; et sans la prévoyance inappréciable de notre auguste monarque, ce pays, si heureusement situé pour l'exploitation de tous les genres d'industrie humaine, eût vraisemblablement languì encore bien des années, dans la persuasion que nos tentatives seraient, sous le rapport de l'industrie dont il est ici question, constamment infructueuses.

Espérons que les vrais amis de la patrie concourront de tous leurs moyens à travailler d'un commun accord à faire prospérer la plantation du mûrier en grand, partout où le sol le permet. Nous savons que les seules expositions aquatiques lui sont contraires, et qu'il réussit dans toute

autre espèce de terrain , lorsqu'il n'est pas trop compact , et que ses racines peuvent s'y étendre facilement.

Ayant remarqué le peu de goût qui régnait il y a sept ou huit ans pour la culture des arbres exotiques à beau feuillage et belles fleurs , dont on a absolument besoin partout , quand il est question de former de grandes plantations bien ordonnées et qui se distinguent par une fraîcheur admirable qu'il n'est guère possible d'obtenir par les arbres du pays , je pris la résolution d'en parler à quelques propriétaires qui comprirent très-bien que , faute de ces jolis arbres et arbrisseaux étrangers , il serait impossible de composer de ces jardins paysages , qui enchantent par le ton varié de leurs couleurs et les effets de perspective qu'ils produisent.

Et comment pourrait-on même former de ces vastes plantations en arbres d'un beau feuillage et d'une belle venue , sans les avoir élevés dans des pépinières bien soignées ? C'est à défaut de ces sortes d'arbres qu'on voit quelquefois faire des plantations en arbres , ou de mauvaise qualité ou déjà vieux , aussi-bien dans les villes qu'alentour d'elles , ne produisant jamais une végétation vigoureuse , qui seule peut donner de l'ombrage ; ces arbres ont toujours une physiologie maigre et languissante et périssent ordinairement les uns après les autres. Il est préférable de planter de jeunes arbres vigoureux ; ils ont plus de moyens de résister au vice local où ils se trouvent transportés.

Quelques personnes bien inspirées ayant goûté mes conseils , formèrent dans leurs domaines des pépinières de toute

sorte d'arbres, le mûrier même n'y fut pas oublié. Ces établissemens ont prospéré, les sujets sont devenus de grands arbres; mais on remarque assez généralement encore peu d'empressement pour effectuer des plantations proche des grandes villes ou communes, soit en alignement ou par des groupes bien combinés, fait avec des arbres aussi recommandables par la beauté de leurs ports, feuillages et qualités précieuses de leur bois. Jusqu'ici il paraît qu'on a fait fort peu d'attention à ces conditions, la plupart des plantations étant faites avec des arbres qui fournissent ordinairement du mauvais bois.

Mais comme tous tendent visiblement à se rapprocher de la perfection, je ne veux pas ici cacher la joie que j'ai éprouvée en apprenant que le gouvernement s'occupe beaucoup de la plantation en bon bois de construction le long des grandes routes, puisqu'il en a été question aux états à Liège, où la commission d'agriculture a été consultée sur ce sujet intéressant. Espérons que cette mesure s'étendra à toutes les autres provinces du royaume. Les routes se multiplient chaque année et traversent des plaines bien cultivées; quelle heureuse idée que de garnir ces routes de beaux arbres recherchés dans les arts, qui, élevés dans des pépinières, ayant de bonnes racines et plantés avec soin, prospéreront dans un si bon terrain avec la plus grande rapidité; mais il est à désirer que ces plantations et la conduite de l'accroissement de ces arbres soient partout confiées à des hommes soigneux et instruits dans la culture des arbres de haute futaie, ou du moins qu'ils soient dociles à exécuter les ordres

qu'ils pourront recevoir des préposés auxquels la direction se trouverait confiée ; car, sans ces soins, il ne faut pas compter sur la réussite des plantations le long des grandes routes. Beaucoup de cultivateurs, par un malheureux aveuglement, font tout leur possible pour les empêcher de prospérer ; ils croient ces arbres contraires à leur culture, quand même ils auraient l'exemple du contraire partout où les grandes routes se trouvent garnies d'arbres de haute futaie.

A l'approche de la ville de Gand, particulièrement sur la route de Bruxelles, on remarque déjà avec satisfaction que les dernières plantations faites le long de la route, ne sont plus exclusivement, comme ailleurs, en hêtre ; mais on y voit figurer l'orme, le frêne, le châtaignier, le platane, le marronnier d'Inde, le grand érable et le tilleul. Il serait plus profitable d'accorder le double du prix aux arbres sains, forts, bien organisés et d'une bonne qualité pour être plantés sur les routes, que d'y placer des arbres arrachés dans les bois, et transportés sur des points où leurs tiges, accoutumées à l'ombre de la forêt, sont frappées par les rayons du soleil, qui occasionnent à plusieurs espèces des chancres qui, en paralysant leur santé, les font périr en peu d'années.

Aux environs de Gand, quelques propriétaires ont eu la louable intention de faire élever en pépinière toutes sortes d'arbres d'ornement ; ils auront sûrement des imitateurs, si les cultivateurs s'aperçoivent que ces arbres sont recherchés. On trouve à Destelberg, chez M. van

de Cappelle , architecte de la ville , des arbres verts en quantité ; et chez M. Masquillier , artiste distingué de la ville de Gand , au même lieu , une grande collection d'arbres exotiques , de différentes grandeurs , propres aux plantations des routes , parcs et jardins.

M. Houdin , imprimeur à Gand , est le premier qui , à ma connaissance , ait fait établir une pépinière d'une certaine étendue , en mûriers blancs de première qualité , proche de la ville. Sa plantation date de deux ans , et il se propose de l'agrandir annuellement , et d'y joindre au plutôt une magnanière pour pouvoir , avec ses feuilles , élever des vers à soie : le sol de sa propriété est , comme tout celui hors la porte d'Anvers , un sable plus ou moins mouvant : ses arbres croissent à vue d'œil , malgré les alarmistes qui ont cherché à le décourager , l'assurant que le mûrier ne réussirait pas dans ce sable ; il a eu pleine confiance en mes conseils , et sa pépinière prospère.

Il existe encore quelques autres pépinières dans le pays , outre les petites pépinières d'arbres à fruits de quelques jardiniers ; mais ne les ayant pas vus , je n'en puis parler.

Plus loin de Gand , il a été établi , depuis quelques années , une vaste pépinière de toutes sortes d'arbres , arbrisseaux , arbustes exotiques , joints à une riche culture de plantes de serre et d'ananas , appartenant au château à Gysegghem , éloigné d'une demi-lieue d'Alost , sur le chemin de Termonde. On s'y adresse au sieur Félicien , jardinier. Ce sont autant de moyens des plus propres à satisfaire les amateurs des plantations dont nous venons de par-

ler, et pour garnir les grandes routes en beaux arbres. A ces observations, j'ajouterai qu'il est inconcevable de voir le peu de cas qu'on fait généralement du noyer qui vient si facilement, et qui produit un fruit qui sert à presser une bonne huile, comestible très en usage en Allemagne et en France, où je l'ai vu figurer même le long des grandes routes : personne n'ignore l'excellente qualité de son bois. Plusieurs espèces de noyers de l'Amérique du nord, qui fournissent un bois beaucoup supérieur, plantées le long de nos routes, produiraient des matériaux précieux aux ébénistes et constructeurs de meubles. Ces noyers résistent même mieux au froid que le grand noyer de la Perse, *juglans regia*. Linn.

J'ai toujours pensé que les moyens les plus prompts pour voir un pays s'enrichir des plantations en arbres d'une utilité reconnue, qui pendant un siècle l'embellissent par les beaux effets qu'ils produisent à la vue, outre qu'ils assainissent les lieux où ils se trouvent plantés, en les débarrassant du mauvais air que différentes causes peuvent y faire naître, et que les feuilles de ces arbres aspirent et s'en nourrissent; je persiste donc à conseiller d'établir des pépinières considérables, particulièrement proche toutes les grandes communes; on favoriserait par-là beaucoup la plantation de ces arbres, qui étant une richesse sans cesse renaissante et perpétuelle, méritent l'attention du gouvernement, des administrateurs, de tous les citoyens et des bons pères de famille. Un pays nu, dépourvu d'arbres, s'il n'est pas ruiné, tend à sa ruine; la misère et la mort y règnent;

des lieux semblables doivent être méconnus dans tous les pays civilisés.

Parlant de plantations, j'ai observé que nulle part il ne s'en fait présentement autant qu'aux environs de la belle ville de Bruxelles ; cette charmante cité s'embellit admirablement sous nos yeux avec une rapidité étonnante. Souverain, princes, citadins, tous paraissent animés du même zèle et de la même pensée ; le goût se perfectionne ; *Athènes*, *Herculanum* et *Pompeïa* sont tour-à-tour mises à contribution par les artistes décorateurs pour embellir les habitations et orner la beauté ; encore quelques années sous un règne si heureux, les Belges pourront être fiers de posséder une cité qui laissera peu à désirer.

La vue est agréablement frappée sur les boulevards du jardin de botanique, à l'aspect d'un beau temple érigé à Flore et consacré à la conservation de ses trésors. Cet établissement horticultral occupe la pensée des amis de cette belle science à laquelle nous devons tant d'aimables jouissances qui se succèdent continuellement au moyen de l'habileté de l'horticulteur.

Ce bel établissement n'étant pas encore achevé, je me dispense d'en dire mon opinion avant qu'il ne soit bien connu.

Habitué à exprimer librement mes pensées et à communiquer mes observations, je crois prévoir que dans quelques années les arbres de haute futaie, plantés sur les boulevards, auront acquis la hauteur et largeur nécessaires pour tenir les promeneurs parfaitement à l'ombre ; ce

but sera atteint, mais à moins qu'on soumette ces arbres à une tonte régulière qui les estropie, ils formeront par la suite un cordon de verdure qui privera les habitants qui demeurent de ce côté de la ville, de voir le beau pays qui les environne.

Il me semble que dans ces sortes de placement d'arbres soit à l'entour des villes, soit sur les places publiques, on oublie trop que pour procurer de l'ombre à des hommes de notre taille, on ne devrait pas donner la préférence à des arbres qui s'élèvent à plus de 20 mètres de hauteur, et qui emprisonnent la vue, puisque nous possédons des arbres moyens à beaux feuillages qui parviennent tout au plus à la hauteur de 6 à 8 mètres et qui rempliraient cette tâche plus convenablement.

Il est encore vrai que la culture des arbres a été jusqu'ici passablement négligée : un coup-d'œil suffit pour en juger ainsi.

Les plantations se succèdent à l'entour de Bruxelles à mesure que les boulevards s'achèvent; la continuation exigera une prodigieuse quantité d'arbres, arbrisseaux et arbustes pour la composition des futures avenues et jardins; le moindre connaisseur peut juger, par ce qui a été fait, qu'on manque de matériaux essentiels pour former des plantations pittoresques et riches des brillans effets que produisent les couleurs variées des feuilles d'une infinité de végétaux exotiques; passe encore pour ces petits jardins ou bosquets qui accompagnent chaque habitation; le citoyen, s'il ne veut pas se distinguer par des sujets rares, n'im-

porte, ceux-ci peuvent lui suffire s'il n'est ni amateur ni connaisseur : chacun son goût dans ce monde.

Mais ne semble-t-il pas qu'au dehors du palais d'un prince souverain la scène devrait changer, et que tout y devrait être traité dans le goût le plus recherché, et de manière à coïncider sans contraster d'une façon inconvenante ? je veux dire qu'aucun végétal ne soit jugé trop beau ou trop précieux pour faire partie d'une plantation de décor dans un emplacement et circonstance semblable. N'est-il pas à craindre qu'il sera peu agréable d'apercevoir, des croisées d'un appartement dans lequel règne la plus parfaite harmonie sous le rapport de la décoration et l'élégance des meubles, un mélange d'arbrisseaux et arbustes communs et mesquins ?

Nos princes, semblables aux anciens rois de la Grèce, sous lesquels les beaux-arts ont pris naissance et se sont perfectionnés par le concours des artistes, sont animés des mêmes sentimens et de grandeur d'ame ; les artistes de nos jours, comme ceux de ces temps reculés, peuvent émettre librement leurs observations sur des sujets de leurs arts. N'est-ce pas du choc des opinions que naît la lumière ? D'après ce principe, je ne crains pas d'offenser qui que ce soit en disant franchement mon avis au sujet de la plantation faite au palais d'un Prince royal, vu des boulevards.

On observe sur la droite, dans ce local, un long massif d'arbres, arbrisseaux et arbustes, qui paraît destiné à masquer la scène qui se trouve derrière lui. Si c'est là l'inten-

tion de l'ordonnateur, ne pourrait-on pas observer que nous possédons un grand nombre de sujets à feuillages superbes et à fleurs charmantes, bien faits pour composer un ensemble enchanteur, étant artistement disposés, et qui méritaient ici la préférence.

Tout arbre à racines traçantes et voraces, particulièrement les différentes espèces d'acacia, quoique greffés sur le robinier commun ou acacia blanc, ainsi que les sumacs, étant les destructeurs des autres arbustes de leur voisinage, en doivent être bannis. Nous ne trouvons pas non plus heureuse l'idée d'établir le long d'un mur en vue du palais du Prince, un espalier de pêcheurs comme dans un jardin potager : nous parlons d'après des bases invariables et consolidées par les règles du bon goût. Ne sont-ce pas les ouvrages qui s'exécutent aux palais de nos Princes, qui doivent servir de type aux artistes ? Nous sommes donc tous intéressés à les examiner et à les observer avec attention ; car tout ce qui convient n'est pas toujours convenable.

Par exemple, je ferai encore une observation au sujet de cet *Æsculus hypocastanum*, ou marronnier d'Inde, dont j'ai souvent admiré la beauté, lorsqu'il est parvenu à une magnifique hauteur et à une grande force, couvert de belles fleurs en épis de couleurs variées ; on ne peut nier que cet arbre ne soit toujours superbe quand il peut sans gêne et sans être mutilé par la taille, développer son accroissement. Mais malgré ses belles fleurs et son beau feuillage, il les laisse pourtant tomber pendant l'été et

l'automne ; le pire est que lorsque son fruit est parvenu à maturité, il devient dangereux de se promener sous lui ; on a des exemples qu'un de ses gros fruits, tombé d'une certaine hauteur, a tué un enfant dans les bras de sa nourrice et en a blessé d'autres. Il est vrai qu'on peut après la fleur faire abattre les épis ; mais ce n'est pas un petit travail quand l'arbre est devenu grand, et il n'est réellement beau que quand il a atteint une belle grandeur ; malheureusement alors il masque la vue, et si on le soumet à une coupe ou tonte annuelle, il devient caduc en peu d'années.

Parmi les beaux arbres dont la nature nous a si libéralement fait présent, le genre marronnier pavia tient une place distinguée. Les autres, en s'élevant rapidement, ont bientôt acquis la hauteur nécessaire pour cacher des bâtimens d'une moyenne élévation, et ils présentent en même temps un feuillage superbe, mélangé de couleurs admirables et de belles fleurs qui parfument l'air. Ne sont-ce pas ces précieux végétaux exotiques déjà habitués à notre climat par les soins d'horticulteurs zélés, qui devraient de préférence ombrager les promenades de nos Princes et de nos Princesses ? entr'autres les arbres et grands arbrisseaux ci-après :

Acer. creticum, opalus, striatum, tartaricum, etc.

Æsculus pavia, flava, macrostachya, rubra, rubicunda.

Æilanthus glandulosus.

Amorpha fruticosa.

Andromeda arborea.

Annona parviflora, triloba.

Aralia spinosa.

Azalea (un grand nombre de belles variétés.)

Bignonia catalpa.

Broussonetia papyrifera.

Calycanthus floridus, *pensylvanicus*, *precox.*

Carpinus virginiana.

Celtis cordata, *chinensis*, *occidentalis*, *orientalis.*

Cercis canadensis, *siliquastrum*, etc.

Cratægus arbutifolius, *coccineus*, *glabra*, *oxyacantha flore rubro*, etc.

Cupressus disticha, *sempervirens*, *thuoides.*

Cytisus laburnum, *latifolium*, *purpureum*, *sessilifolius.*

Corchorus japonicus.

Daphne mezereum, etc.

Diospiros virginiana.

Dirca palustris.

Elæagnus angustifolius.

Fagus americana, *cristata*, *cuprea*, *nigra.*

Gleditschia inermis, *horrida*, *macrocantha*, *monosperma.*

Gymnocladus canadensis.

Juniperus daurica, *phænicea*, *suecia*, *thurifera*, *virginica.*

Laurus æstivalis, *sassafras.*

Liquidambar styraciflua.

Liriodendrum tulipifera, *integrifolia.*

Kœlreintera paniculata.

Lonicera (plusieurs espèces et variétés.)

Magnolia acuminata, *auriculata*, *cordata*, *glauca*, *gracilis.*

—— *macrophylla*, *maxima*, *purpurea*, *pyramidata.*

—— *soulangiana*, *striata*, *tripetala*, *tompsonia*, *julang.*

Mespilus acuminata, *pyracantha*, *japonica*, *corallina*, *pyrifolia*, etc.

Nyssa aquatica, *integrifolia*, *candicans.*

Pinus balsamea, *canadensis*, *cedrus*, *cærulea*, *larix*, *strobis*, etc.

Prunus lauro-cerasus, *lusitanica*, *hyemalis*, etc.

Quercus discolor, *rubra*, *tinctoria*, etc.

Pyrus baccata, *coronaria*, *japonica*, *salicifolia*, *spectabilis*, etc.

Robinia altagana, *caragana*, *halodendron*, *hispida*, etc.

Salisburia adiantifolia.

Salix argentea, *babylonica*, *peutandra*, *spiralis*, etc.

Sambucus racemosa, *monstruosa*, etc.

Sorbus aucuparia, *americana*, *hybrida*.

Sophora japonica.

Stuartia malacodendrum.

Thuya napalensis, *occidentalis*, *orientalis*, *tartarica*.

Tilia alba, *americana*, *heterophylla*, *pubescens*.

Ulmus planera, *scabra latifolia*.

Viburnum roseum, *edule*, *pyrifolium*, etc.

Virgilia lutea.

Vitex agnus castus, *negundo*.

Zanthoxylum americanum.

L'horticulteur se donne une peine infinie pour se les procurer à grands frais; il les cultive avec soin pendant plusieurs années et souvent il éprouve de la peine à s'en défaire, autrement qu'avec grande perte; et comment s'en défera-t-il si les grands de ce monde les dédaignent et se contentent des arbres et arbrisseaux communs qu'on rencontre parmi les buissons et les haies de tous les villages? ne semble-t-il pas aussi que, par le goût qui se manifeste partout, cet ordre de choses, quant aux plantations et ornemens des jardins d'une ville opulente comme Bruxelles, devrait changer? (1)

(1) On ne voit que des plantations sans goût. Savoir planter en véritable artiste, c'est savoir placer les végétaux ligneux qui doivent composer un massif, suivant la force à laquelle peut parvenir chaque arbre ou arbrisseau de différente espèce plantée dans un bon sol; il faut donc non-seulement être bon horticulteur et bien connaître d'avance la figure et le port naturel du sujet à placer; mais encore, comme paysagiste, savoir se servir du ton de couleurs de leurs feuilles, pour produire autant que possible à la vue sur le terrain les mêmes effets d'optique que l'art du peintre a su placer sur la toile.

Les végétaux à beaux feuillages et à fleurs brillantes variées dans toutes les couleurs, lorsqu'ils seront mieux appréciés et recherchés, se multiplieront aussi bien plus rapidement sous la main habile d'horticulteurs industriels. Sûrs de s'en défaire sans perte, ils se trouveraient alors stimulés à en augmenter le nombre, et bientôt ces végétaux, encore rares et peu multipliés aujourd'hui, le seront tellement, que leur prix modique permettra à toutes les fortunes de les employer. On concevra qu'alors l'aspect des jardins qui frapperont nos regards de tous les côtés, nous offrant une infinité de tableaux diversément composés et variés, riches par les couleurs des feuilles, fleurs et fruits qui les accompagnent, ne laisseront plus rien à désirer; en attendant, pour atteindre ce point de perfection, ni arbres ni arbrisseaux ne devraient être jugés trop rares ou trop chers pour être admis à composer les massifs ou groupes dans les jardins, grands ou petits, qui entourent la demeure des premiers hommes de l'État; c'est le seul moyen d'en encourager la multiplication, et c'est en les plaçant artistement qu'ils produiront ces effets enchanteurs qui frappent les artistes d'admiration, et fixent l'attention de toutes les personnes de bon goût.

D'après mes observations, je ne puis m'empêcher de répéter dans ce *Supplément*, qu'il serait à désirer que les propriétaires de biens-fonds connussent enfin mieux leurs véritables intérêts, et qu'ils fussent plus attentifs à laisser à leurs successeurs, au lieu de fossés de clôture et chemins bordés par de voraces peupliers et d'autres productions.

insignifiantes, des arbres à bon bois de construction. Ne sont-ils pas bien aises ces propriétaires de trouver dans leurs propriétés ou dans quelques coins de leurs domaines, de ces antiques chênes, ormes et frênes, qu'on leur paie d'autant plus cher, qu'ils sont devenus rares? et que laisseront-ils à leurs enfans? des peupliers, des saules, des aunelles? De quelque côté que je porte mes regards, le dominateur du règne végétal dans les campagnes est, à peu d'exception près, partout le peuplier; une branche enfoncée dans la terre produit bien vite un arbre; cette grande facilité de se reproduire est, selon moi, un malheur, parce qu'elle est la cause que toutes les autres espèces de bois recommandables par leurs qualités supérieures, sont négligées et même abandonnées. Les pères d'aujourd'hui veulent jouir promptement; leur parle-t-on des enfans? ho! disent-ils, nos enfans feront comme nous; ils jouiront de ce qu'ils trouveront; mais si leurs pères à eux eussent eu de pareils sentimens, trouveraient-ils encore de ces arbres si recherchés pour les grandes constructions mécaniques ou autres, pour lesquelles les grandes pièces sont indispensables, et qu'on ne trouve même plus de nos jours, que dans des lieux cachés et éloignés, où ils ont échappé à la rapacité des uns et des autres.

Il ne manque cependant pas de ces raisonneurs qu'on rencontre partout, qui affirment hardiment qu'il ne manque pas de bois; la preuve du contraire se trouve tout de suite par le prix exorbitant auquel un arbre d'une certaine grandeur se vend. Il ne manque pas de bois, oui, de mauvais

bois; j'ai vu des pays tout nus, où l'œil n'aperçoit encore que dans le lointain quelques restes d'arbres; je ne veux pas les signaler dans cet écrit, parce que j'ai l'espoir que quand je reverrai ces contrées, j'en trouverai les grandes routes et les fossés qui entourent les héritages, garnis de plantations ou en arbres de haute futaie de première qualité, ou en arbres fruitiers à haute tige, ou en mûriers blancs propres à l'éducation du ver à soie. N'oublions jamais que l'expérience et les meilleurs auteurs sont d'accord que les vers à soie nourris avec ces feuilles se soutiennent mieux en bonne santé, et qu'ils fournissent aussi plus abondamment la matière de la soie, des papillons plus robustes, et par conséquent des graines ou œufs parfaits, que par les feuilles du mûrier noir.

Il est sûr que la rage de planter partout et de préférence ces voraces peupliers, est cause que les propriétaires qui ont fait de la dépense pour former des pépinières d'arbres exotiques dont la qualité du bois est recherchée par les arts et qui croît même avec plus de rapidité que celui originaire de l'Europe, s'en dégoûtent, par la raison qu'ils ne trouvent pas à s'en défaire; combien ce pays, où règne une végétation vigoureuse par la bonté de son sol et de son heureuse température, serait admirable, si, au lieu de ces éternels peupliers, la vue se reposait sur de grandes avenues et de larges massifs, plantés en platanes, érables, chênes, ormes, frênes, gleditsia, aylantus, sophora, noyers, marronniers, châtaigniers et tilleuls, qui présentent à l'œil de l'observateur une autre idée de richesse, de civi-

lisation et de connaissance , qu'un pays planté en mauvais bois , ou souvent sans bois !

Mais nous l'avons déjà observé , tout s'améliore à l'entour de nous ; de grandes plantations seront assurément ordonnées et seront aussi mieux calculées que par le passé. Ne voyons-nous pas comme déjà les plans d'embellissement sont mieux conçus ? le goût qui y règne rappelle parfois ce qu'on admire en Italie , où se trouve le type de tout ce qui est grand et beau ?

Nous avons entretenu le lecteur de la nécessité des plantations en grand d'arbres à bon bois de construction et en mûriers blancs dont nous avons démontré aussi-bien qu'il nous a été possible , les avantages qui en résultent. Il nous reste encore à parler de quelques pépinières particulières qui sont à notre connaissance , et auxquelles les amateurs pourront s'adresser ; entr'autres celle établie depuis trois ans au château de Grez , peu éloigné de Wavre , et qui a été annoncée dans le public par une circulaire imprimée en forme de catalogue, qui donne une idée générale de la richesse végétale que cet établissement renferme. On s'y adresse au jardinier en chef.

Nous citerons encore l'établissement horticulural de M. Bellefroid van Hove , membre de la commission d'agriculture de la province de Liège , qui existe depuis plus de douze années et qui est dirigé par lui - même d'après les vrais principes physiques qui en sont les bases , et que cet agronome possède et pratique avec succès depuis une longue suite d'années. Son établissement à Fréloux est particulièrement

rement renommé par une riche collection de fruits dans toutes les séries, qu'il sait conserver intacte et qu'il a soin de tenir complète; je n'ai trouvé nulle part des fruits plus exquis. On peut s'adresser directement à M. Bellefroid van Hove, à Fréloux, par Liège; il fournit des arbres fruitiers d'une belle venue et de bonne qualité, ainsi que des arbres, arbrisseaux et arbustes. Il cultive une riche Flore de plantes botaniques, et possède un immense assortiment de rosiers et de végétaux à terre de bruyère, et il se propose de faire connaître au public ses collections, lorsqu'elles seront parvenues au complet où il les désire.

Aux établissemens que je viens de citer, je me plais de joindre celui d'un horticulteur marchand fort intelligent, M. Jacob Maccois, près de Liège. Ce cultivateur possède une grande et intéressante collection de végétaux en tout genre. On m'a assuré qu'il en existe d'autres dans ce pays; mais ne les ayant pas vues, je n'en puis faire mention. Le Jardin Botanique de l'Université de Liège, confié aux soins de M. le docteur Courtois, auteur d'un nouvel ouvrage en plusieurs volumes, imprimé à Verviers, chez M. R. Beau-fays, sous le titre de *Recherches sur la Statistique physique, agricole et médicale de la province de Liège*, et d'un *Compendium Floræ Belgicæ*, mérite une place distinguée dans cet opusculé par la belle tenue des différentes cultures. On peut juger de la richesse des collections végétales de ce jardin académique, par le catalogue qu'en a publié M.^r H. M. Gaede, son savant professeur, sous le titre : *Index plantarum horti Botanici Leodiensis*.

Les serres de cet établissement vont être agrandies; la vigueur des végétaux des tropiques qu'elles abritent l'exige, pour qu'ils puissent se développer convenablement. Le défaut de toutes les serres que j'ai vues jusqu'ici en Europe, est d'être trop basses, proportions qui ne sont convenables qu'aux horticulteurs marchands; je m'en suis expliqué pages 140, 161 et ailleurs dans mon premier volume *de la Théorie actuelle de la science agricole*.

L'on ne peut se dissimuler que la Belgique renferme une immense richesse végétale que possèdent non-seulement des horticulteurs par état, mais plusieurs amateurs, vrais amateurs de Flore, entr'autres M. le baron de Serclas à St.-Trond, horticulteur zélé et infatigable; il s'occupe à faire des expériences utiles aux progrès de la science, et réussit parfaitement. J'ai vu chez lui des arbres fruitiers traités en vrai pomologue, et une belle et intéressante collection de roses, et nul part en Europe de plus beau fruit de bromelia.

J'ai encore vu à Enghien, chez S. A. S. Mgr. le duc d'Arenberg, une immense quantité de plantes exotiques bien cultivées. On y était occupé, en juin 1828, à construire des serres magnifiques et dignes d'un prince; j'ai ensuite visité les petites et vieilles serres de M. Parmentier, au même lieu d'Enghien, qui renferment plus de végétaux rares et précieux que toutes ces serres modernes à grande prétention, et qui ne laissent pas d'avoir de grands défauts.

Les colonnades ou pilâstres en pierres de taille, qui por-

tent de larges entablemens , frises et corniches , sont autant d'obstacles aux rayons du soleil , et ne rendent pas la prison plus agréable aux plantes. Ces inventions sont dues à l'ostentation , pour flatter le coup-d'œil des oisifs promeneurs , plutôt que pour la prospérité des végétaux intéressans qu'elles renferment. Comme architecte , je n'ignore pas que des serres en forme de temples , font un bel effet ; mais , je le répète , tout ce qui convient en composition de jardins n'est pas toujours convenable.

Je vais indiquer à Messieurs les architectes un moyen de briller dans leur art et qui est encore inconnu : celui qui serait chargé de donner le plan d'une grande serre , fût-ce dans le plus bel ordre de l'architecture , pourrait se distinguer en employant les proportions grandioses et les décorations les plus riches , s'il faisait les colonnes ou pilastres en fer et à jour vitrés , de même que les entablemens , frises et corniches. Par ce moyen nouveau , on réunit la solidité à la beauté , sans contrarier les rayons du soleil , dont les végétaux ne peuvent se passer , même dans les serres , la plus grande partie de l'année. Si , semblable à une plante , je me trouvais dans une de ces serres , derrière un pilastre , fût-il du plus beau marbre de Paros , je lui dirais , comme Diogène à Alexandre : « Ote-toi devant moi , tu me caches mon soleil. »

Il est toujours très-satisfaisant pour un observateur de voir les efforts qu'on fait partout pour hâter la prospérité de différentes branches de la science agricole.

Espérons que , d'après les mesures que le gouvernement a prises dans sa sagesse , le goût des plantations d'arbres

s'étendra rapidement dans tout le royaume : j'espère trouver bientôt l'occasion de pouvoir entretenir le public des progrès que j'aurai observés ; il en résultera que le pays s'embellira et s'enrichira encore davantage. Les horticulteurs qui auront hasardé leurs capitaux , seront récompensés par le placement de leurs arbres , de leur zèle et de leurs avances.

On ne saurait non plus révoquer en doute que le mûrier blanc , planté sur les côteaux bien exposés du pays de Liège , du Hainaut et du pays wallon , ne réussît parfaitement. Le sol m'a partout paru favorable à la culture de cet arbre précieux. Mais ne semble-t-il pas qu'on s'étudie en ce pays même à faire naître des entraves capables encore de retarder la culture du mûrier, quoiqu'il soit bien connu qu'il est l'unique végétal que le ver à soie aime de préférence et dont la nourriture fait produire cette belle soie si renommée de l'Italie , de la France et de l'Inde ? Ne cite-t-on pas comme une découverte importante que le ver à soie mange des feuilles de la scorsonère ? Nous savons très-bien que la faim leur fait dévorer des feuilles de beaucoup d'autres végétaux ? Nous en avons parlé dans notre *Appel au Patriotisme* de l'année passée, et fait sentir combien la prétention de vouloir se passer de la feuille de mûrier dans l'éducation des vers à soie, est ridicule et peu nationale. N'est-ce pas , en effet , jeter de l'incertitude et des doutes dans l'esprit du simple cultivateur , qu'il est d'ailleurs si nécessaire d'entretenir dans les meilleurs principes de son art , et de détourner des mauvaises routines , comme de toute opération capable d'occasionner des retards pernicieux à

l'industrie importante qui commence seulement de naître chez nous ? Ne devrait-on pas , au lieu d'imaginer de ces moyens pitoyables de se passer du mûrier , se hâter , au contraire , d'en faire des plantations considérables ? J'ai la satisfaction d'annoncer que des semis et des pépinières s'annoncent dans plusieurs parties du royaume ; mais il serait grandement à souhaiter qu'il fût établi dans chaque chef-lieu de district une magnanière pour assurer la consommation et l'emploi des feuilles de ces arbres. Alors les cultivateurs s'empresseront d'en planter. L'établissement royal de Meslin-l'Evêque a parfaitement rempli les vues de notre auguste Monarque. Il est évident que nous pouvons faire de la soie en Belgique ; le fantôme de la crainte a disparu. Tâchons donc de planter beaucoup de mûriers ; c'est , comme je l'ai prouvé ailleurs , le seul moyen de fixer chez nous une industrie qui nous promet des bénéfices immenses.

Il est connu de tous les naturalistes instruits , que le *bombix mori* de Linné se nourrit uniquement des feuilles de mûrier ; c'est sur cette espèce d'arbre qu'on le trouve établi dans son pays originaire. On connaît aux Indes trois espèces de chenilles à soie , mais aucune ne mange des feuilles d'herbages produites par des racines , comme la scorsonère et autres. Cette invention est uniquement due au défaut du mûrier , dont les plantations ont été négligées , et ne mérite aucune attention ; ceux qui la prônent ne réfléchissent pas qu'avec de semblables palliatifs , nous nous éloignerions du vrai but , parce qu'il nous deviendrait im-

possible de fabriquer de la belle soie ; ce serait plutôt servir l'étranger , en faisant tomber la nôtre dans le discredit , attendu que les fabricans de soieries préféreront toujours une soie pure et d'une qualité supérieure à la soie médiocre ou mauvaise. Espérons qu'aucun Belge ne se rendra coupable d'un aveuglement si pernicieux pour son pays ; ceux qui se le permettront , travailleront pour le profit de l'étranger , et ne pourraient rien imaginer qui lui soit plus avantageux ; si c'est là leur but , qu'ils sèment donc des scorsonères en plein champ. Si les vers à soie affamés les mangent , ils pourront à leur tour manger les racines ; alors rien ne sera perdu. Mais je doute fort qu'ils s'enrichissent par une spéculation si anti-nationale.

Il est généralement connu dans toute l'Europe où l'on s'occupe d'élever des vers à soie , que cela ne peut s'opérer avantageusement que par la culture du mûrier : je crois en avoir suffisamment indiqué l'importance , ainsi que les bénéfices qui en résultent en dernière analyse.

Il faut assurément peu de jugement , pour n'en pas sentir toute la différence ; car je veux faire ici une supposition : que quelqu'un élève pendant 25 ans des vers à soie avec de la feuille de scorsonère , que lui restera-t-il ? tandis qu'au bout de 25 ans , les mûriers qu'il aura plantés et soignés , lui auront donné la facilité de faire plusieurs bonnes récoltes de soie ; ces arbres , s'il en voulait vendre le bois , lui payeraient amplement la place qu'ils auraient occupée et leurs frais de culture , sans compter le bénéfice provenant des feuilles de ces arbres.

Allez donc, novateurs imprudens, dire aux Italiens et aux Français : Arrachez vos mûriers, couvrez vos champs de la scorsonère ; le ver à soie a changé d'estomac ; le suc coriace de quelques herbages lui suffit pour produire d'aussi bonne soie que celle que fournit la feuille sucrée et résineuse du mûrier blanc. Cette industrie, qui rapporte déjà, suivant le célèbre Chaptal, cent millions par an à la France, triplera cette somme par la découverte de la scorsonère. L'aspect de votre pays, si beau par ses belles plantations de mûriers bien soignées, qui offrent à l'œil de l'observateur éclairé une si grande richesse, sera encore bien plus beau sans arbres, plat et uni, couvert de la scorsonère, du *miagram* et du *leontodon*. Mais nous sommes bien sûrs qu'aucun gouvernement n'encouragerait ni n'accueillerait de semblables innovations, si directement contraires et opposées à ses véritables intérêts.

Mais, diront quelques hommes faibles et crédules, aveuglés par l'économie factice que flatte le prétendu moyen d'élever des vers à soie et d'obtenir des cocons sans feuilles de mûrier, si cependant des herbes ordinaires produisent le même résultat que des arbres si long-temps à venir, pourquoi ne se servirait-on pas d'un moyen aussi simple, aussi peu dispendieux et à la portée de tout le monde ?

Je crois avoir répondu dans le cours de mes écrits à toutes ces prétentions ridicules, et j'ai fait sentir qu'elles ne peuvent servir qu'à retarder les progrès que nous sommes dans le cas de faire dorénavant. Les plus grandes difficultés ont été surmontées ; un établissement royal existe

à Meslin-l'Evêque , en pleine activité, duquel j'ai rendu compte pag. 7, 8 et 9 de la 1.^{re} suite à mon *Appel* de l'année passée. Un second établissement va être formé à Huy, par M. le comte de Ficquelmont, commissaire royal de ce district, qui, d'après les renseignemens positifs que j'ai reçus, s'occupe d'en faire les dispositions préliminaires. Un troisième établissement est commencé chez M. Bellefroid van Hove, près de Liége. Outre l'établissement de M. van Hoobrouck, près d'Audenarde, que j'ai fait connaître pag. 18 et 19 de la 1.^{re} suite à mon *Appel*, il s'en établira, selon toute apparence, comme il est à désirer, bientôt d'autres aux environs de Gand. M. Houdin, qui, depuis deux ans, s'occupe de la culture du mûrier, sera peut-être aussi l'un des premiers à faire de la soie. J'aime à croire que les habitans de cette partie du royaume ne voudront pas rester en arrière; ils sont lents à se décider, mais une fois qu'ils ont la conviction de réussir, ils marchent en avant avec constance : les fabriques de cotons en sont la preuve. Cependant je dois observer ici en passant que le temps perdu est bien perdu, et que nous devons éviter de retarder plus long-temps de nous occuper sérieusement de tout ce qui est nécessaire à l'éducation du ver à soie. Non-seulement plusieurs magnanères dans ce pays employeront beaucoup de feuilles de mûrier et mettront dans le commerce une certaine quantité de soie, mais par ces établissemens, le point le plus important aura été atteint; ils auront servi à dessiller les yeux de ceux qui refusaient de voir le jour en plein midi; ils seront non-seulement con-

des ingrédients capables d'empoisonner quelques milliers d'insectes sur la terre ou sous la terre ; la nature , plus intelligente que vous , saura préserver ses créatures ; mais craignez de détruire l'équilibre établi par elle. Les feuilles des superbes forêts de l'Amérique du Nord ne sont pas dévorées par des myriades de chenilles et de vers ; les oiseaux y vivent sans être inquiétés ; mais presque partout à l'entour de nous ils deviennent toujours plus rares et plus craintifs. Nos bosquets sont déserts et hideusement défigurés par les insectes. Cela peut-il être autrement ? Dans le temps de la ponte , au printemps , les campagnes , les bois , haies et buissons sont inondés de petits garçons qui dénichent les couvées ou détruisent sans pitié ces intéressans petits êtres partout où ils peuvent les atteindre , même au péril de leur vie ; ceux qui pourraient échapper à cette proscription , deviennent la victime de certains manans qui parcourent les campagnes armés de longs bâtons percés , appelés sarbacannes ; ils ne font pas grâce au moindre petit oiseau ; heureusement ils ont des ailes. Je ne puis concevoir quel plaisir des êtres raisonnables peuvent trouver à les poursuivre avec cette rage , comme s'ils étaient leurs plus grands ennemis. Que n'emploient-ils leur adresse à détruire les insectes nuisibles ?

Ce n'est plus que dans les lieux fort éloignés des habitations , que les forêts , les bois et les bocages sont animés par ces charmans musiciens ailés ; mais hélas ! ils en sortent et sont ou cruellement abattus à coups de fusil , ou pris par les lacets et filets tendus , ou à la pipée , au moyen

d'un hibou perché sur une pique entourée, à quelques pas de là, de baguettes enduites de glu.

Un jour, venant d'herboriser, je vis un homme se glisser près d'un taillis, derrière un buisson ; en approchant, je vis avec horreur plus de cinquante petits oiseaux que ce malheureux avait attrapés, couchés morts à terre. Je dis à cet homme, car c'en était un, qui venait d'enlever de ces baguettes à glus quelques fauvettes, rouge-gorges, linottes et autres, auxquels il enfonçait impitoyablement le crâne en les jetant sur les autres victimes : Ne pourriez-vous pas faire un autre métier, lui dis-je, au lieu de détruire ces pauvres petits oiseaux qui ne font pas de mal ? — Ils mangent pourtant la récolte, me répondit-il. — Ils détruisent aussi les chenilles dont vous voyez ces arbres couverts. — Sûrement, reprit-il, cela les engraisse ; mais on a de la peine à s'en débarrasser. J'en pris hier dix douzaines, et n'en pus tirer qu'un franc et demi. Je ne pus soutenir plus longtemps la vue de cet être dénaturé.

Il serait bien à souhaiter que les Sociétés agronomiques particulièrement, puisqu'elles ont les Souverains pour protecteurs, leur fissent des représentations à l'effet de provoquer une loi capable de protéger efficacement partout ces petits oiseaux. Alors leur grand nombre nous aurait bientôt débarrassés de l'effroyable quantité de chenilles et insectes nuisibles à la prospérité des végétaux ligneux en général.

Pendant le même voyage dont je rends compte, j'ai passé dans plusieurs contrées où, en juin, on avait 27 degrés de

chaleur au thermomètre Réaumur, et une telle sécheresse , que les fermiers étaient fort embarrassés d'abreuver leur bétail, les sources étant sans eau. Depuis cette époque , des pluies continuelles n'en ont plus laissé manquer nulle part; mais ne serait-il pas prudent de prévoir les disettes d'eau qui arrivent si souvent , à différentes époques de l'année et désolent l'agriculteur?

En lisant les *Annales de la Société d'Horticulture* de Paris, du mois de juin 1828, je vis avec une extrême satisfaction, par l'extrait d'un rapport fait par M. le vicomte Héricart de Thury, son savant président, qu'un M. Mullot, mécanicien, a procuré par des sondages, deux fontaines abondantes, dont une est même jaillissante au-dessus de la surface de la terre, d'une eau vive, douce et d'excellente qualité, dans un pays qui jusqu'alors n'avait que des eaux dures, pesantes, gazeuses et seleniteuses.

La Société royale et centrale d'Agriculture a décidé qu'elle décernerait en séance publique la grande médaille d'or à cet habile mécanicien. La médaille décernée à M. Mullot lui a été remise par M. le comte de Martignac, ministre de l'intérieur, qui présidait la même séance publique de la Société.

Ne serait-il pas bien étonnant qu'une découverte de cette importance pour l'agriculture, restât chez nous dans l'oubli, lorsque des Sociétés sont partout établies pour appeler d'un commun accord l'attention publique sur tout ce qui peut contribuer à la prospérité de l'agriculture? l'eau n'est-elle

pas un de ses premiers besoins ? pourquoi négliger une si belle découverte ? (1)

Un grand nombre de découvertes de la plus haute importance sont faites partout où se trouvent des hommes qui observent et étudient les lois de la nature. Souvent ces découvertes sont annoncées dans le public avec pompe ; bientôt après il n'en est plus question. A qui devons-nous attribuer une telle indolence ? Je ne crains pas d'avancer que jusqu'ici il a régné peu d'ordre parmi les hommes ; sous ce rapport, au lieu de s'entendre pour perfectionner une découverte, n'importe de qui elle émane, il se trouve des hommes qui, mus par différens sentimens, travaillent pour étouffer et jeter du ridicule sur une découverte utile, plutôt que de chercher par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, à en tirer un parti avantageux.

Cependant, pour prouver que je ne suis pas injuste, j'ai déjà avancé ailleurs que tout se perfectionne autour de nous, et qu'il règne en général plus de goût dans tout ce qu'on entreprend. Nous voyons même avec satisfaction qu'on commence à paraître moins attaché qu'autrefois aux vieilles routines, et qu'on entend même beaucoup parler de plantations de mûriers. Cela n'est-il pas une preuve évidente que l'esprit se réveille, et que cela nous mènera

(1) Je viens de voir dans les *Annales de la Société d'Horticulture de Paris*, tom. 3, août 1828, pag. 121, que M. le vicomte Héricart de Thury a fait hommage à cette Société d'une brochure intitulée : *Considérations géologiques et physiques sur le gisement des eaux jaillissantes, et Recherches sur les puits, forêts, etc.*

insensiblement à faire de la soie , puisque les trembleurs sont revenus de leur frayeur. On peut , je pense , être sûr que le mûrier blanc , jadis regardé comme un arbre insignifiant , sera bientôt pris en vénération ; nous le verrons bien ; chaque propriétaire , quelque petit que pourra être son héritage , voudra posséder quelques mûriers de la meilleure qualité pour nourrir le ver à soie ; il saura calculer que six mûriers d'une certaine grandeur pourront lui fournir au moins quatre sacs de feuilles par arbre , faisant vingt-quatre sacs , lesquels vendus à une magnanière à un florin le sac , lui feront un revenu annuel de vingt-quatre florins , revenu qui augmente annuellement avec la force de l'arbre. Avis aux amateurs qui plantent des peupliers sur leurs terres.

Je rencontre quelquefois de ces gens qui , à les entendre , n'ignorent rien ; la tête meublée de quelques lectures , ils parlent avec dédain de choses souvent fort essentielles , mais qu'ils ne connaissent que très-superficiellement. Cependant ils possèdent un caquet qui en impose , à la vérité , à celui qui n'est pas en état de les analyser ; ils font plus de mal que de bien pour les choses réellement utiles. C'est cette même manie qui a retardé jusqu'à ce jour la plantation du mûrier blanc et l'établissement de manufactures de soie en Belgique , où le climat m'y paraît même plus propre par sa température , que d'autres pays beaucoup plus chauds , ainsi que je me charge d'en établir la preuve dans mon 3.^e volume de la *Théorie actuelle de la Science agricole* , au chapitre *mûrier , magnanière et ver à soie*.

La mesure que la Société royale d'Horticulture de France a adoptée, est justement celle qui, depuis long-temps, aurait dû être généralement suivie partout où se trouvent des hommes instruits et réunis en société, pour s'occuper à faire des recherches pour faire prospérer les sciences et les arts, et particulièrement l'agriculture.

L'ordre seul peut faire fructifier les efforts des savans ou même les découvertes qui sont souvent l'effet du hasard, mais dont l'intelligence humaine sait faire usage.

Lorsque, comme à Paris, à la Société d'Horticulture, les travaux sont distribués à des commissions chargées de faire des rapports ou des bulletins sur tout ce qui est du ressort de la science agricole, il s'établit naturellement un ordre de choses qui régularise et éclaire toutes les opérations. Les membres de ces commissions continuent sans relâche leurs recherches pour porter ces découvertes à la perfection dont elles sont susceptibles pour en faire la publication.

Si j'entre dans ces détails, c'est pour faire comprendre qu'on a partout trop négligé les moyens de perfectionner, de conserver et d'utiliser tant de belles découvertes dues au génie humain ; la Société Royale d'Horticulture de Paris l'a senti, et elle a courageusement adopté l'unique marche de laquelle on peut attendre les succès les plus satisfaisans.

Pourquoi nos Sociétés, qui se réunissent également pour discuter des points importants, soit en agriculture en général ou sur une de ses branches, ne suivraient-elles pas la même marche ? Quel est le titre de l'imprimé qui fait connaître

au public ce dont elles s'occupent ou doivent s'occuper pour le bien général ? Existe-t-il ou n'existe-t-il pas de ces relations désirables ? Il me semble qu'il en devrait exister , et qu'elles devraient contenir , dans les langues ou idiômes , en usage dans le royaume , toutes les découvertes reconnues avantageuses pour être distribuées et mises en pratique par les cultivateurs.

J'aime à citer les travaux des corps savans de l'étranger : pourquoi dédaignerions-nous ce qui peut être utile à tout le genre humain ? Que les indifférens lisent avec dédain ce que j'écris ou ne me lisent point , peu m'importe , je ne suis pas jaloux de leurs suffrages. Mais je ne puis me taire quand l'occasion se présente et m'ouvre un vaste champ de réflexions , sur-tout quand je me sens pénétré de la conviction de pouvoir répandre parmi mes semblables des pratiques qui peuvent contribuer à leur bonheur , ainsi que je vais le faire.

La foudre gronde et frappe indistinctement temples et chaumières ; riches et pauvres , l'épouvante se répand partout au moindre nuage rembruni. Aujourd'hui , comme aux époques où nos connaissances en physique étaient très-bornées , on se contente de gémir sur les effets des ravages qu'exercent ces terribles météores ; ils incendient et détruisent les habitations et anéantissent les fruits de la terre ! On plaint le pauvre cultivateur ruiné ; on l'aide même à rebâtir sa chaumière , mais où sont les moyens de sûreté qui les doivent préserver l'année suivante d'un nouveau malheur ?

Que quelque riche égoïste reste indifférent à ce spectacle

de désolation , cela se conçoit ; mais j'en appelle aux ames sensibles et généreuses , sentimens qui distinguent tout homme qui , en véritable chrétien , aime son prochain , et les conjure de contempler le désespoir de l'infortuné cultivateur , qui , sous ses yeux , voit tarir l'espérance de recueillir les fruits préparés à la sueur de son front , pour faire subsister sa nombreuse famille. Voyez ses pénibles travaux d'une année entière détruits dans un instant , ses moissons criblées et embourbées , sa demeure même souvent embrasée et ses bestiaux périr dans les flammes ! cette année même j'en ai été le triste témoin.

Comment parer , comment détourner de si terribles événemens qui menacent chaque année de la destruction , si ce n'est pas une partie du genre humain , au moins sa subsistance , et qui répand la frayeur autour de nous ? Serait-il au pouvoir de l'homme de détourner ou de diminuer au moins des ravages si affreux ?

Je me crois un peu fondé quand je me plains (page 27 , *de la Négligence et de la Légèreté*), ou je ne sais trop comment qualifier ce qui se passe assez généralement parmi nous ! à peine une découverte voit-elle le jour , à peine un homme se met-il en avant et nous montre-t-il quelque succès obtenu qui promet de grandes espérances , que d'autres trouvent , ainsi que je l'ai déjà avancé , je ne sais par quel fatal esprit , moyen d'étouffer dans sa naissance , une inspiration qui , encouragée et soutenue , aurait pu conduire aux résultats les plus heureux. Par exemple , pourquoi néglige-t-on encore si généralement de faire usage des paratonnerres

vaincus que le mûrier blanc ne se refuse pas à nos soins et à notre climat, mais que nous pouvons, ainsi que je l'ai avancé, faire en Belgique de la soie comme en France et en Italie; et rien n'est plus vrai ni plus sûr, si on se décide à quitter enfin la mauvaise routine invétérée dans tout ce qui a du rapport à l'économie agricole, qui malheureusement exerce encore trop son empire, ainsi que je m'en suis convaincu partout où j'ai passé pendant mes voyages, aussi-bien en Allemagne qu'en France.

Cependant j'avouerai avec la même franchise et avec la plus grande satisfaction, que, d'après les mesures que je vois partout prendre, nous sommes arrivés à un point où les anciens errements et tâtonnemens, qui ne sont fondés sur aucun principe solide, feront place sans difficulté aux connaissances qu'enseignent les sciences exactes; les horticulteurs plus éclairés suivront courageusement le torrent de la vérité qui les entraîne, pour ainsi dire, malgré eux, et, profitant des lumières que notre siècle répand, donneront un démenti à ces sophistes peu conséquens, qui prétendent que tout a changé sur la terre, excepté les hommes. Je pourrais bien admettre que leur physionomie n'a pas beaucoup changé, et que le type de chaque nation se montre toujours au physionomiste éclairé et bon observateur dans son intégrité primitive; mais il s'en faut bien que les hommes, sous le rapport de l'instruction, soient de nos jours aussi bornés qu'ils l'étaient il y a seulement un siècle.

Par exemple, je le demande à tous les hommes judicieux et observateurs du siècle où nous vivons :

1.° Si on ne connaît pas mieux aujourd'hui en quoi consiste la production des véritables richesses ?

2.° Que les progrès des arts sont dus aux sciences ?

3.° Les instrumens naturels de l'industrie ?

4.° La formation des capitaux ?

5.° La cause des progrès de l'industrie ?

6.° Qu'on ne peut raisonnablement prétendre d'aucune découverte qu'elle ne sera pas de quelque utilité pour la société ?

7.° Qu'aucun pays ne s'acquitte mieux envers un autre que par le moyen des productions de son industrie ?

8.° Les avantages importans des importations et exportations ?

9.° La connaissance des sources des revenus industriels ?

10.° En quoi consistent les richesses naturelles et les richesses sociales ?

11.° Ce que c'est que les utilités directes et indirectes ?

12.° Que l'économie politique fait connaître les lois générales ?

13.° En quoi servent les lois de la physique ?

14.° Et ce que c'est qu'une fausse instruction ?

15.° Enfin, qu'aucun pays n'est mieux administré que par des autorités locales ?

Les connaissances humaines ont, ce me semble, acquis une si haute élévation, qu'on est présentement en droit de s'étonner lorsqu'un homme entreprend quelque chose sans réussir; celui-là à-coup-sûr ne possède pas la route que les lumières du siècle ont tracée et éclairée. La bonne vo-

lonté et la richesse ne suffisent point ; aucun trésor n'est inépuisable ; il faut en savoir soi-même assez pour ne pas être obligé de s'en rapporter aveuglément à un autre ; ce défaut est une des sources et la cause de la ruine d'un grand nombre de spéculateurs. On doit voir par ce peu de mots combien il est nécessaire que chaque père de famille , quelque riche qu'il puisse être , ne perde pas de vue que l'instruction est le plus grand bien qu'il puisse transmettre à ses enfans. En économie politique , en ne s'écartant pas des préceptes qu'elle enseigne , et en sachant appliquer les élémens propres et en faire usage , l'homme met la nature entière à sa disposition. Que les systèmes et les théories lui servent et l'aident , fort bien ; mais qu'il se défie de tout ce qu'il ne comprend pas ; il ne doit consciencieusement s'attacher qu'aux principes solides qui résultent de la nature et de ses effets.

Dans le cours du petit voyage qui fait le sujet des observations de ce supplément , j'ai traversé des districts du royaume très-maltraités par différentes espèces de chenilles , de vers et de pucerons ; dans d'autres districts , il n'en paraissait aucuns. J'ai trouvé de grands vergers , plantés de pommiers et de poiriers , tellement exfoliés , qu'on se serait cru en plein hiver , si d'autres arbres du voisinage n'eussent pas été parés de la plus belle verdure. J'ai encore , dans cette tournée , observé des futaies en chênes et hêtres entièrement sans feuilles , et dans d'autres endroits nulle trace de chenille. Il me semble donc que cela prouve que ces insectes n'existent encore que dans quelques en-

droits, et qu'il serait facile de les détruire; et c'est par cette raison que j'en fais mention ici, espérant que mes observations pourraient réveiller l'attention des administrations locales des districts ainsi maltraités, et ordonner les remèdes propres à s'en débarrasser.

L'occasion s'étant présentée dans un village où je me trouvais de témoigner mon étonnement un peu vivement de ce que les arbres étaient privés de leurs feuilles, je m'aperçus que mes observations ne faisaient néanmoins aucune impression sur ces gens-là, tellement ils sont accoutumés à un désastre aussi pernicieux à l'accroissement des arbres en général. Ils m'assurèrent que tous ces insectes périssent lors de la procession du Saint-Sacrement. Tant mieux, dis-je; vous n'en aurez donc pas l'année prochaine? — Ah! dit un autre, ils reviennent bien tous les ans. — Ils n'ont donc pas péri? — On en trouve cependant de morts et de desséchés, reprit le premier. — Je vais vous expliquer ce phénomène. Lorsque ces insectes ont dévoré les feuilles de vos arbres, ils ont acquis la période qui leur est assignée par la nature, non pas pour cesser de vivre, mais pour se métamorphoser sous une enveloppe de laquelle ils sortent ailés; ils voltigent alors d'une fleur à l'autre pendant quelque temps; et après s'être accouplé, le mâle meurt ainsi que la femelle, mais elle dépose avant soigneusement ses œufs sur des branches ou des troncs d'arbres, où ils sont à l'abri des frimas les plus rigoureux, mais non pas de la voracité de plusieurs espèces d'oiseaux qui s'en nourrissent pendant l'hiver. Le printemps.

suivant, lorsque la température revient, les œufs deviennent de petits vers ou chenilles qui grandissent à vue d'œil et couvrent bientôt les plus grands arbres, à moins qu'on n'ait eu soin de les détruire. Vous voyez, d'après cela, que quand vous croyez ces chenilles mortes, elles ne sont que cachées sous une autre forme; et malgré la grande quantité que les oiseaux en détruisent, ces insectes se multiplient tellement dans les cantons où on néglige leur destruction, qu'il devient difficile de s'en débarrasser. Il y a des chenilles qui vivent sur plusieurs espèces d'arbres; d'autres ne se trouvent que sur une seule. Le pommier particulièrement est encore attaqué par le *puceron lanigère*. Quand ce petit insecte a acquis son développement, il parcourt toutes les moyennes et menues branches de l'arbre; il en perfore l'écorce pour se nourrir de la sève, et dépose ses œufs dans les trous qu'il a faits, ce qui occasionne sur ces branches une infinité de nodosités ou tumeurs, qui les font dessécher bientôt après. Il n'est pas étonnant qu'un arbre dont les feuilles sont dévorées par les chenilles et le suc pompé par d'autres insectes, soit forcé de mourir; mais, comme ce mal n'est pourtant, d'après ce que j'ai observé, que local, il serait facile de s'en délivrer par le moyen d'un lait de chaux, appliqué avec une brosse sur les branches attaquées; ce lait de chaux détruit toute espèce d'insecte qui s'attache à l'écorce; et si on avait soin d'écheniller les arbres, ces insectes ne causeraient bientôt plus tant de pertes aux cultivateurs.

Je ne puis passer ici sous silence un moyen que j'ai

essayé et qui m'a parfaitement réussi. Depuis plusieurs années , un verger était chaque saison attaqué et les feuilles dévorées par différentes chenilles. Les dissolutions les plus caustiques n'ayant pas eu de succès , je pris le parti de faire abattre toutes les branches jusqu'au tronc , qu'on a ensuite bien raclé et enduit d'un bon lait de chaux ; le bois coupé fut immédiatement éloigné et brûlé. Le printemps suivant , mes arbres ont poussé vigoureusement , et deux ans après , ils furent chargés de fruits : je ne vis plus aucun insecte. Le remède est violent ; mais aux grands maux , les grands remèdes sont indispensables. Toutes ces inventions de liqueurs empoisonnées ne sont que des palliatifs.

Il y a un autre insecte qui est fort redoutable , particulièrement sous terre où il s'attache aux racines des arbres , qu'il ronge pendant plusieurs années ; il attaque même les racines des végétaux les plus corrosifs. Ses ravages ont fixé l'attention de la Société royale d'Horticulture de Paris ; elle a nommé dans son sein une commission spéciale de savans , composée de MM. le comte de Lasterie , vice-président , le chevalier Soulange-Bodin , Vilmorin , Pelletier et l'abbé Berlier , rapporteur , pour aviser au moyen de parvenir à la destruction de la larve ou ver blanc du *melolontha vulgaris*.

M. le chevalier Soulange-Bodin , secrétaire-général de la susdite Société , a même mis à la disposition de cette dernière un prix de 400 francs , à donner à la personne qui aura indiqué un moyen simple , peu dispendieux et capable

d'être employé par les gens de la campagne, et qui, par son action souterraine, fasse périr la larve sans nuire aux végétaux, et sans altérer la nature du terrain.

Il est à regretter qu'on ne puisse réunir tous les vers blancs d'un pays sous un même point; alors quelque mixture empoisonnée, introduite près la racine d'un végétal, pourrait détruire l'insecte.

Mais la nature se rit de toutes ces inventions humaines; cependant j'ai remarqué que dans le sol léger et sablonneux des terres en culture hors la porte d'Anvers de la ville de Gand, où se trouve beaucoup de peupliers que le hanneton recherche au printemps; on n'aperçoit aucun dommage sensible causé par cette espèce d'insecte. Je pense que, comme on y est dans l'usage de répandre en liquide les matières fécales des commodités ou latrines sur les terres cultivées, même celles couvertes de récoltes, ces liquides caustiques empêchent la trop grande multiplication de cet insecte. Si on suivait plus généralement cette méthode de féconder les terres de culture, on éprouverait, je pense, moins de ravages de la part des vers blancs et des limaces.

Je me suis servi d'un autre moyen de me débarrasser des hannetons, en employant au printemps des pauvres de la campagne pour secouer les branches des arbres; les insectes qui y étaient attachés en grand nombre tombèrent à terre et furent ramassés: j'en payais tant le petit sac, et on faisait un feu pour les brûler, de même que les nids de chenilles, sur le champ. Je crois que cet expédient vaut

bien ceux que la chimie peut découvrir ; je désire me tromper , et qu'on soit plus heureux que moi ; quelques années de pratique et d'expérience m'ont prouvé que si nous sommes trop incommodés par des animaux malfaisans, c'est notre propre faute.

Presque tous les insectes nuisibles à l'agriculture prennent, à une certaine époque déterminée par la nature au printemps, des ailes. Ces insectes voyagent alors par les airs, et quoiqu'un grand nombre périsse par les orages, un plus grand nombre devient heureusement la victime de beaucoup d'espèces d'oiseaux qui s'en nourrissent ; ils détruisent même une infinité d'œufs de différentes espèces d'insectes sur lesquelles les substances les plus corrosives glissent sans leur faire du mal ; les chenilles particulièrement servent au printemps où les oiseaux jusqu'au moineau même ne trouvent encore rien dans les champs et aux jardins qui puisse leur servir d'aliment pour leur famille.

Mais de quoi se plaignent les hommes ? Comment quelques insectes leur font-ils du mal ? Ils réclament des poisons de la pharmacie pour les détruire, quand d'autres hommes se sont fait un cruel métier, en imaginant toutes sortes de pièges pour attraper et tuer les oiseaux, qui cependant font une chasse continuelle aux insectes tant ailés qu'en larves ou chenilles, qu'ils savent découvrir dans les retraites les plus cachées.

Continuez à détruire ces intéressans chasseurs, tuez-les et mangez-les ; les insectes se vengeront sur vos arbres, et sur vous-mêmes de votre cruauté ; vantez-vous d'avoir découvert

qui, dans mille circonstances, ont prouvé que, dûment placés, avec les précautions que la physique recommande, ils garantissent tout édifice qui en est armé, d'être frappé par le tonnerre au moins sur un rayon de 20 mètres à l'entour de lui.

Il y a quelques années, lorsque la toiture de la cathédrale de Gand (St.-Bavon) fut incendiée, je pris occasion de cet événement pour faire sentir, par le Journal de la ville, combien il y a de témérité à employer, dans la couverture des grands édifices publics, tels que bibliothèques, universités, musées, palais, et particulièrement les églises, qui renferment les choses les plus précieuses, des matériaux inflammables, tel que du bois, et que dans ce cas on devrait au moins les garantir par des conducteurs électriques pour en détourner le malheur dont, sans ces précautions, ils sont toujours menacés; on en place bien sur les magasins à poudre!

Je me dispense ici de rapeler de nouveau le peu de cas qu'on a fait de mes conseils; je m'en suis assez expliqué ailleurs, mais pour preuve que je n'ai en vue uniquement que d'être utile partout où je me trouverai parmi des hommes, je veux de nouveau tâcher de fixer aujourd'hui l'attention publique sur un objet qui nous intéresse généralement, et qui, d'après ce qui vient d'être dit, me paraît être de la plus haute importance.

La Société Linnéenne de Paris a, dans un rapport fait aux ministres de l'intérieur et de la maison du roi, demandé protection pour l'établissement général en France des pa-

ratonnerres , et particulièrement des machines paragrêles économiques. Je sais très-bien qu'il y a des hommes qui doutent de tout ce qu'ils ne peuvent comprendre , et auxquels il manque presque toujours le savoir et la patience pour observer avec l'attention que cela exige , les phénomènes qui nous environnent. Ces hommes ne manqueront pas de nier le pouvoir des paragrêles et de déclamer , au lieu d'aider , d'observer , et d'encourager tous ceux qui veulent en faire usage afin de porter l'invention à la perfection pour le bonheur du genre humain.

Qu'a-t-on gagné à crier contre la culture du mûrier et l'éducation du ver à soie ? On paraît même ne plus tant m'en vouloir d'avoir été si pressant , et on regrette le temps perdu dont les autres nations ont su profiter ; cependant que faisons-nous ? Combien d'années vont encore s'écouler avant que nous voyions l'industrie de la soierie assise sur une base respectable ? L'orgueil national se prononcera-t-il enfin , oui ou non ? Mais revenons aux paragrêles.

Le monde savant sait que primitivement les paratonnerres faisaient partie de la théorie expérimentale du célèbre docteur Franklin , mort à Philadelphie , en septembre 1785. Son expérience paraît avoir donné à M. Lapostolle , professeur de chimie et de physique , à Amiens , l'idée des machines paragrêles , aussi appelées parafoudres. Ces machines étaient d'abord construites en cordes de paille tressée ; mais on découvrit bientôt que la conductibilité électrique des métaux est la plus énergique.

La Société Linnéenne jugea à propos de confier à deux

de ses membres , MM. Thibaut de Berneaud , son secrétaire perpétuel , et Tollard , professeur de physique , à Tarbe , département des Hautes-Pyrénées , le soin de perfectionner et d'utiliser cet instrument.

La sagacité de M. le professeur Tollard est parvenue à rendre le paragrêle certain , utile et peu dispendieux à fabriquer. Il en a fait placer à l'entour de Tarbe et dans un grand nombre de villages , qui , par ce moyen , ont été garantis de la grêle , tandis que d'autres communes voisines , qui étaient privées de paragrêles , ont été ravagées.

Des résultats semblables ont été constatés en Italie , en Piémont , en Savoie et en Suisse ; et , suivant des lettres de la Lombardie , tous les points armés de paragrêles ont été préservés comme par miracle. MM. Beltrami , Astolfi et Arioli , professeurs de physique à l'université de Bologne , ont couvert une grande partie du Bolonais de paragrêles à fils métalliques , au lieu de paille ; et ces pays ont été à l'abri des ravages de la grêle. Les paragrêles de M. Tollard sont , ainsi que je l'ai rapporté plus haut , en cordes de paille de lin recouvert de paille de seigle , comme on le verra ci-après.

Pour prouver que les hommes ne sont heureusement pas partout négligens à faire usage des découvertes d'une utilité générale , je veux ici faire mention des expériences en paragrêles qui ont été faites et publiées et qui sont parvenues à ma connaissance. On pourra aussi consulter les *Annales de la Société d'Horticulture de Paris* , qui en font également l'éloge et les recommandent.

L'Antologia Fiorentina, du mois de juin 1825, cite le fait suivant. Un orage se concentra d'une manière effrayante sur une vaste propriété du comte Ottolini, située sur la route de Milan à Brescia, mais qui avait été paragrêlée par des instrumens inventés par M. Tollard. Les habitans de la campagne, pour la plupart fort incrédules, observaient et attendaient avec curiosité ce qui en arriverait. La grêle tomba en abondance et causa des ravages considérables à tous les champs qui entouraient celui paragrêlé, et tourna autour de l'emplacement armé sans l'endommager; les bords des champs seulement avaient reçu, au lieu de grêle, des grésilles sans causer le moindre mal.

Suivant un autre rapport, de la même date, un domaine du duché de Galiere, contenant 5200 hectares, situé dans la commune de Macatelare, ayant été paragrêlé, tous les environs furent abîmés par la grêle, et les champs armés de paragrêles restèrent préservés; il n'y tomba que de petites congélations; la grêle se convertit en neige et en une pluie abondante. Les paysans ne purent s'empêcher de se rendre à l'évidence, et admirèrent le pouvoir miraculeux des paragrêles.

Le 5 août 1825, une superficie de 105 hectares, protégée par 125 paragrêles, à Chambéry, capitale du duché de Savoie, éprouva un orage des plus violens; mais tous les champs paragrêlés furent préservés, et les récoltes restèrent intactes.

La Société cantonale des Sciences naturelles du pays de Vaud, a garanti ses vignobles qui étaient presque toutes les

années abîmées par la grêle , par l'usage des paragrêles. Un habitant du pays s'exprime à ce sujet , comme suit : « La joie » règne sur les côteaux et vignobles qui bordent toute la » ligne septentrionale de notre lac. La grêle les a menacés » cette année plusieurs fois , sans leur faire aucun mal. » On ne peut raisonnablement ici méconnaître l'efficacité » des paragrêles. »

Eh bien ! quand une découverte de cette importance est connue en France , en Italie , en Savoie et en Suisse , et qu'un institut savant comme la Société Linnéenne de Paris , la publie pour en répandre la connaissance , devons-nous , dans les plaines fertiles de la Belgique , rester plus longtemps exposés et forcés de voir , comme je l'ai vu pendant ma dernière tournée , les récoltes hachées et enfouies sous terre , et les malheureux paysans ruinés , sur-tout quand , par des machines aussi simples que les paragrêles , on peut préserver du désespoir beaucoup de familles ? N'est-ce pas assez que des pluies continuelles détruisent souvent en partie l'espérance des cultivateurs ? Il est digne de toutes les Sociétés , sous quelque emblème qu'elles puissent être instituées , de s'emparer d'une découverte si importante. Garantir la subsistance du pauvre , n'est-ce pas le devoir de tous les hommes , et particulièrement des corps qui sont sensés s'assembler pour travailler au bien-être général ?

Vous , membres ou correspondans des Sociétés savantes répandues sur la surface du globe , pour travailler d'un commun accord à faire des échanges réciproques de connaissances et de productions de la nature , suivez une marche savante , en

vous mettant en relation avec les sociétés de toutes les parties du monde civilisé, et en partageant, comme je l'ai déjà annoncé, les travaux à faire, par des comités *ad hoc*. C'est une marche certaine, qui ne peut manquer d'obtenir les plus grands succès. Qui mieux que vous, animé d'un zèle philanthropique, pourrait, dans vos provinces respectives, contribuer à consolider et à perfectionner des inventions aussi utiles que celle du paragrêle, réservée à notre siècle? Les Sociétés d'Horticulture ne doivent pas se croire bornées à cultiver et exposer des plantes à fleurs et des fruits nouveaux; elles sont appelées à de plus grands travaux. Beaucoup a déjà été fait; mais il reste encore davantage à faire. Plusieurs drogues médicinales du règne végétal, en grand usage, dans la pharmacie, ne sont encore que peu ou point connues sous le rapport botanique. Suivant le célèbre Alexandre von Humbold, l'Arabie n'a été visitée par aucun botaniste depuis Forskal, qui mourut pendant son voyage, et laissa à ce qu'on a dit peu d'ordre dans ses découvertes. Il parle avec éloge des végétaux du Liban, décrits par M. la Billardièrre, de l'Institut de France, et prétend que depuis cette époque, les découvertes du règne végétal faites dans cette partie du monde s'élèvent de nouveau à 2875 individus, savoir : en Egypte et en Dangala, 1035; en Arabie et en Abyssinie, 700; et sur le mont Liban, 1140. La plupart des plantes médicinales anciennement décrites par Forskal, ont été également retrouvées, et on a reconnu la myrrhe dans l'*amyris kataf*; les différentes espèces d'arbres qui fournissent la gom-

me arabe et les feuilles du séné, sont aujourd'hui reconnues; et on sait aussi présentement que la manne récoltée sur le mont Sinaï, provenait d'une espèce de tamarin inconnue jusqu'ici. On a aussi découvert sur cette montagne le petit *coccus mannifer*, ainsi que trois nouvelles plantes propres à faire du pain, *zygophyllum album*, *panicum turgidum* et *cucumis farinosa*. M. Alex. von Humboldt porte le nombre des productions d'histoire naturelle recueillies par MM. Ehrenberg et Hemprich, de la Société royale d'Horticulture de Paris, en Egypte, en Dangala, en Syrie, en Arabie et en Abyssinie, pendant leur voyage en 1820 et 1825, à 46,750 individus.

La botanique, cette science aimable, ne compte nulle part plus d'amateurs zélés qu'en Belgique; on y élève à Flore des palais magnifiques, ainsi que je l'ai exprimé plus haut, et on y imprime des ouvrages ornés de planches correctement dessinées et coloriées d'après nature, et contenant des détails clairs et précis sur la science, mérite assez rare qui doit fixer l'attention des naturalistes de tous les pays, entr'autres :

1.° Le *Sertum Botanicum*, de M. P. C. van Geel, membre du conseil d'administration de la Société royale d'Horticulture des Pays-Bas, à Bruxelles.

2.° Le *Genera et Species orchidearum et asclepiadearum, quas in itinere per insulam Java, jussu et auspiciis GUILIELMI I., Belgarum Regis augustissimi, colligerunt Dr. Kuhl et Dr. J. C. van Hasselt; editionem curavit J. G. S. van Breda, in Universitate Gandavensi professor ordinarius, horti Gandavensis præfectus.*

3.° La *Flora Javæ, nec non insularum adjacentium*, auctore Carolo-Ludovico Blume, med. doct., naturæ nuper investigatore in coloniis Batavis Indiæ orientalis ibique rebus medicis præfecto, horti botanici Bogoriensis direttore, instit. regii Amstelod. sodali, Academiæ Cæsareæ nat. curios. plurimumque societatum doctarum socio; adjutore Joanne-Baptista Fischer, med. et chir. doc. cum tabulis lapidi ærique insis, Regiæ Majestati consecrato (1).

Ces beaux ouvrages, ainsi que cette immense quantité qui existent déjà, et ceux qui leur succéderont, enrichiront toujours davantage les bibliothèques publiques et particulières, c'est-à-dire celles des amateurs fortunés qui pourront en faire l'acquisition; mais il est à regretter que bien peu d'horticulteurs, à l'exception de ceux qui se trouvent placés dans les capitales, puissent en profiter, quoique rien ne soit plus capable de faciliter la connaissance des productions du règne végétal des climats éloignés, et inspirer l'enthousiasme du botaniste. C'est par cette raison que je conseille, pag. 51, vol. I.^{er} de la *Théorie actuelle de la Science agricole*, de joindre à chaque jardin botanique un musée ou bibliothèque. Je voudrais même encore davantage; je ne puis taire cette idée.

Nous voyons avec satisfaction que des Sociétés d'Agriculture, d'Horticulture, de Flore et de Botanique même s'organisent dans presque toutes les villes et chef-lieux de la Belgique.

(1) On souscrit pour ces ouvrages à la librairie de M.^{lle} Mestre, rue des Champs, n.° 16, à Gand; et à Bruxelles, chez J. Franck, libraire, rue de la Putterie; et chez H. Remy, imprimeur.

J'ai pensé que pour rendre ces institutions encore d'une plus grande utilité au pays, il serait à-propos qu'elles eussent une bibliothèque choisie des ouvrages qui traitent particulièrement de tout ce qui fait partie de la science agricole.

Les cultivateurs ayant peu de temps à donner à la lecture, ce serait pour eux un délassement les jours de fête et de dimanches, en se rendant dans un local destiné près chaque Société, à des heures fixées par elle, et de faire en sorte qu'un de ses membres s'y trouve, à tour de rôle, pour donner à ces cultivateurs de bonne volonté, les renseignemens qu'ils pourraient désirer, et leur mettre sous les yeux les livres dont ils ont besoin pour en prendre des extraits par écrit. On tiendrait note des plus assidus. Je suis persuadé que par là ces Sociétés, composées d'hommes instruits et amis de leur pays, deviendront de la plus grande utilité, en facilitant l'étude des différentes branches de l'agriculture; car l'unique but de ces Sociétés ne peut être, ainsi que j'ai jugé à propos de l'observer, la culture des plantes à fleurs pour les expositions. Tout ce qui fait partie de l'industrie agricole doit fixer leur attention. Personne ne doute plus, ainsi que je l'ai démontré, que nous ne puissions en Belgique, comme en France et en Italie, faire de la soie; l'expérience n'a pas démenti ce que j'ai écrit depuis plusieurs années; mais cela ne suffit point, nous ne devons point nous arrêter là; prenons exemple à la France où cette industrie est si florissante et où un membre de la chambre de Pairs demandait tout récemment encore un million pour pouvoir accorder des primes d'encouragement pour ce

seul objet. Que toutes les nations aussi heureusement situées qu'eux et nous les imitent; cette culture est une source de richesse; j'en suis si pénétré, que j'offre mes conseils *gratis* à ceux qui veulent s'en occuper. J'ai déjà donné plusieurs plans de magnanières, et, suivant l'occasion, je ferai toujours tout ce qui dépendra de moi pour aider de mes conseils ceux qui pourraient avoir besoin de les établir.

J'ai cherché à prouver dans ce supplément combien les Sociétés, qui ont pour but de faire prospérer les connaissances humaines, méritent notre vénération et notre reconnaissance. Quel meilleur usage peut faire l'homme instruit et éclairé par ses connaissances acquises, que d'employer son temps à répandre des lumières parmi ses semblables?

Je ne puis ici cacher ni taire combien je suis peiné de voir, d'après les succès bien connus que nous avons obtenus dans l'éducation du ver à soie, que les journaux du pays soient si peu enthousiastes pour une industrie d'une aussi haute importance; à peine même les feuilles hebdomadaires, pourtant destinées à répandre l'instruction sur toutes les opérations qui intéressent la prospérité nationale, daignent-elles en faire mention. Je ne connais que la seule Société des Sciences naturelles, de Liège, qui en parle d'une manière convenable, dans une notice signée par deux de ses membres, MM. Henri Stephens et Edouard Jacquemyns.

Aucune des Sociétés de ma connaissance n'a adopté des mesures plus efficaces pour faciliter les progrès de la science agricole et ce qui en fait partie, que la nouvelle Société

d'Horticulture de Paris ; je m'en suis expliqué particulièrement plus haut dans ce supplément.

En formant cette Société, elle a fait choix des hommes qui, par leur savoir et leur amour pour la science, pouvaient concourir à remplir ses vues. Si elle m'a fait l'honneur de me comprendre parmi ses membres fondateurs, elle a plus compté sur mon zèle que sur mes faibles connaissances ; mais honoré comme je le suis de faire partie d'une assemblée qui compte des collaborateurs dans toutes les parties du monde civilisé et des savans du plus grand mérite, je crois de mon devoir, en ma qualité de membre de cet honorable institut, de faire tous les efforts dont je me sens animé, pour répandre partout où je me trouverai les lumières produites par leurs savantes recherches, et par là, tâcher de me rendre digne de leur choix. Les sciences en général seraient plus avancées si chacun, ainsi que je l'ai démontré, faisait son devoir ; je le pense ainsi, n'en déplaît à ceux qui aiment tant vanter nos vastes connaissances. Je ne puis être tout-à-fait de leur avis ; je veux seulement consentir qu'il règne beaucoup d'instruction parmi les hommes qui vivent sur la périphérie de notre globe ; mais ils sont dus aux travaux infatigables de ces hommes précieux qui ne redoutent aucune peine. Exempts de toute crainte, ils parcourent toutes les parties du monde pour observer la nature, les météores et leurs effets. Dans ce vaste champ il reste encore bien des recherches à faire ; l'atmosphère qui nous environne, ainsi que ce qui se passe au-dessus, sera une éternelle étude pour le genre humain. Sa-

vons-nous d'où nous arrive ces aérolites , ces masses de fer qui tombent sur notre globe avec un fracas épouvantable , ayant d'abord l'aspect d'un globe de feu très-lumineux ? leurs principes constituans ont été analysés et les physiciens ont été forcés de convenir qu'aucune partie de notre sphère ne réunit les mêmes substances entourées d'une croûte.

Des gens qui savent tout expliquer, ont trouvé expéditif de prétendre que ces aérolites sont produits par les volcans de notre globe ; mais comme ces volcans ne rejetaient rien de semblable, ils les ont tout uniment fait tomber de la lune, dans laquelle on croit avoir vu, par de bons télescopes, des éruptions volcaniques. Je ne puis que plaindre nos faibles connaissances sur ce qui se passe en l'air et dans le centre de notre terre.

Je me rappelle seulement que, pendant mon séjour à Naples, où le Vésuve était fortement agité et la terre secouée par des oscillations très-fortes, un physicien célèbre m'assura que tout cela était l'effet de l'électricité. Je crois en effet que l'électricité, ainsi que le galvanisme, le magnétisme et les substances gazeuses, joue un grand rôle dans tous les phénomènes qui nous environnent. J'aurais sur cette matière une infinité de faits à rapporter ; mais ce n'est pas ici l'occasion, et je me suis peut-être déjà trop écarté de mon sujet.

Je termine ces observations par citer ce qui a été pratiqué, depuis quelques années, aux Etats-Unis d'Amérique. On connaît les services que Parry, Sabine et Franklin, ont rendus sur l'état physique de notre sphère ; l'idée d'éta-

blir des observatoires sur différens points, entre les 28° et 47° degrés latitude, entre le Missouri et les monts Alleghanie, sur 17 points où l'on fait trois fois par jour des observations météorologiques, avec les meilleurs instrumens du monde, devrait être généralement imitée.

Peut-être découvrira-t-on un jour les appareils dans lesquels se fabriquent en l'air les météores, et tant de phénomènes cachés. Déjà le microscope a éclairci le mystère de la neige rouge, tombée à la hauteur de 600 mètres, dans les Alpes. Cette neige rouge a été recueillie dans des phioles bien bouchées, et une goutte mise sur le plateau du microscope, a fait voir de petits animaux sphériques qui nageaient très-vivement dans le liquide. Cela a été reconnu par plusieurs physiciens distingués, mais aucun ne nous a encore appris d'où ces êtres viennent, sinon qu'ils tombent de l'air, de même que les aérolites.

En attendant que tout s'éclaircisse, tirons parti des expériences dont nous sommes sûrs des bons effets; ne négligeons ni paratonnerres ni paragrêles; ces derniers sont d'une construction facile, suivant M. Tollard.

Construction des Paragrêles.

Une perche de huit mètres de haut, en bois sec, fixée solidement en terre, attachée contre un pieu également enfoncé en terre. L'extrémité de la perche doit être terminée en fil métallique de cinq millimètres au moins de diamètre, la pointe tournée en haut, très-aigüe, soigneusement argentée; la perche entourée de lin écru, enveloppée de

paille longue et liée de distance en distance par du fil de cuivre rouge; le conducteur doit, autant que possible, être plongé dans un sol humide ou de l'eau. Les paragrêles se placent ordinairement à 150 mètres l'un de l'autre.

R É S U M É.

Le but principal que je me suis proposé en rédigeant l'*Appel au Patriotisme des Propriétaires, Cultivateurs, etc.*, de l'année passée, ainsi que la première suite de la présente année, était d'entretenir le lecteur de quelques-unes de mes observations qui ont rendu le présent *Supplément* nécessaire.

Dans une seconde suite, je reviendrai sur bien des articles que je n'ai pu que simplement esquisser; je verrai avant si des promesses se réaliseront, si réellement on m'a compris, et si enfin les véritables succès obtenus dans des pays dans l'éducation du ver à soie, auront le pouvoir de donner cet élan patriotique que nous devons désirer voir s'étendre sur toute la nation. Verrons-nous bientôt d'un commun accord faire des dispositions dignes de nous, c'est-à-dire, employer des moyens immanquables pour fixer sur notre sol l'industrie importante de laquelle il est particulièrement question ici?

Pour procéder avec des succès progressifs, sans éprouver de nouveaux retards, plutôt attribuables à l'inconstance des hommes qu'à notre climat, prouvons aux nations qui nous observent, que nous sommes réveillés, et que nous saurons ici, comme dans toute autre entreprise industrielle,

les atteindre. Si jje m'exprime ainsi , c'est parce qu'on m'a assuré qu'anciennement le mûrier blanc était cultivé en grand dans la Belgique , et qu'on s'y occupait de l'éducation du ver à soie , et qu'on s'en est dégoûté. Les Français , les Italiens et les Espagnols , plus constans ou plus clairvoyans , en ont profité.

Le lecteur instruit trouvera quelques répétitions. Je les ai jugées nécessaires pour mieux me faire comprendre ; ce ne sont pas les savans qui se chargent ordinairement de mettre en pratique les opérations relatives à l'industrie agricole de laquelle il est question , et les connaissances des cultivateurs , assez souvent peu étendues , exigent d'être éclairées , aidées et enseignées.

Trois articles principaux réclament impérieusement nos soins.

- 1.° La culture du mûrier blanc.
- 2.° L'établissement des magnanères.
- 3.° La filature de la soie.

Ces trois branches , convenablement encouragées et conduites avec sagesse , promettent des récompenses incalculables , nul homme instruit n'en doute ; j'en conclus ainsi parce que personne n'entreprend publiquement de me prouver que je suis dans l'erreur. Les incrédules commencent même à être de mon avis.

Au reste , j'ai montré du doigt , dans ce *Supplément* , bien des choses qui nous restent à faire ; si on ne veut pas me comprendre , je n'en pourrai que gémir , sans cesser cependant d'espérer d'être un jour écouté.



